23me Année N° 15 Mars 1916

PERIODICAL ROOM
RECEIVED
APR 25 1916
UNIV. OF MICH.
LIBRARY

REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Édith Wharton	*Le Retour à la Maison* (1re partie)	225
Frédéric Masson	*Le Roi Joseph aux États-Unis* (1815-1821)	245
Marc Henry	*Croquis de l'Allemagne d'avant-Guerre*	277
Henri René	*Lorette : une Bataille de douze Mois.* — II	309
Pol Neveux	*La douce Enfance de Thierry Seneuse* (3e partie)	338
Marcel Barrière	*Quelques Dessous de la Stratégie allemande*	384
Bernard Pares	*Au Jour le Jour avec l'Armée russe*	397
Max Hoschiller	*L'Union de l'Europe centrale.* — I.	425

Copyright 1916, *Revue de Paris.*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1916

La Revue de Paris *achèvera dans son prochain numéro (1er avril 1916)*

LE RETOUR A LA MAISON

par ÉDITH WHARTON

et **LA DOUCE ENFANCE DE THIERRY SENEUSE**

par POL NEVEUX

Elle commencera dans le numéro du 15 avril 1916

LES DÉCOMBRES

Roman

par FRANÇOIS DE NION

Ensuite paraîtront les romans suivants :

LES ROUTES SECRETES

par MARCELLE TINAYRE

SOUS LES PINS TRANQUILLES

par PAUL MARGUERITTE

HILDA LESSWAYS (suite de CLAYANGER)

par ARNOLD BENNETT

MALGRÉ L'OURAGAN

par GÉRARD d'HOUVILLE

LE RETOUR A LA MAISON

I

Les jeunes gens de nos convois sanitaires commencent à revenir du front avec des histoires.

Dans les premiers moments, on n'avait pas le temps d'en récolter : tout était trop atroce et trop sombre. L'horreur est toujours là ; mais les yeux et les nerfs en ont subi la terrible discipline. On ne recueillait d'abord que des fragments d'expérience épars, comme des bribes de chair arrachées par des shrapnells ; maintenant les morceaux disjoints paraissent se réunir, et le grand squelette de l'histoire surgit tout entier des champs de bataille.

Je ne puis pas dire que tous les membres des convois sanitaires aient tiré de leur expérience tout ce qu'ils auraient pu : les uns ne savent pas voir, les autres ne savent pas s'exprimer ; quelques-uns, dès qu'ils veulent sortir du simple compte rendu de leur besogne, tombent dans une sentimentalité de cinéma. Seul H. Macy Greer a le don de rendre son récit tellement vivant que l'on croirait avoir vu les faits qu'il raconte. C'est donc H. Macy Greer près de qui j'aime à me documenter. Aussi, chaque fois qu'il revient à Paris, dans le tourbillon de son auto de guerre, chercher des provisions pour ses hôpitaux, est-ce un plaisir de l'entraîner à venir dîner et fumer longuement son cigare.

Greer est un aimable garçon, petit, musclé, le teint pâle, les

cheveux d'un blond terne ; des yeux gris dont le regard a une profondeur qui surprend. Sa voix un peu pâteuse et traînante prive ses histoires des nuances d'expression que donne une intonation intelligente ; mais sa vision des choses est si nette qu'elle éclaircit, pour les autres, le brouillard dont sa voix semble envelopper ses récits.

Parfois ces récits sont sombres et tragiques, parfois d'une tristesse infinie. D'autres se terminent dans un éclat de rire plein d'ironie. Je ne sais dans quelle catégorie il faudrait placer celui que je vais vous conter...

II

A ma première visite aux tranchées du Nord — me disait Greer l'autre soir — un chirurgien me pria d'avoir un entretien avec un officier gravement blessé, très anxieux des siens, restés dans les provinces françaises de l'Est.

C'était un jeune lieutenant de cavalerie, mince et élancé. Son sourire était doux, mais ses yeux bleus avaient une expression d'énergie obstinée : on le sentait capable de tenir jusqu'au bout. Le pauvre garçon avait eu une jambe fracassée dans les premiers combats dans les Flandres ; et depuis des semaines il traînait dans le misérable hôpital de fortune où je l'avais trouvé.

Il ne dit pas un mot de lui-même, mais se mit tout de suite à me parler de sa famille. Ils vivaient, quand la guerre éclata, dans leur propriété des Vosges : son père, sa mère, sa sœur de dix-huit ans, et son petit frère Alain, de deux ans plus jeune.

Son père, le comte de Réchamp, s'était marié à un âge avancé déjà, et avait soixante-dix ans ; sa mère, sensiblement plus jeune, était percluse de rhumatismes ; et la famille entière évoluait autour d'une vieille grand'mère, presque paralysée, dont la tyrannie les dominait tous.

Vous savez combien les familles françaises se tiennent, jetant des branches qui créent de nouvelles racines tout en restant attachées au tronc central, comme cet arbre — dont j'oublie le nom — que l'on voit représenté dans les livres sur l'Extrême-Orient. Jean de Réchamp (c'était le nom de mon

lieutenant) me dit que sa famille était un type accompli de ce genre. « Nous sommes très province. Ma famille vit à Réchamp toute l'année ; nous avons une maison à Nancy, un vieil hôtel assez beau ; mais mes parents n'y vont que pour quelques semaines, tous les deux ou trois ans. C'est notre « saison ». Imaginez-vous leur mentalité; ou plutôt, n'essayez pas, car vous n'y arriveriez jamais. » (Il avait circulé pas mal dans le monde et avait appris à voir plus largement.)

Bref, de ce petit groupe inoffensif et exposé à tant de dangers, il n'avait reçu aucune nouvelle depuis le 2 août. Il était avec eux, à Réchamp, quand la guerre éclata. Il fut mobilisé le premier jour : juste le temps de boucler sa valise et de courir à la station. Son dépôt était à l'autre bout de la France et les communications avec l'Est, tant par poste que par dépêche, furent complètement interrompues pendant les premières semaines. Son régiment fut envoyé, tout de suite, à la ligne de feu ; et l'unique renseignement concernant les siens lui vint en octobre, par un communiqué officiel, vieux d'un mois, disant : « L'ennemi a repris Réchamp hier. » Après cela, silence de mort; et lui, toujours dans les tranchées, à ruminer ce fatal « repris » !

Il y a des milliers et des milliers de cas semblables, et les hommes s'y font, et blaguent, et se battent. Jean de Réchamp le savait et essayait de blaguer aussi; mais un jour il eut la jambe démolie, et depuis il était resté sur une litière de paille, sous une couverture de cheval, se répétant à lui-même : « Réchamp repris. »

— Naturellement, — me disait-il, avec un sourire las, — tant qu'on peut descendre les Boches, ça va encore : quoique au fond on ne sache pas trop pourquoi. On est tellement fourbu le soir qu'on dort sans rêver. Mais quand on est couché ici à regarder le plafond, on revit toutes ces horreurs au moins cent fois par jour : l'attaque, le massacre, les ruines et des choses pires encore... tout ce qui pourrait arriver aux siens. J'en ai vu et entendu assez de ce côté-ci pour savoir ce qui se passe de l'autre. N'essayez pas de me dorer la pilule...

Pendant mon séjour dans le voisinage je retournai le voir chaque jour. Il aimait à causer avec moi, dans le vague espoir que je pourrais recueillir des nouvelles à mon retour à Paris.

Je ne partageais pas cet espoir ; mais je ne voulais pas lui enlever son illusion. Et puis, chaque jour peut amener de l'imprévu. En le quittant, je lui promis de le tenir au courant de tout ce que je découvrirais ; nous savions tous deux, cependant, que je ne pourrais rien savoir avant que Réchamp fût repris par les Français, ce qui me permettrait, peut-être d'arriver jusque-là, ou tout près de là, et de faire une enquête moi-même. Pour être bien sûr que je n'oublierais rien, il tira les photographies des siens, cachées sous son oreiller, et me les tendit : la vieille grand'mère, avec une figure ratatinée, comme sculptée dans un marron ; le père, un père noble de théâtre, avec un nez de conquérant et un menton sans énergie ; la mère, simple et sérieuse sous ses voiles de crêpe, avec un petit cachet de province ; la jeune sœur taillée sur le même modèle, et le petit frère Alain, un garçon de papier mâché, poussé trop vite, tout en yeux et en front, avec un long corps fluet sans un muscle. En somme, une famille charmante, distinguée et sympathique, mais tous, sauf la grand'mère, d'un modèle courant : on trouve de ces familles-là à la douzaine.

Tout en mettant ces photographies dans ma poche, je remarquai qu'il en restait une qui dépassait l'oreiller.

— Et celle-ci? — demandai-je.

Réchamp rougit et je sentis que je faisais fausse route. Pourtant, après un moment d'hésitation, il me donna la photographie.

— C'est celle de ma fiancée. Elle était à Réchamp, en visite chez mes parents, à la déclaration de la guerre. Elle devait les quitter le lendemain de mon départ.

Il hésita, puis ajouta :

— Il se pourrait que son départ eût rencontré quelques difficultés. Je voudrais bien être sûr qu'elle a pu s'en aller. Elle s'appelle Yvonne Malo.

Il ne m'offrit pas la photographie ; mais je n'en avais pas besoin. Celle-là, au moins, avait l'air de quelqu'un. Sa figure brune, vive et rayonnante, différait si complètement de celles des autres que je n'en pouvais détacher mes yeux. J'eusse bien mieux compris s'il n'avait pas dit « ma fiancée ». Après un autre silence, il continua :

— Je vais vous donner son adresse à Paris ; peut-être pourriez-vous l'y trouver. Elle vit seule ; elle n'a pas de famille ; c'est une musicienne.

Il rougit encore et ajouta :

— D'ailleurs, je ne sais rien d'elle non plus.

Pour rompre le silence qui suivit, je lui dis :

— Mais, puisqu'elle n'a pas de famille, n'est-il pas probable qu'elle est restée avec vos parents? C'est pourquoi vous en seriez sans nouvelles...

— Oh non, je ne pense pas qu'elle soit restée.

Et il sembla sur le point d'ajouter : « Si elle a pu faire autrement. » Mais il se tut et fit disparaître le portrait.

A peine de retour à Paris, je cherchai à me renseigner, sans aucun succès. Les Allemands avaient été repoussés de Réchamp après une quinzaine d'occupations intermittentes, mais leurs lignes étaient encore toutes proches de l'autre côté de la vallée, et le château pris dans un filet inextricable de tranchées. On ne pouvait approcher; et il semblait impossible d'en recevoir des nouvelles.

Mes recherches quant à mademoiselle Malo furent également infructueuses. J'allai à l'adresse que Réchamp m'avait donnée, au fond de Passy, dans un quartier plein de jardins où elle habitait un square bordé d'ateliers, d'un pittoresque recherché. Je trouvai sa maison ; au dernier étage, une baie vitrée donnait sur une terrasse ; des piliers d'une pergola pendaient les branches desséchées d'une vigne vierge. Mais Yvonne Malo n'y était pas, n'y était pas revenue, et son concierge était sans nouvelles. Je rendis compte à Réchamp de mon double échec. Il m'écrivit un mot de remerciements ; et pendant longtemps je n'entendis plus parler de lui.

Au commencement de novembre, les Allemands, ayant reculé légèrement en Argonne et le long des Vosges, nous fûmes envoyés du côté de l'Est avec un convoi de voitures d'ambulance. Nous avions naturellement des chauffeurs militaires et je me trouvai connaître un peu celui qui m'était attaché. La veille de notre départ, en discutant notre itinéraire, je lui demandai s'il lui paraissait possible d'arriver jusqu'à Réchamp. Il me sembla ne pas comprendre : l'endroit était si peu connu qu'il en avait oublié le nom.

— Mais pourquoi voulez-vous donc aller là? — dit-il avec étonnement.

Je lui expliquai mes raisons.

— Ma foi! il y a un moyen bien plus simple... Jean de Réchamp, trop éclopé encore pour aller au front, est à Paris dans le service des automobiles. Il faut qu'il prenne ma place et qu'il vous conduise. Je ne sais pas comment on pourra y arriver, mais on y arrivera.

Et on y arriva. Le lendemain matin au petit jour, Jean de Réchamp était sur le siège de mon automobile. Ce n'était plus cette loque humaine que j'avais laissée à l'hôpital flamand : je voyais devant moi un garçon d'une énergie dévorante, mûri par les souffrances, au regard triste et volontaire.

Il avait reçu des nouvelles de sa famille et avait appris qu'ils étaient encore à Réchamp, en bonne santé, et, chose plus surprenante, que mademoiselle Malo était encore avec eux et ne les avait jamais quittés. On avait envoyé Alain en Angleterre, où il était resté, mais les autres n'avaient pas bougé. Ils avaient installé une ambulance au château ; la petite sœur soignait les blessés avec mademoiselle Malo. Il n'y avait guère plus de détails dans les lettres ; elles avaient été bien longtemps en route, mais elles étaient si rassurantes que Jean pouvait s'abandonner sans arrière-pensée à l'espoir. On imagine combien il fut heureux de l'occasion que je lui procurais : c'était pour lui l'unique chance de voir les siens.

Vous savez que nos laisser-passer ne nous donnent pas l'accès des premières lignes — nous arrivons seulement jusqu'aux ambulances d'arrière et nous en rapportons les grands blessés qui ont besoin d'une opération urgente. J'étais donc fort peu sûr de pouvoir atteindre Réchamp, et pourtant résolu à y arriver à tout prix.

Nous rayonnâmes pendant quinze jours en Champagne et en Argonne, ce qui nous donna le temps de faire plus ample connaissance. Il faisait un froid noir. Après avoir roulé de longues journées dans ce désert glacé, on se réfugiait le soir au café de l'auberge, quand il y en avait une; et, bien avant dans la nuit, on causait.

Le logement était généralement sommaire : souvent une ferme ou une chaumière encombrée de soldats. Car, depuis

l'automne, les villages n'avaient pour habitants que les troupes qui y étaient cantonnées. La plupart du temps il fallait, pour ne pas geler, remonter, à peine le souper fini, dans la chambre que nous partagions, et nous glisser tout habillés sous nos couvertures. Un jour, de bonnes petites sœurs des pauvres nous recueillirent dans leur hospice, pour deux nuits. Mon Dieu! qu'il faisait froid dans nos étroites cellules blanches — mais quels récits autour du grand feu dans la cuisine !

Les bonnes sœurs étaient restées seules en face des Allemands. Elles avaient vu la ville en feu, et avaient exigé des Teutons que les pompes fussent dirigées sur le toit de l'hospice, pour le sauver de l'incendie.

C'est pendant ces jours-là que Réchamp m'a tout raconté. Je ne crois pas qu'il fût communicatif avant la guerre ; mais les longues semaines à l'hôpital, la soif de nouvelles, lui avaient délié la langue. Et puis l'idée de revoir le Réchamp de son enfance le rendait fou.

Il savait par quelles épreuves avaient passé d'autres familles, emprisonnées comme la sienne dans le réseau des tranchées allemandes : toutes ces horreurs auxquelles nous refusions de croire d'abord et auxquelles, maintenant, nous essayions de ne pas penser. Ces histoires l'avaient hanté pendant des mois, et il répétait toujours :

— Ils disent qu'ils n'ont rien ; mais pourquoi ne donnent-ils aucun détail? C'est que, voyez-vous, vous ne vous figurez pas à quel point ces pauvres chers sont empêtrés. Même s'ils avaient eu le temps de partir, ils auraient fini par rester. Quand je l'ai quittée, maman venait d'avoir une de ses plus violentes crises de rhumatisme. Elle était clouée dans son lit. Grand'mère, qui a une activité du diable dans la maison, n'en veut sortir pour rien au monde. Nous avons eu beau la supplier de descendre au jardin : depuis des années elle n'y a pas mis les pieds. Elle prétend qu'il y a trop de courants d'air. Et vous savez la terreur qu'inspirent aux Français les courants d'air ! Quant à mon père, il n'a jamais pris une décision depuis que le comte de Chambord a refusé d'adopter le drapeau tricolore. Il a décidé que Monseigneur avait raison ; et dès lors rien ne lui a paru valoir la peine d'un acte de volonté.

Je sais ce qui s'est passé comme si j'avais été là, auprès de lui. Il répétait certainement : « Il faut prendre un parti, il faut prendre un parti », tout en restant assis dans son fauteuil sans bouger. Oh ! ne croyez pas que je sois un fils irrespectueux : toute sa génération était comme ça. Et puis, somme toute, il vaut mieux en rire, n'est-ce pas? — Et son regard s'assombrit.

Pourtant, il resta d'assez belle humeur jusqu'à ce que commençât le défilé de villes en ruines entre Sainte-Menehould et Bar-le-Duc. Il allait répétant : « C'est par là qu'*ils* ont passé », et je suivais le travail de son imagination, qui lui montrait sans cesse ce qu'*ils* avaient dû faire dans son propre voisinage.

— Mais puisque votre sœur écrit que tout va bien ?

— On a pu lui faire écrire cela pour me rassurer. On savait que j'étais grièvement blessé. C'est étrange que ma mère ne m'ait jamais écrit un mot.

— N'avez-vous pas dit que les mains de madame votre mère étaient trop malades pour tenir une plume? Sûrement, en tout cas, mademoiselle Malo vous aurait écrit la vérité?

Cette pensée sembla le soulager.

— Oui, certainement. Elle a horreur de dissimuler quoi que ce soit.

— Eh bien alors, qu'est-ce qui vous préoccupe?

— C'est quand je vois les traces que ces bandits ont laissées de leur passage, — murmura-t-il tout bas.

Un jour où nous avions traversé un pays encore plus dévasté que les autres, après une conversation navrante avec le curé, qui nous avait donné d'abominables détails sur les horreurs qui s'étaient passées là, nous étions assis tous les deux auprès du feu de l'auberge.

— Quand j'entends raconter ces choses-là, — dit-il brusquement, — je ne puis plus croire ceux qui me disent que les miens sont sains et saufs.

— Mais vous savez bien, — répondis-je en insistant, — qu'il y a Allemands et Allemands, et que tout dépend de l'officier qui les commande.

— Oui, oui, je sais bien. Seulement, voyez-vous, à mesure que l'on s'approche...

Et il me raconta qu'il avait été envoyé de l'ambulance d'urgence près du front à un hôpital à Moulins où il était resté, un jour ou deux, dans une salle tout près d'un groupe de blessés allemands. Ils ne se doutaient pas qu'il pût les comprendre, et avaient parlé librement. Alors, il avait entendu des choses atroces... Il y avait un nom qui revenait sans cesse, comme un refrain : « Scharlach, Oberst von Scharlach. » L'un des Allemands, un petit tout jeune, avait dit : « Oh, comme je souhaiterais maintenant de m'être coupé la main plutôt que d'avoir obéi à ses ordres, ce soir-là... Chaque fois que j'ai la fièvre, je revois tout cela comme dans un cauchemar. Mon Dieu ! pourquoi n'ai-je pas été tué avant?... »

Ce nom de Scharlach, ils le disaient tous avec une voix remplie de terreur, comme s'ils avaient la crainte de le voir apparaître, implacable et menaçant...

Réchamp s'était informé d'où venait leur régiment. On lui avait répondu : « Des Vosges. » Alors son esprit battait la campagne ; et, à chaque village ravagé, à chaque récit de sauvagerie barbare, le spectre de Scharlach apparaissait. Dans ses moments-là, on perdait son temps à lui rappeler qu'il avait passé dans l'Est plus de trois cent mille Allemands... Il n'essayait même pas d'écouter.

III

La veille de notre départ pour Réchamp, toute sa belle humeur lui revint et le rendit même loquace jusqu'à me faire des confidences.

— Vous vous êtes montré un tel ami pour moi que j'éprouve le besoin, étant donné ce que vous êtes appelé à voir, de vous expliquer certaines choses. C'est à propos de ma famille. L'esprit de mon milieu doit être si différent de tout ce à quoi vous êtes habitué dans votre heureux pays de liberté... Mais peut-être pourrai-je vous faire comprendre...

Je devinai ce qu'il voulait : me parler de la jeune fille qui était sa fiancée.

Mademoiselle Malo, restée orpheline à dix ans, avait été la pupille d'un voisin des Réchamp, vieux grand seigneur décavé avec un nom illustre et un château signalé aux touristes, seul débris de sa fortune passée qu'eût respecté le baccarat. A cinquante ans, il ne lui restait plus qu'à faire pénitence, à supporter des accès de goutte, et à mener la vie d'un agriculteur. Le père d'Yvonne Malo était un peintre d'un certain talent qui mourut jeune. Sa femme, qui ne lui survécut qu'un an ou deux, était d'origine polonaise. Vous pouvez vous imaginer si une fillette avec de pareils ascendants était faite pour venir s'enterrer dans un château, au fin fond de la campagne française, sous les yeux vigilants d'un vieux goutteux repentant... Le marquis de Corvenaire — c'était son nom — amena sa pupille dans sa retraite, et appela près de lui sa sœur, une digne vieille fille, qui éleva Yvonne très convenablement selon toutes les apparences. De temps en temps, l'antique landau du marquis l'amenait à Réchamp pour jouer avec les enfants. Et le premier souvenir que Jean avait d'elle était celui d'une petite fille fort laide, affublée d'une jupe de plaid, qui inventait des jeux extraordinaires dont elle était déjà lasse au moment où les autres enfants commençaient à les comprendre. Mais son ton d'autorité et ses questions bizarres n'étaient pas du goût de madame de Réchamp, qui ralentit ses invitations. Quand Yvonne eut dix-sept ans son tuteur mourut, lui laissant un petit pécule. La vieille demoiselle tomba en enfance. Il n'y avait plus personne pour s'occuper de mademoiselle Malo : elle alla à Paris retrouver une tante, dont elle secoua le joug dès qu'elle fut majeure. Elle prit alors un atelier, voyagea, fit de la peinture, joua du violon, et se lança dans de nouvelles et nombreuses relations.

Jean ne compta plus pour elle jusqu'au jour où, environ un an avant la guerre, elle eut à revenir pour s'occuper de ses intérêts quand on vendit le château du marquis de Corvenaire.

Les vieux Réchamp connurent son retour, mais ne l'invitèrent pas à demeurer chez eux. Jean, cependant, alla lui faire visite dans le château, lugubre avec tous ses volets fermés. Il la trouva en train de déjeuner sur un coin de la table de la cuisine. Elle s'écria, en lui tendant les bras : « Mon

petit Jean », se jeta à son cou, l'embrassa sur les deux joues, et l'invita gaiement à s'asseoir et à partager son omelette. La petite fille fort laide avait secoué sa chrysalide ; et on peut s'imaginer que Jean ne se fit pas beaucoup prier pour revenir.

Mademoiselle Malo vivait toute seule ; la femme du fermier préparait son dîner; mais, la nuit elle restait seule, dans ce château désert, avec son grand chien de berger gris.

Elle devait y être retenue une semaine, et Jean se décida à demander à ses parents de l'inviter à Réchamp. Il y eut conseil de famille : on hésita, on détourna les yeux, les chambres d'amis étaient sens dessus dessous, le valet de chambre avait les oreillons, la cuisinière n'avait personne pour l'aider... Enfin, la grand'mère trancha la question en déclarant avec une solennité définitive :

« Une jeune personne qui a décidé de vivre seule préfère probablement vivre seule. »

Il se fit un silence de mort. Jean n'insista pas, mais je vois d'ici comment l'expression de ses yeux bleus dut se durcir.

Peu de temps après le retour à Paris de mademoiselle Malo, il l'y suivit et devint un fidèle visiteur de l'atelier de Passy. La vie qu'on y menait lui sembla différente de tout ce qu'il avait jamais pu voir ou même imaginer. Il avait connu des échantillons courants de jeunes Françaises, et exploré des milieux sociaux très différents, mais le type le plus nouvean, celui de l'artiste femme émancipée, lui avait justement échappé. Je ne connais pas beaucoup ce genre-là, moi non plus : à l'entendre, ses adeptes me rappellent assez certaines Américaines intelligentes, si ce n'est que celles-ci ne mettent pas toujours leur vie réelle au diapason de leurs audaces artistiques. Mais, pour Réchamp, la grande découverte fut la « jeune fille nouveau jeu ».

Apparemment, il n'avait jamais connu que le type classique qui domine en province, et qu'on trouve encore, prétend-il, dans les derniers retranchements de l'austère faubourg Saint-Germain. Mais une jeune fille qui va et vient comme il lui plaît, qui lit tout ce qui lui passe par la tête, se forme une opinion sur ses lectures, s'exprime, regarde et se tient comme une femme mariée, tout en gardant la fraîcheur d'une Diane,

quel bouleversement dans l'esprit d'un garçon qui a hérité un bagage d'idées toutes faites et de principes inébranlables!

Mademoiselle Malo rendit Réchamp très amoureux d'elle, mais elle fit bien plus encore : elle transforma, de fond en comble, sa manière de voir en toutes choses, et le libéra à tout jamais des préjugés héréditaires.

Bientôt, ils s'avouèrent simplement leur amour, tout comme n'importe quel petit couple d'outre-mer, et Jean alla à Réchamp demander la permission de l'épouser : démarche toute naturelle en France, mais qui nous étonne tant, nous autres Américains, de la part d'un garçon de vingt-sept ans qui connaît la vie.

Jean demanda donc le consentement de son père, de sa mère et de sa vieille grand'mère. Tous, d'un commun accord, le lui refusèrent. Cela souleva même une tempête, et c'est la grand'mère qui cria le plus fort. Épouser mademoiselle Malo, une jeune fille qui vivait seule, qui voyageait, qui passait son temps avec des étrangers et des gens impossibles comme des musiciens et des peintres ! Une jeune fille ! Encore si elle avait été une femme mariée, une veuve ! Ils auraient pu, à la rigueur, par affection pour lui, se résigner à un choix aussi différent de ce qu'ils avaient rêvé. Dieu sait qu'ils eussent préféré une jeune fille : ils eussent cependant accueilli même une veuve dont le genre fût au moins correct. Mais l'idée d'amener une jeune personne aussi lancée à Réchamp, pour vivre sous le même toit que leur petite Simone et leur innocent Alain !

Cela avait duré une heure ; lui avait tenu bon, opposant son silence à leurs cris, gardant tout son calme et se raidissant à mesure que l'excès de leur colère semblait céder à la fatigue. Enfin, il prit sa mère à part et essaya de la raisonner. Ses raisons ne semblèrent pas l'influencer, mais la fermeté de sa résolution l'impressionna, et il s'en aperçut. Quant à son père, Jean savait à quoi s'en tenir. M. de Réchamp n'en imposait à personne. Il suffisait qu'il eût dit : « Jamais, jamais tant que je vivrai, jamais tant qu'il y aura un toit sur mon château » — pour qu'on sût qu'il avait déjà cédé dans son for intérieur. Seule, la grand'mère était terrible, à cause de son âge avancé et de l'habileté avec laquelle elle en profitait. Elle

avait un truc particulier pour se donner une sorte de crise cardiaque, rien qu'en restant assise immobile et en retenant son souffle... Depuis longtemps, Jean et sa mère avaient découvert ce stratagème, dont elle jouait dès que les choses ne marchaient pas à son idée.

Madame de Réchamp promit à Jean de tâcher de fléchir sa belle-mère, sans pourtant croire au succès de la tentative. En revenant trouver son fils, elle dit en soupirant :

— Eh bien, elle est là, assise, et elle retient son souffle.

Le lendemain, Jean affronta lui-même la terrible aïeule. Elle était la personne la plus intelligente de la famille et savait que son petit-fils le savait. Elle l'aimait même davantage pour avoir fait cette découverte. Aussi, lorsqu'il était seul en face d'elle, l'écoutait-elle sans recourir aux menaces de crise cardiaque.

— Voyons grand'maman, — lui dit-il, — vous êtes bien trop intelligente pour ne pas comprendre que les temps sont changés, et que les idées et les manières ont marché avec eux. Aujourd'hui une femme semblerait ridicule, en ne faisant pas certaines choses pour lesquelles on l'aurait critiquée hier. Toutes, ou presque toutes, les conventions sociales ont disparu ; les gens intelligents s'en moquent ; elles n'avaient de raison d'être que tant qu'elles étaient prises au sérieux.

La grand'mère écouta avec une lueur d'admiration étonnée dans les yeux.

— Et cela ne peut certainement pas être la raison réelle pour laquelle vous vous opposez à mon mariage avec une jeune fille que vous avez toujours connue, qui a été reçue ici.

— Ah ! mais justement, c'est que nous l'avons toujours connue, — dit-elle, en l'interrompant sèchement.

— Eh bien ! quoi? Je ne vois pas...

— Naturellement... Tu es si peu ici, qu'il y a bien des choses que tu ne vois pas.

— Quelles choses?

— Des choses... des choses qui voltigent dans l'air... Tu faisais ton service militaire à ce moment-là.

— Mais quand? Quoi? A quel moment?

Elle se pencha en avant et posa sa main sur le bras de son petit-fils.

— Pourquoi Corvenaire lui a-t-il tout laissé?... Pourquoi?

— Mais pourquoi ne lui eût-il pas tout laissé? — balbutia Jean, bouillant d'indignation.

Alors, elle vida tout son sac : une masse de vagues et perfides insinuations, de conjectures sans fondement, de caquets de village ; le tout fondé, il le lui prouva entièrement, sur un mot lancé au hasard par une fille de cuisine congédiée, qui avait confié ses griefs à la servante du curé : « Oh, elle fait ce qu'elle veut de monsieur le marquis, la jeune demoiselle, elle sait s'y prendre ! » Et de cette simple phrase, le voisinage avait fait un réquisitoire accablant...

Réchamp le réduisit à rien, ou du moins le crut. Il ne s'emporta pas, fit une enquête sur le rapport de la servante, en prouva la fausseté, mit même en doute la discrétion de la servante du curé, enfin, écrasa sous le poids du ridicule ceux qui avaient répandu ces fables stupides et ceux qui y avaient ajouté foi. Si bien que sa grand'mère, un peu honteuse d'avoir semblé établir son refus sur de telles sornettes, capitula, et décida ses parents à se rendre avec elle.

Tout cela se passait peu de semaines avant la guerre. Presque aussitôt mademoiselle Malo vint à Réchamp. Jean y avait tenu beaucoup ; il voulait que le voisinage l'y vît installée comme sa fiancée. Quant à elle, elle parut enchantée. Je devinai au ton de Réchamp, quand il en arriva à ce point de son récit, qu'il s'attendait à ce que mademoiselle Malo, dans ma pensée, dût avoir montré une certaine résistance de bon ton, et se fût drapée dans sa dignité. Il sembla soulagé quand je lui affirmai que je n'avais pas eu cette pensée.

— C'est la simplicité même, voilà sa qualité dominante. Les complications inutiles n'existent pas pour elle, par la bonne raison qu'elle ne les voit pas. C'est ce que mes parents ne peuvent arriver à comprendre...

Je conclus de cette dernière phrase que cette visite n'avait pas été précisément un succès. Et je compris pourquoi Jean avait failli m'avouer, en me parlant de ses craintes pour sa famille, que sa fiancée n'avait certainement pas dû rester à Réchamp, au moment de la déclaration de la guerre, si elle avait pu faire autrement.

— Voyez-vous, — m'expliqua-t-il avec un sourire un peu

embarrassé, — cela a été un peu de sa faute. Une autre jeune fille aussi intelligente mais — comment dirais-je — moins fière, se fût adaptée au milieu, aurait arrangé les choses, évité les sujets trop brûlants. Yvonne eût cru s'abaisser. Elle parla avec mes parents tout naturellement, comme avec moi. Vous pouvez vous figurer, par exemple, l'effet d'une phrase comme celle-ci : « Un soir, à minuit, après un souper à Montmartre, je rentrais à pied avec deux ou trois camarades. » C'était sa manière de se montrer telle qu'elle était, loyalement ; et j'adorais cette franchise, tout en souhaitant qu'elle en eût moins !

Il décrivit, à mon grand amusement, la procession des voisins venant solennellement, dans leurs vieux carrosses, faire leur visite de félicitations (les mères seules, avec des excuses gênées pour leurs filles, qui n'avaient jamais pu venir). Et lui, toujours tremblant, se demandant avec angoisse pendant toute cette cérémonie si Yvonne les recevrait les yeux baissés et les mains croisées, dans une pose classique de fiancée écoutant les compliments, ou si elle ne profiterait pas de cette occasion pour donner quelques aperçus de ses idées sur la séparation de l'Église et de l'État, ou sur la nécessité de modifier les lois sur le divorce.

— Ce n'est pas, expliquait-il ensuite, que ces questions la passionnent si vivement : elle ne s'intéresse vraiment qu'à sa peinture et à sa musique. Mais tout ce qui lui tombe sous les yeux ouvre un champ nouveau à son imagination. Comme elle me le dit un jour : « Ce sont les chapeaux des amies de votre mère qui font de moi l'avocat du divorce. »

Et, tristement, il ajouta :

— Mon Dieu, comme toutes ces folies sont loin !

IV

Le jour suivant nous partîmes pour Réchamp, sans être sûrs d'aller jusque-là, mais décidés à faire l'impossible pour y arriver. Ce fut la journée la plus froide du voyage ; le ciel était d'un gris d'acier, et nous roulions sur la terre dure et gelée à travers le tourbillon d'un vent du nord glacial. L'hiver,

les Vosges sont splendides : en été, ce sont de vertes collines, aux contours arrondis; mais le vent, en les dénudant, leur rend leur dignité de montagnes.

Tout le pays paraissait nous appartenir : les sapins sombres, les ombres bleuissantes, les bois de hêtres qu'on entendait craquer et gémir comme les mâts d'un navire sous la tempête, les rayons d'un soleil de neige perçant les nuages du ciel noir. Nous ne rencontrions pas âme qui vive, sauf les sentinelles gardant les voies ferrées, emmitouflées jusqu'aux yeux, ou sortant la tête un instant de leurs huttes de branches, aux carrefours des routes.

De temps en temps nous croisions une longue file de 75 ou un train d'ambulances militaires. Parfois, un dragon nous dépassait au galop, sous son grand manteau gonflé par le vent. Mais, quant à des gens du pays cheminant pour leur compte, il n'y en avait pas trace. L'absence de toute population civile dans la région de l'Est produit une impression d'isolement et d'abandon qui est augmentée par ce fait que les noms des pays et les distances ont été effacés sur toutes les bornes, et les poteaux indicateurs renversés à tous les carrefours. On doit avoir fait cela pour dérouter l'ennemi en septembre, et jamais les poteaux n'ont été relevés. On s'y sent loin et comme perdu : on s'égare à tout instant. Les soldats cantonnés dans les villages ne savent que le nom de l'endroit où ils sont, et les soldats en marche ne connaissent guère les régions qu'ils traversent.

Nous nous étions égarés plusieurs fois pendant le voyage ; mais le dernier jour, nous traversions le pays même de Jean de Réchamp. Il en connaissait tous les recoins.

Nous avions quitté la grande route, et roulions à travers des champs monotones et des bois interminables, dont les chemins se ressemblaient tous. Il allait toujours de l'avant disant :

— Nous n'avons qu'à marcher jusqu'à ce que nous arrivions à un vieux manoir près d'un cours d'eau. De l'autre côté de la route il y a un grand moulin. Alors nous tournerons.

Il m'expliqua que des meuniers habitaient le manoir, et

qu'ils étaient de vieux amis de ses parents. C'était une famille très ancienne du pays, ayant vécu là de génération en génération ; tous de braves gens qui faisaient beaucoup de bien.

— C'est curieux que je ne voie pas le clocher d'ici. Le village est juste derrière la maison. Est-ce que diable je me serais trompé de tournant?

Nous marchâmes encore un peu, et, tout à coup, il laissa brusquement caler le moteur. Nous étions à un embranchement de routes : à droite, au pied d'un talus, passait un cours d'eau; autrement on ne voyait rien qu'un amas informe de pierres. C'était une ruine, la plus désolée des ruines; à gauche une porte fortifiée se dressait encore, s'ouvrant sur le vide ; à droite, la roue d'un moulin détruit restait suspendue sur le ruisseau ; tout le reste était plat comme un tapis de billard.

— Est-ce là ce que vous cherchiez à distinguer de là-haut? — demandai-je. Et je vis deux larmes couler le long de ses joues.

— C'étaient les meilleurs gens du monde. Leur fils unique s'était fait tuer le premier mois de la guerre, en Champagne !

Il avait sauté hors de la voiture, et restait, là, debout, anéanti, regardant d'un œil hagard ce sol où rien ne s'élevait plus.

— La maison était là. Il y avait dans la cour un superbe tilleul. Je venais souvent m'asseoir à son ombre et boire un verre de vin gris de Lorraine avec ces chers bons vieux. Là-bas, plus loin, où vous voyez ce tas de décombres calcinés, c'était la tombe de leurs enfants.

Il se dirigea vers un autre monceau de décombres, à l'abri d'un pan de mur noirci. Rien d'autre ne restait du cimetière et de l'église. Réchamp s'assit sur la pierre d'une tombe.

— Si ces scélérats ont fait cela ici, si près de chez nous... — dit-il d'une voix altérée..., et il se couvrit la figure de ses mains.

Une vieille femme vint vers nous. Réchamp se leva d'un bond et courut au-devant d'elle.

— Hélas, Marie-Jeanne, que faites-vous dans ces ruines?

La vieille le regarda tranquillement, comme si rien ne pouvait plus la surprendre. Elle dit simplement :

— Ils n'ont pas touché à ma maison. Cela me fait plaisir de voir monsieur.

Nous la suivîmes jusqu'à la seule maison restée debout au milieu de ce sinistre chaos de pierres, une chaumière adossée à une étable, mais ayant un certain air d'aisance rustique. Il y avait des rideaux à la fenêtre ; un chat dormait sur le seuil. Réchamp me saisit le bras et me montra le panneau de la porte. J'y lus :

« Oberst von Scharlach » écrit à la craie.

Il pâlit et dit à la vieille :

— Sans doute les officiers étaient logés ici? C'est pourquoi votre maison a été épargnée?

Elle fit signe que oui.

— On peut dire que j'ai eu de la chance. Mais ces messieurs vont bien entrer et manger un morceau?

Le doigt de Réchamp restait posé sur le nom fatal.

— Et celui-là, c'était leur chef?

— Ça se peut bien. Alors c'est le nom de quelqu'un?

Évidemment elle ne s'était jamais demandé ce que pouvait signifier ce griffonnage qui l'avait sauvée.

Réchamp insista :

— Vous vous souvenez de lui, de leur capitaine? S'appelait-il Scharlach?

— Oui, c'est bien ça son nom. Sainte Vierge, je l'ai assez souvent entendu !

— De quoi avait-il l'air? Comment était-il? Grand et blond? Mais ils le sont tous. Avait-il quelque chose de particulier? Rappelez-vous bien. Elle sembla réfléchir, puis répondit :

— Celui-là n'était pas blond, il était très brun. Et puis là, à gauche, il avait une couture dans la joue qui remontait le coin de sa bouche.

— C'est cela. C'est bien lui. J'ai entendu les hommes le décrire à Moulins.

Nous suivîmes la paysanne dans sa maison. Et tout en nous servant du pain et du vin, elle nous raconta comment le village et le moulin avaient été saccagés. C'était l'un des récits les plus effroyables que j'eusse encore entendus. Massacres, viols, tortures : le programme de Scharlach y était au grand complet. Et elle termina en disant :

— Son ordonnance m'a montré une flûte montée en argent, et une boîte de peinture avec une monture d'argent aussi. Il dit, comme ça, que le capitaine les emporte partout avec lui. Même avant de partir, il s'est assis ici sur le pas de la porte, et il a tiré les ruines en portrait.

Peu de temps après avoir quitté ce coin de désolation, nous atteignîmes les secondes lignes. Et là, les complications commencèrent. Il fallut parlementer beaucoup pour passer outre; mais ce que Réchamp venait de voir l'avait rendu éloquent. Heureusement, aussi, le médecin de l'ambulance, un excellent garçon, manquait de sérum antitétanique, et, justement, il m'en restait un peu. En l'accompagnant à la hutte de branchages où il cachait ses blessés, je lui expliquai le cas de Réchamp, et le suppliai de nous laisser passer. Il fut décidé que nous laisserions l'automobile d'ambulance où nous étions (les autos étant absolument interdites entre les lignes) et que nous ferions en voiture les dix kilomètres qui nous séparaient de Réchamp.

Un sergent découvrit dans un hangar de ferme une carriole à deux roues ; on y attela un cheval au poil épais, et on décida une vieille femme revêche et édentée à nous conduire. Nous partîmes par un sentier qui contournait la forêt. Ni le cheval ni la vieille n'étaient pressés, car il y avait des bouts de routes encore fréquemment visités par les obus, et il était de l'intérêt de tous de ne pas les traverser au trop grand jour.

La surexcitation de Jean de Réchamp semblait tombée. Immobile et muet, il regardait fixement devant lui. Moi non plus, je n'étais guère en veine de parler. Le docteur avait laissé échapper un mot qui ne cessait de hanter mon esprit :

— Peur des bombes? Cette pauvre vieille! Non pas, — avait-il dit, au départ de notre étrange équipage, — elle n'y fait pas plus attention qu'aux flocons de neige qui tombent. Tout lui est égal, excepté de jouer un tour aux Allemands. Et c'est comme cela partout où Scharlach a passé. Vous n'êtes pas sans avoir déjà entendu ce nom? La vieille avait un fils unique, un pauvre arriéré; c'était l'innocent du village. Il s'est amusé à les viser avec un manche à balai. Eux l'ont saisi et brûlé vif. Oh! vous pouvez être bien tranquilles, elle trouvera moyen de vous mener à Réchamp.

« Partout où Scharlach a passé! » Ainsi, il avait été aussi près que cela de Réchamp! Jean le savait-il? Était-ce ce qui le rendait muet comme une statue de pierre? ...

Nous avancions sous les arbres dénudés. Chaque cahot de la route secouait en même temps les flancs hirsutes du cheval et le dos vouté de la vieille femme. Elle n'avait pas encore dit un mot, ni tourné vers nous son vieux visage.

— Ce n'est pas le bruit que nous faisons qui pourra nous trahir, — dis-je enfin.

Alors seulement, la vieille se retourna en montrant quelque chose avec le bâton d'osier qui lui servait de fouet.

Au tournant, apparut devant nous un monceau de ruines, la carcasse d'un grand château et de ses communs.

— Lermont! — s'écria Réchamp. Il fit le geste de se lever, puis retomba sur la banquette en murmurant :

— A quoi bon?

Il se pencha en avant et toucha le bras de la vieille.

— ...Je ne savais pas... Quand est-ce arrivé?

— En septembre.

— C'est *eux* qui ont fait cela?

— Oui. On y avait mis nos blessés. C'est partout comme ça dans notre pays.

Je vis Jean s'armer de tout son courage avant de poser la question qui suivit :

— Et Réchamp?... Réchamp aussi?

Elle était retombée dans son indifférence.

— Je n'ai jamais été aussi loin que Réchamp.

— Mais vous devez avoir vu des gens qui y ont été. Voyons, sapristi, vous devez savoir !...

— On dit, comme ça, que les maîtres y sont encore. C'est donc qu'il doit en rester quelque chose.

Elle réfléchit :

— Et puis, peut-être bien qu'ils sont dans les caves !

Et nous continuâmes, silencieusement cahotés dans la nuit qui tombait.

(La fin prochainement.)

ÉDITH WHARTON

LA PROSCRIPTION DES NAPOLÉONIDES

JOSEPH AUX ÉTATS-UNIS

1815-1821

D'après ce qui avait été arrêté, semble-t-il, au conseil de famille tenu à Malmaison, les États-Unis avaient été choisis comme retraite pour tous les Napoléonides et, durant que Lucien se dirigeait vers l'Angleterre en vue d'y obtenir des passeports, Joseph, plus prudent et plus avisé, ne s'en rapportait qu'à lui-même pour arriver sans encombre à la terre d'asile. Durant les Cent-Jours, il avait joué un rôle dont certaines parties ne sont pas éclaircies, mais qui fut certainement plus important qu'on ne l'a pensé. Il avait recouvré l'entière confiance de son frère et il lui avait donné de son dévouement des preuves qui ne sauraient être contestées. Napoléon, au retour de Waterloo, s'était empressé de s'acquitter envers lui du prêt qu'il en avait reçu d'un million de diamants en grains. Ces diamants, emportés en Belgique, avaient été pris par les Prussiens avec la voiture impériale. Napoléon avait envoyé près de Joseph, Peyrusse, trésorier de la Couronne, pour lui remettre en traites de forêts, négociables, une valeur de 710 831 fr. 56 ; Joseph avait invité Peyrusse à la réaliser aussitôt : ce qui avait été fait le 24 mars par l'entremise de la

maison Barandon. Pour d'autres dépenses, l'Empereur avait remis à son frère 872 811 fr. 12, diverses autres valeurs et 100 000 francs en argent. Les quatre millions de valeurs qui furent annulées ou revendiquées par les Bourbons, n'étaient qu'un fidei-commis sur lequel Joseph s'est expliqué plus tard. Les 100 000 francs étaient un viatique, et combien médiocre !

Napoléon avait donné à son frère une preuve de son entière confiance, en lui envoyant, le 26, plusieurs caisses renfermant des papiers qu'il jugeait particulièrement précieux, entre autres les copies des lettres que les différents souverains de l'Europe lui avaient adressées durant son règne : ces lettres lui semblaient un instrument suprême de défense — ou de représailles — au cas qu'il ne reçût point en Angleterre l'accueil dont il se croyait assuré [1], et il ne pensait point trouver un dépositaire plus fidèle que Joseph.

Après avoir réglé ses affaires qui, grâce à l'intelligente activité de son beau-frère Nicolas Clary et à l'attentive économie de sa femme, avaient toujours été fort ordonnées — pour la partie du moins qu'ils en connaissaient — : après avoir confié ses papiers et ceux de l'Empereur à son secrétaire M. Presle, qui devait répartir les caisses entre divers amis de la famille, Joseph se munit de passeports français en blanc que lui donna Fouché et de passeports américains sous un nom supposé que lui délivra M. Jackson, chargé d'affaires des États-Unis à Paris, et il partit le 29, accompagné de trois personnes seulement : un nommé Louis Mailliard, son valet de chambre, très avant déjà dans sa confiance ; le docteur Unzaga, médecin espagnol qui lui était resté de sa royauté, et un interprète américain du nom de James Caret, qu'il avait trouvé à Blois en 1814 et que depuis lors il tenait à son service.

Il courait vers Rochefort où l'Empereur devait s'embarquer sur les frégates promises par le Gouvernement ; mais, de Rochefort, sans doute se proposait-il de gagner Bordeaux où il trouverait plus facilement un navire de commerce qu'il

1. J'ai raconté d'après des documents inédits l'histoire de ces *Lettres des souverains à Napoléon*. (*Autour de Sainte-Hélène*, t. II, p. 177 à 214.) Je me permets d'y renvoyer le lecteur. Toutefois, je dois ajouter que, depuis lors, j'ai eu connaissance que, *sauf les lettres de l'Empereur Alexandre*, rachetées par lui, toutes les autres sont rentrées en possession de l'Empereur Napoléon III.

affréterait ; en tous cas, il était décidé à garder l'incognito et à ne point monter sur les bâtiments de guerre français. A Niort, où il arriva de Limoges, il retrouva le 2 juillet l'Empereur : c'était le jour où Napoléon, conservant encore l'espérance que les membres de la Commission provisoire ne livreraient point Paris sans combattre, leur faisait, par le général Beker, de suprêmes offres de service. Dans cette Vendée bleue, frémissante de patriotisme et enflammée contre les Bourbons, soldats et citoyens communiaient avec lui dans un rêve de revanche. Ce rêve tomba bientôt. L'Empereur suivit Beker qui le pressait vers Rochefort. Joseph de son côté partit par Saintes. A Saintes, les royalistes — émigrés rentrés et nobles grâciés — étaient en nombre et, profitant de l'absence du maire, René Eschassériaux, retenu à Paris par son mandat de représentant, s'étaient organisés en volontaires royaux et « surveillaient les arrivées suspectes ». On redoutait les émissaires de l'Armée du Midi et l'on prétendait empêcher qu'ils communiquassent avec l'Empereur. Montholon et sa femme, Las Cases, son fils, Planat et Résigny, qui devaient relayer à Saintes, y avaient été arrêtés comme suspects d'emporter les trésors de l'État, et la garde nationale les avait menés à une auberge autour de laquelle se pressaient les femmes les plus qualifiées de la ville, aussi violentes, ce jour-là, dans leurs manifestations, que les mégères de la Halle et des faubourgs.

A ce moment parut la voiture de Joseph. Un volontaire royal, M. Léon de Sartre, crut reconnaître l'Empereur, se jeta à la tête des chevaux, appela main forte, obligea Joseph à descendre et à se réfugier dans une auberge située place des Cordeliers et appelée l'hôtel de France. Quelques gardes nationaux commandés par le chevalier de Guitard, lieutenant, protégèrent son entrée et empêchèrent la foule, que les royalistes excitaient, de se livrer à des excès peut-être préparés. On a prétendu que Joseph, croyant que ces cris de *Vive le Roi !* dont on l'étourdissait, s'adressaient à sa personne, avait prié le sous-préfet d'empêcher les habitants de se compromettre. Cela n'eût point été mal joué. Cependant, à l'annonce de l'échauffourée royaliste, les *fédérés* s'étaient réunis. C'étaient les patriotes, résolus à se défendre aussi bien contre les ennemis du dedans que contre ceux du dehors, qui s'étaient affiliés à la

grande fédération bretonne. Ils se portèrent en masse sur Saintes et, au bruit de leur approche, les émeutiers royaux se dispersèrent. Vers le soir, Joseph partit et il arriva à Rochefort le 4 dans la nuit, ou le 5 dans la matinée. Il resta jusqu'au 8 près de l'Empereur qui alors se rendit en rade : on a dit que dans les conseils qui se tinrent alors, comme dans les conversations qu'il eut en tête à tête avec son frère, Joseph combattit avec une extrême vivacité le projet de demander asile aux Anglais. On a dit qu'il pressa l'Empereur de se rendre à l'Armée de la Loire et d'en prendre le commandement. Croit-on que Davout l'eût cédé, et d'ailleurs y avait-il alors une Armée de la Loire? Si Joseph eût préconisé un parti énergique, il eût donné un démenti à sa vie entière, mais sans doute affirma-t-il sa ferme résolution de ne se laisser prendre à aucun prix et maintint-il qu'il n'y avait de refuge qu'aux États-Unis. Pour y arriver il était déterminé à faire, lui, ce que Napoléon ne voulait et ne pouvait faire. Après avoir vainement insisté, il prit congé et pourvut à sa sûreté.

Malgré qu'il sentît le prix des heures, il revint le 12 à l'île d'Aix et vit son frère encore une fois. Par les lettres qu'il recevait de Paris, où sa femme était restée, il était informé des événements qui s'y étaient produits et des tendances qui se manifestaient ; il savait donc les périls qui le menaçaient : s'étant assuré d'un navire américain qui devait le transporter aux États-Unis, tout porte à croire que sa dernière visite à l'île d'Aix avait pour objet de proposer à l'Empereur de lui céder le navire et de prendre sa place. Il eût simulé une maladie et ne fût sorti de sa chambre que lorsqu'il eût été certain que son frère avait échappé aux Anglais. Tel est le récit qu'on tient de Joseph et de Mailliard, lequel aurait été envoyé à l'Empereur pour recevoir son dernier mot : « Dites au roi Joseph, aurait répondu Napoléon, que j'ai bien réfléchi sur sa proposition; je ne puis l'accepter, ce serait une fuite. Je ne pourrais partir sans mes officiers qui me sont tout dévoués; mon frère peut le faire, il n'est pas dans ma position, moi je ne le puis pas. Dites-lui de partir sur-le-champ. Il arrivera à bon port. Adieu. »

En rentrant de l'île d'Aix, Joseph s'arrêta à Rochefort, le temps d'apprendre par une lettre de Bertrand, en date du 14,

la décision suprême de l'Empereur. « Demain matin, écrivait Bertrand, l'Empereur se rend à bord. Sa Majesté m'a chargé de vous en prévenir. » Il n'avait plus rien à faire ; le sol devenait brûlant et, en ville, d'une heure à l'autre, il pouvait être arrêté par les émissaires du roi. Le navire sur lequel il devait s'embarquer était en charge : Joseph avait encore diverses dispositions à prendre ; acheter des vivres, du linge, de l'argenterie, quelques livres. En attendant, où aller? M. Edmond Pelletreau, négociant à Rochefort, qui, par son frère, négociant à Bordeaux, s'était chargé de rechercher et de noliser, pour le compte de Joseph, moyennant la somme de 18 000 francs, le brick américain le *Commerce*, possédait, au bord de la mer, près de la Tremblaie, dans un lieu solitaire, une propriété de campagne appelée les Mathes, où il offrit un asile au roi. Joseph s'y rendit sous la conduite de M. Edouard Pelletreau fils, durant que Caret et Mailliard faisaient à Rochefort les achats nécessaires. Le secret était indispensable, car si M. Pelletreau, de Rochefort, était bonapartiste et n'hésitait pas à se compromettre, son frère, de Bordeaux, partageait les passions royalistes de ses concitoyens. Joseph ne pouvait point penser à s'embarquer à Bordeaux ; aussi envoya-t-il à Royan Caret, qui dut y attendre le brick à la descente de la rivière et prévenir du passage. A Royan, où flottait le drapeau blanc et où un officier avait été envoyé pour proclamer les Bourbons, on courait des chances ; mais un vice-consul des États-Unis, un M. Dumoulin, négociant, facilita tout. Le 24, le brick était à l'ancre devant Royan ; durant la nuit, Joseph arriva à pied avec Edouard Pelletreau, Unzaga et Mailliard. Après deux heures d'une attente des plus pénibles, dans une auberge pleine d'officiers allant et venant, la chaloupe procurée par Dumoulin, la *Marie-Céline*, parut enfin ; le 25, le roi était à bord.

Le capitaine du *Commerce*, un nommé Misservey, natif de Guernesey, mais naturalisé Américain, ignorait quels étaient ses passagers : Joseph se cachait sous le nom de Bouchard, son vieil ami et son homme d'affaires de Survilliers. De même, quoique peu connus, ses compagnons, avaient des noms d'emprunt. Cela, à toute rencontre, était préférable. On est plus fort pour nier, lorsqu'on ignore. Presque en vue de terre,

première rencontre : le brick de guerre anglais le *Bacchus* : visite du *Commerce*, mais sans qu'on porte grande attention aux passagers ; les officiers anglais savent que Napoléon est sur le *Bellerophon* ; cela seul les occupe. Le lendemain, nouvelle alerte : la frégate *Endymion* ; nouvelle visite, examen des passeports, qui sont trouvés en règle ; Joseph reste dans sa cabine comme s'il avait le mal de mer. Ensuite, on est tranquille ; joli passage, vents légers et favorables. Joseph cause, discourt, récite des vers. Le capitaine Misservey est émerveillé. Il ne doute point que son passager ne soit un grand personnage, au moins « le capitaine Carnot ». Enfin, après trente-deux jours de navigation, on voit la terre : Long Island, et Joseph demande qu'on l'y débarque. Le capitaine fait des objections, disant que le lendemain on sera à New-York. Mais le lendemain, à l'aube, on reconnut, barrant l'entrée du port, deux frégates battant pavillon anglais. Elles étaient là pour s'emparer de Napoléon au cas qu'il fût parvenu à prendre la mer. Par bonheur, le pilote américain qui monte à bord est jeune, intrépide et fort désireux de jouer un bon tour à « ces damnés Anglais » qui, en temps de paix — la paix entre les États-Unis et la Grande-Bretagne a été signée à Gand le 4 décembre 1814 — ont rétabli le droit de visite. Il fit couvrir de voiles les mâts à les faire craquer et, longeant la côte de si près que, sans échouer, les frégates ne peuvent plus s'y hasarder, il entre triomphalement le brick dans le port. Le 28 août, M. Bouchard touche terre au wharf de la rivière de l'Est. Joseph, seul de tous les siens, est dans un pays libre, où l'hospitalité n'est pas un vain mot.

***

En France, on le cherche de tous les côtés. Selon les agents du ministre de la Police, il est à Paris, « présidant aux opérations relatives à une conspiration tendant à renverser encore le roi de dessus son trône et même sa famille pour y substituer ce que les factieux appellent Napoléon II » ; il a couché sûrement chez un nommé Leclerc, rue de la Victoire, entre la rue Saint-Georges et la rue du Faubourg-Montmartre, et il a

des asiles tout prêts chez le sieur Raimbault, à moins que ce ne soit chez le sieur Tourton, ou encore chez Richard-Lenoir (août); selon le lieutenant de police à Lyon, il est dans le canton de Vaud, où des agents sont envoyés pour le saisir (6 octobre) ; selon le préfet de l'Ain — M. du Martroy — il est signalé dans le pays de Gex, déguisé en femme (6 octobre) ; il est fixé près de Divonne, à Bois-Baugy, près de Nyon, où « tous ses mouvements sont surveillés » (13 octobre); il a traversé le lac de Genève et se cache sûrement dans le Chablais (19 octobre) ; il ne saurait échapper aux pièges ingénieux que lui tend le sous-préfet de Gex (10 novembre) ; selon le préfet du Jura, il a formé à Paris un Comité révolutionnaire avec lequel il correspond par l'intermédiaire des sieurs Grenier et Colladon, de Morez ; il parcourt le canton de Vaud sous divers déguisements, tantôt se retirant à Trelex, tantôt à Beaumont, quelquefois à Gingins ; il rallie les mécontents auxquels il a donné pour mot d'ordre : *Laissons rouler la bosse*, et il étend les ramifications de sa conspiration depuis Belfort jusqu'à Lyon —; ce pourquoi, dans l'Ain et le Jura, on arrête comme ses complices, le sieur Jacquemier, propriétaire du château de Divonne, les deux frères Ollivier, le sieur Dalloz, aide de camp du général Guye ; on perquisitionne chez Guye ; on réclame des mesures de rigueur contre le sieur Perin, vice-président du tribunal de Lons-le-Saulnier (17 novembre au 4 décembre) ; d'après le directeur de la police de Genève J. du Pan, « il est, depuis quelques jours à Rolle, à l'auberge de la Couronne, où il se cache avec assez peu de soin, le gouvernement de Vaud ne voulant pas le poursuivre » (25 novembre); selon M. de Watteville, directeur général de la police de la Ville et République de Berne, « l'incertitude à son sujet est toujours la même » et on ne saurait se laisser prendre aux faux bruits qui courent, car, en se rapportant à une infinité de circonstances, le fugitif n'a point quitté la Suisse (26 décembre). Pendant ce temps, le 20 août 1815, quatre mois avant ces dernières nouvelles, Joseph était heureusement débarqué à New-York.

La police française, singulièrement désappointée, a couvert sa défaite par des injures. Cet extrait d'une prétendue lettre de Philadelphie a été rédigé dans ses bureaux et communiqué

aux journaux : « L'aventurier corse Joseph Bonaparte, qui eût bien voulu être roi si Lord Wellington et la nation espagnole le lui eussent permis, a quitté hier matin la taverne de Washington pour diriger sa route vers le Sud. Nous apprenons avec regret qu'un officier de marine américain se traîne à la suite de ce malencontreux aventurier. »

Cette police — non plus la française, mais l'européenne — n'est pas toujours si mal renseignée. Son objet presque unique étant la surveillance des Bonaparte, considérés comme les plus dangereux fauteurs de la Révolution, elle est avertie de tout ce qui les concerne et, des points du monde les plus éloignés, des informations arrivent qui montrent, en même temps que son activité, les difficultés que devront vaincre les Bonaparte, même pour les correspondances les plus inoffensives. Ainsi, c'est par le premier secrétaire d'État du roi d'Espagne, qui en a reçu avis par ses agents à Rome, que le prince de Laval, ambassadeur du roi à Madrid, est averti, — et aussitôt, le 23 décembre, il en écrit au Ministre des Affaires étrangères : — un M. Coxe, consul des États-Unis à Tunis, a quitté son poste, il a débarqué à Civita Vecchia, « il s'est rendu à Rome où il a passé une quinzaine de jours, ayant des habitudes très fréquentes et mystérieuses avec Lucien Bonaparte et avec le cardinal Fesch ; il est reparti avec des lettres pour Joseph, et d'autres pour Paris, s'étant embarqué à Civita Vecchia pour Marseille, d'où il est allé à Paris ». Aussitôt des ordres sont expédiés à Marseille pour saisir ces papiers ; mais Coxe, ayant appris à Marseille la mort de son père, est reparti immédiatement pour les États-Unis. Or Coxe a bien été chargé par Madame d'une lettre, en date du 20 novembre, où elle complimente Joseph sur son heureuse traversée. « Vous pouvez juger, lui écrit-elle, du plaisir que j'ai éprouvé de vous savoir arrivé aux États-Unis à l'abri des vexations et des poursuites des ennemis de ma famille... Mon très cher Napoléon ! » Les proscrits avaient donc parfois un moyen de correspondre, mais avec quelles difficultés et quelles lenteurs! Par suite, les rapports entre Joseph et les siens, dispersés en Allemagne, en Autriche et en Italie, ne purent être que singulièrement hasardeux, intermittents et vagues, bien que, pour sa correspondance, il pût employer son beau-

frère Clary, qui, continuant ses affaires de banque, recevait des lettres de tous les coins du monde ; mais Clary n'était point à l'abri des recherches — à preuve que dans sa maison de Marseille, le baron de Damas, commandant la 8e division militaire, « sur des rapports lui ayant donné lieu de croire que des individus marquants y étaient cachés, avait ordonné, le 4 décembre, d'y faire les perquisitions les plus exactes », et il s'affligeait qu'elles eussent été toutes infructueuses. Ce n'était donc que pour des nouvelles de santé, ou pour d'urgentes questions d'affaires, que Joseph devait se déterminer à écrire, sous des noms supposés, des lettres dont les termes ne pouvaient ni compromettre ses correspondants, ni donner d'éclaircissements précis sur ses actes.

Dès que, par suite de la rencontre de quelques Français dans une rue de New-York, son incognito avait été percé, Joseph avait quitté le nom démocratique de Bouchard, non pas pour reprendre celui de Bonaparte déjà porté aux États-Unis par la ci-devant femme de son frère Jérôme, miss Patterson, mais pour se revêtir du titre de comte de Survilliers, qu'il avait déjà adopté à quelques moments. C'était un moyen terme entre la Majesté royale qui n'eût point été de mise dans une république, et un nom roturier, qui, tout illustre qu'il était, eût autorisé les familiarités.

Certes Joseph était disposé à se montrer bon prince, mais à la condition qu'il restât prince et qu'on n'oubliât point qu'il avait porté deux couronnes. De cette façon il rentrait à merveille dans la légende qu'il s'était plu à répandre sur son caractère : modération, vertu, plaisirs agricoles et champêtres.

Quelques amis des arts, un peu d'ombre et des fleurs.

Toutefois distance gardée.

Étant le premier roi qui débarque aux États-Unis, il bénéficie à la fois de la curiosité qui s'attache à sa personne, du désir qu'ont tous les républicains de fréquenter des princes, de cette philosophie qu'on lui attribue et qui le fait trouver tout à fait aimable pour peu qu'il se laisse approcher.

Ainsi reçoit-il à son hôtel — une maison sise Park Plane et tenu par Mrs Powell — la visite du maire et de quelques personnes notables de la cité, puis du commodore Lewis,

qui, l'ayant, semble-t-il, connu à Paris, lui offre l'hospitalité dans sa maison de campagne à Amboy, et qui l'accompagne lorsqu'il se détermine à se présenter, à Washington, au président des États-Unis.

Trouve-t-il convenable de faire, vis-à-vis d'un quasi souverain — car tel est bien, sauf les formes extérieures et le titre, le président James Madison celui qu'on nomme James Ier — acte de courtoisie comme ex-souverain, ou, redoutant comme on l'a prétendu, que les États-Unis ne le livrent au gouvernement anglais qui l'eût remis à la Russie, prétend-il réclamer la protection du président? A coup sûr, lorsque l'Empereur avait conçu la pensée de chercher un asile aux États-Unis, lorsque jadis Lucien voulait s'y réfugier, lorsque Joseph y était venu, c'était avec la certitude d'y trouver une hospitalité inviolable.

La première hypothèse est donc infiniment plus soutenable, mais le président refusa de recevoir Joseph. « La protection et l'hospitalité, écrit-il, ne réclament pas de semblables formalités et, quelque sympathie que puisse faire naître l'infortune, cette famille, par sa conduite antérieure, n'a rien à prétendre du peuple américain. Il n'y a aucune raison pour que son gouvernement ait à s'embarrasser d'elle de quelque façon que ce soit. »

De Washington, Joseph doit donc regagner les environs de Philadelphie.

Au début de 1816, il loue à Philadelphie même une maison de ville, et aux environs une propriété d'importance — *a regal place* — ancienne résidence de John Penn, le dernier gouverneur anglais de la Pensylvanie, appelée Landsdowne House et appartenant à M. Bingham, lequel fut le grand-père du dernier Lord Ashburton. Le 2 juillet de la même année, il achète de M. Stephen Sayre, fils du Sayre qui joua un rôle important dans la diplomatie américaine lors de la guerre de l'Indépendance, une ferme appelée Point-Breeze, sise sur les bords de la Delaware, à peu de distance de Bordentown. Il paye les 211 acres[1] 17 050 dollars. Dès le mois suivant, il a com-

1. L'acre varie selon qu'elle est anglaise, écossaise ou irlandaise de 42 ares à 65.

mencé à l'agrandir ; de mois en mois, on pourrait dire de jour en jour, il l'a accrue. Dès la fin de 1816, il en a doublé l'étendue ; il la poussera à près de 2000 acres. Propriétaire d'abord sous le nom de James Caret, Américain, son secrétaire interprète, il est, dès les premiers jours de 1817, autorisé par un acte de la législature de New-York à posséder personnellement.

Durant qu'on lui prépare une résidence digne de lui, il voyage dans la Nouvelle-Angleterre, se rend dans le Nord de l'État de New-York, où est établi M. Le Ray de Chaumont, qui lui doit 200000 francs[1] et les lui paye en terres. M. Leray, qui en 1810 avait offert en son château de Chaumont l'hospitalité à madame de Staël, était, de longue date, en affaires avec elle et se l'était associée, dès 1803, pour des spéculations de terrains aux États-Unis. C'est par elle que Joseph était entré en relations d'affaires avec lui. Il possédait d'immenses territoires dans la partie septentrionale du Comté de New-York, 30 000 acres dans le Comté de Franklin, 63 000 dans le Comté de Saint-Lawrence, 100 000 dans le Comté de Lewis, 293 500 dans le Comté de Jefferson. Il détacha de ce dernier lot 150 000 acres pour les 200 000 francs qu'il devait à Joseph, lequel, de même qu'à Point-Breeze, ne se contenta point de l'achat primitif ; il accrut ses terres par des achats successifs qui arrivèrent à lui coûter 120 000 dollars (600 000 francs), outre les 40 000 (200 000) du premier marché, et il constitua une sorte de principauté avec routes, maisons, pavillons de chasse, lac de 1 200 acres, agrémenté d'îles boisées, et le reste. Il fut, de même que dans l'État de New-Jersey, autorisé

1. Jacques Le Ray de Chaumont, d'une famille de riches commerçants nantais anoblis à la savonnette, était avant tout — malgré ses titres de grand maître enquêteur et général réformateur des eaux et forêts de France au département de Blois, Berry et Vendômois, et d'intendant des Invalides — un financier et un spéculateur. Propriétaire du domaine de Chaumont et d'un bel hôtel à Passy. Il flaira, lorsque Franklin arriva en France, qu'il y avait de l'argent à gagner avec les *Insurgents* et étant entré en relations intimes avec Franklin, pour l'établissement d'une ligne de paquebots entre la France et l'Amérique, il lui offrit l'hospitalité, d'abord dans sa maison de Passy, puis dans l'hôtel de Valentinois qu'il acheta sur ces entrefaites. Le Ray fit avec le Congrès des affaires immenses et, vers 1788, il envoya aux États-Unis, pour obtenir le règlement de ses créances, son fils Jacques, lequel y épousa Grace Coxe — vraisemblablement une parente du Coxe, plus tard consul à Tunis, qu'on a vu ci-dessus chargé de lettres pour Joseph —, et y prit la nationalité américaine.

à posséder par un acte de la législature de l'État de New-York.

On a dit que ces acquisitions avaient été faites au moyen des pierreries que Joseph avait cachées à Prangins avant son départ et qu'il avait fait retirer par son secrétaire Mailliard : pourtant, elles datent de 1816 et des premiers mois de 1817, et ce fut seulement en août de la même année que Mailliard partit pour Prangins ; ce fut à la fin de décembre qu'il déterra les pierreries, dont la valeur, a-t-il écrit, était de près de cinq millions de francs ; et il ne put point être de retour avant le milieu de 1818. Joseph avait donc des ressources tout autres que celles qu'il a avouées. D'ailleurs, à en croire une de ses visiteuses, Mrs Helen Berkeley, il montrait complaisamment beaucoup plus tard la totalité de ses pierreries dans leurs montures royales.

Outre qu'il bâtissait à Point-Breeze une habitation, « la plus belle qu'on eût vue aux États-Unis après celle du président à Washington », qu'il la décorait et la meublait magnifiquement, il voyageait; il passait l'hiver à Philadelphie, où il avait à bail une des plus belles maisons construites par le célèbre banquier Girard; il allait prendre les eaux à Saratoga; il faisait un pèlerinage à Mount-Vernon, toujours accompagné d'une suite nombreuse et vantant toujours les délices de la médiocrité. « Il cueillit, raconte Mrs Wright qui fut sa visiteuse, une fleur sauvage et, en me l'offrant, fit négligemment une comparaison entre l'agreste gentillesse de celle-ci et les délices de la vie privée, comparant les ambitieux et le pouvoir avec les fleurs aux plus brillantes couleurs, qui paraissent plus belles de loin que de près. »

L'habitation qu'il avait construite à Point-Breeze fut presque entièrement détruite par un incendie au début de 1820. Le 4 janvier entre onze heures et midi, le feu se déclara dans une chambre au centre de la maison et se répandit partout presque aussitôt. A grand'peine parvint-on à sauver certains tableaux, une partie de l'ameublement, des objets d'art, de l'argenterie, des valeurs et des bijoux. Joseph était en voyage. Il arriva au milieu du désastre, rendu irrémédiable par le mauvais état des pompes et par la température glacée. Il prit l'attitude stoïque de l'homme qui en a vu bien d'autres. Cela produisit

grand effet et lui fit une très jolie popularité. Un journal local alla jusqu'à dire que « de toute la famille des Bonaparte, Joseph était le prince dont le renversement avait été le plus déploré par le peuple qu'avait placé sous son sceptre royal la fortune supérieure de son impérial frère ».

Dès que le feu fut éteint, Joseph songea à reconstruire sa demeure, mais il n'était point pour restaurer. Il avait pu constater d'ailleurs les inconvénients de l'emplacement éventé qu'il avait choisi, et il se contenta, sur les murailles demeurées intactes de la maison brûlée, d'édifier un belvédère; il bâtit tout à neuf sa nouvelle maison, non plus au sommet de la colline, mais plus bas, dans le parc. Elle était fort grande et fort belle : sept pièces au rez-de-chaussée y formaient une noble enfilade. Partout — dans le vestibule, la salle de billard, le grand salon, le salon d'attente, le salon des bustes, le quatrième salon, la salle à manger — des marbres et des tableaux de maîtres, des bronzes qui la plupart, dit-on, provenaient du palais du Luxembourg, et des meubles apportés d'Europe, d'une richesse impériale. Au premier étage, près des appartements privés du prince, dans la galerie-bibliothèque, étaient disposées les œuvres d'art auxquelles Joseph attachait le plus de prix. D'abord des statues de Bartolini, de Bosio et de Canova, — les bustes de famille, provenant la plupart, semble-t-il, de la manufacture qu'Élisa avait formée à Carrare — des bronzes antiques, des vases de porphyre de trois pieds un pouce, présents de Bernadotte, enfin les tableaux. Si les attributions qu'il leur donnait sont exactes, il avait parmi ses cent soixante-trois numéros de quoi contenter un amateur qui n'aurait point eu à sa disposition les musées de Naples et de Madrid. Raphaël, le Corrège, Titien, Paul Véronèse, Jules Romain, Luca Giordano, Léonard de Vinci, Canaletti, Salvator Rosa, y voisinaient avec Rubens, Van Dyck, Philippe de Champaigne, Téniers, Wouwermans et Snyders. Il y avait en français, La Hyre, Lairesse, Le Brun, deux Poussin, huit Joseph Vernet, trois Simon Denys, quelques Bidault — souvenirs de Naples et de Mortefontaine — des Boguet, des Demarne, des Swebach. Malgré les désastres de Vittoria, si fâcheux pour sa galerie espagnole, où il avait perdu des tableaux du premier ordre, dissimulés, dit-on, dans l'impériale d'une des voitures royales,

huit Murillo, quelques Vélasquez et même divers Raphaël Mengs attestaient la royauté passée.

C'étaient là des épaves : au parc, tout était neuf et attestait une prodigalité royale ; Joseph avait ouvert et empierré des routes, creusé des lacs, percé des souterrains, édifié des maisons de chasse, jeté des ponts, créé, par un ensemble de constructions élégantes et commodes, des communs modèles. On a vu comme il aimait les jardins, non pas à la façon de bourgeois placides qui se contentent avec une pelouse et des arbres, mais à la façon des conquérants qui annexent les marais aux pâtis, les forêts aux landes, bouleversent la nature pour la mettre à leur fantaisie, décrètent les paysages selon le mode anglais ou chinois, prodiguent aux rochers, aux fontaines, aux kiosques, aux belvédères les inscriptions appropriées et, en croyant témoigner de leur brillante instruction, font le plus souvent assaut de sottise ou de pédantisme.

Il est rapidement devenu populaire. « Il a été reçu dans ce pays — écrit le consul général de France à Philadelphie, M. de la Forest — avec cet intérêt de vanité orgueilleuse qui forme un des traits distinctifs du caractère américain. Tout le monde est allé le voir et, en lui donnant familièrement la main, ces républicains se sont considérés comme les égaux au moins d'un ci-devant roi, du frère de l'homme qui a mieux aimé bouleverser le monde que le diriger. Je ne vois pas qu'il y ait eu rien d'hostile pour aucun gouvernement dans les démonstrations des Américains, quelque outrées qu'elles aient été à son égard. Seulement, comme des gens mal élevés qu'ils sont, ils n'ont pas manqué d'inviter les agents étrangers aux parties qu'ils lui donnaient, invitations qui, nécessairement, ont toujours été déclinées par nous.

« Quand, par hasard, nous nous sommes trouvés en société avec le comte de Survilliers (c'est le nom qu'a pris Joseph depuis son séjour ici) sa conduite a été parfaitement convenable, poli sans aucune affectation et sans chercher à lier une conversation qui n'aurait pu être que malaisée pour tous. Les personnes de sa maison se sont à cet égard toujours modelées sur lui.

« Depuis son séjour aux États-Unis, le comte de Survilliers a pris deux établissements, l'un, de ville, à une des extrémités

de Philadelphie, l'autre à Bordentown, village sur la Delaware, à vingt-cinq heures de la ville et où il demeure la plus grande partie de l'année. Il y fait toujours une grande dépense et y emploie une quantité considérable d'ouvriers ; il est très aimé dans l'endroit, à la prospérité duquel il contribue beaucoup.

« Il y justifie complètement le reproche qu'on lui a adressé d'avoir de mauvaises mœurs. Il a plusieurs maîtresses connues et en entretient une publiquement à Bordentown. Il lui a donné un assez grand état de maison et il a plusieurs enfants. Tout le temps qu'il ne lui donne pas est consacré à la chasse ; il aime passionnément cet exercice ; il y va seul, accompagné d'un domestique et d'un seul chien.

« Ce personnage passe pour être puissamment riche ; et l'on sait qu'il a des sommes considérables placées dans les Stocks (fonds publics), dans les différentes entreprises de Steamboats et chez le banquier Stephen Girard chez lequel il va souvent dîner, mais qui ne lui rend jamais visite. »

Tel est le jugement que porte sur lui un agent qui, s'il ne lui est point ouvertement favorable, est au moins gardé contre les légendes hostiles par le nom qu'il porte et par sa parenté avec un homme qui fut lié avec Joseph et qui remplit à Madrid, durant presque tout le règne, les fonctions d'ambassadeur de France.

***

La cour qui entoure le comte de Survilliers, d'abord presque française, devient à la fin, sauf les serviteurs à gages, presque entièrement américaine, car les proscrits français n'ont point tardé à se lasser des États-Unis où ils avaient d'abord pensé retrouver une nouvelle patrie, et ils les ont quittés pour rentrer en Europe, préférant les Pays-Bas, où ils sont plus à portée des frontières, où l'on parle français et où l'on reçoit des nouvelles. Régnault de Saint-Jean-d'Angely quitte après moins d'une année de séjour (1816 à 1817), Arnault et Bory de Saint-Vincent la même année, ainsi que Hulin et Vandamme ; certains comme Grouchy et Clausel aspirent à la fin de leur exil et multiplient les démarches près du ministre de

France. Le général Bernard s'est résigné, il a pris du service ; il deviendra ministre de la guerre aux États-Unis avant de l'être en France. Les régicides Quinette, Réal, Garnier (de Saintes), Lakanal savent qu'ils n'ont pas de grâce à espérer et acceptent assez nettement leur sort. Mais si Joseph voulait tenter quelque chose pour faire évader son frère, ce n'étaient pas eux qui l'y aideraient; ils pouvaient être hommes de conseil, non pas hommes de main.

Restent les proscrits militaires, ceux qui n'ont à attendre du gouvernement royal ni faveur ni justice. Les deux Lallemand, Lefebvre Desnoëttes et Rigau ; les exilés volontaires comme le colonel Latapie, surtout les deux ou trois cents officiers et soldats de la garde qui, sur l'appel de l'ancien colonel des chasseurs à cheval, ont franchi l'Océan, se sont groupés au Champ d'Asile [1] et semblent n'attendre qu'un signal pour se ruer à l'assaut de Sainte-Hélène.

Pour ces rêves, ces projets et ces espoirs, Joseph distrayait-il une part du temps qu'il passait à Philadelphie ou à Point-Breeze, dans « ce beau pays où, comme il l'écrit le 6 mai 1816 à sa sœur Caroline, il vit bien tranquille; et distrayait-il une partie de l'argent qu'il dépensait pour créer des terres immenses,

1. L'affaire du Champ d'Asile est restée singulièrement mystérieuse. Lallemand, bien qu'il ait survécu, qu'il ait été réintégré dans son grade en 1830, qu'il ait été pair de France en 1832, puis gouverneur de la Corse et qu'il ne soit mort qu'en 1839, ne paraît point avoir dit son secret ; Lefebvre-Desnoëttes, qui y avait été initié, a péri en vue des côtes d'Irlande avec le navire qui le ramenait; Rigau est mort en 1820 à la Nouvelle-Orléans et son frère, le colonel, dans les *Souvenirs* qu'il a imprimés, n'a dit qu'un mot insignifiant sur le Champ d'Asile. Je ne connais aucun écrit des colonels Douarche, Scharassin et Fournié qui furent chefs des trois cohortes. Je crois bien qu'on est réduit à la brochure de Hartman et Millard, *le Texas ou Notice historique sur le Champ d'Asile* ; à l'insignifiante brochure *le Champ d'Asile, tableau topographique et historique du Texas*, par L. F. Lh. ; à un article paru dans la *Revue du Lyonnais* vers 1839 et signé P. A. M. : *le Champ d'Asile*, et à quelques pages récemment publiées par M. le baron Marc de Villiers du Terrage dans *Rois sans couronne*. Certaines sources américaines peuvent au moins éclairer quelques détails (articles du *Globe démocrate de Saint-Louis*, 5 novembre 1904, et du *New-York Herald*, 1er octobre 1905 ; *Historical Sketches of Pierre and Jean Lafitte*, par Gayarré; *The Napoleonic exiles in America*, par Jesse G. Reeves ; *French Colonists and Exiles* par J.-G. Rosengarten. Mais nous n'avons en réalité jusqu'ici ni mémoires, ni correspondances, rien qui permette de serrer d'un peu près ce curieux épisode, pas même une liste intégrale qui permette de rechercher les descendants, en admettant qu'il s'en trouve en France.

bâtir des palais, et s'assurer tous les agréments d'une vie princière?

Joseph avait trouvé quelques moyens de correspondre secrètement avec l'Empereur, à tout le moins de lui faire passer des nouvelles en dehors du gouverneur anglais. Gourgaud et Montholon s'accordent pour dire que l'Empereur reçut le 11 mars 1817 une lettre de Joseph en date de juillet 1816 ; Montholon semble indiquer qu'une autre lettre fut reçue en mai ; une lettre en date de février 1818 parvint, on ne sait à quelle époque, par un Américain nommé Felleman (*alias* Filgmann). Une quatrième communication fut apportée, en février 1820, par un autre Américain ; enfin, par O'Meara auquel il écrit le 10 mai 1820, Joseph fait expédier une lettre en date du 9, qui, par les cuisiniers Chaudelier et Pérusset envoyés de France, ne parvint à Sainte-Hélène qu'après la mort de Napoléon.

Ici Joseph précise : « Mon cher frère, a-t-il écrit, je n'ai reçu aucune réponse aux lettres que je vous ai adressées par diverses occasions. J'ai presque l'assurance que deux, entre autres, vous ont été remises par deux Américains allant aux grandes Indes. »

Que Joseph n'ait reçu aucune lettre de l'Empereur, ainsi qu'il l'écrit à Lucien le 10 juin 1818, et à Fesch, le 10 juillet : (« Je n'ai aucune lettre de l'Empereur »), ainsi qu'il le confirme à O'Meara par sa lettre du 10 mai 1820, cela est vraisemblable ; l'Empereur n'écrivait point ; mais Joseph a reçu des communications verbales de Napoléon par l'argentier Rousseau et le second piqueur Archambaud, qui, chassés de Sainte-Hélène le 18 octobre 1816, arrivés en Angleterre en février 1817, et rembarqués aussitôt pour les États-Unis, l'ont retrouvé à Philadelphie, en juin, et ont passé une quinzaine de jours près de lui. Il a reçu par la reine Julie les nouvelles apportées par Las-Cases ; il a reçu, de Las-Cases directement, une lettre en date de Francfort, le 21 février 1818. Il a reçu — ce qui est bien plus important — une lettre de Bertrand, datée de Longwood le 15 mars 1818, expédiée, écrit Bertrand, par « M. Bale, négociant, qui a ma confiance ». Ce Bale, d'après la date de la lettre, est le fournisseur Balcombe, parti de Sainte-Hélène le 27 mars et auquel l'Empereur a fait remettre un mandat de 72 000 francs

par lequel il a cru s'assurer son dévouement. Napoléon compte sur Balcombe pour établir une correspondance régulière : « Vous pouvez, écrit Bertrand, profiter de la voie de M. Bale pour nous donner de vos nouvelles. » Et il ajoute : « Le général Gourgaud vient de nous quitter, à ce qu'il paraît d'assez mauvaise humeur. » Cette mauvaise humeur qui, comme on sait, se manifesta par des discours au moins imprudents, eut pour conséquence, en même temps que l'internement de Balcombe et son envoi à la Nouvelle-Galles du Sud, l'enlèvement de O'Meara et la suppression de tout espoir de correspondre régulièrement avec l'Empereur. La dernière lettre que Joseph semble avoir reçue fut celle envoyée par O'Meara le 31 juillet 1819, accompagnant un petit billet de l'Empereur en date du 26 juillet 1818. Cette lettre lui parvint le 20 septembre 1819. La lettre d'O'Meara, en date du 1er mars 1820, à laquelle Joseph répondit le 10 mai, en lui adressant pour l'Empereur une lettre datée du 9, ne renferme aucun indice qu'il ait reçu par O'Meara des nouvelles récentes de Sainte-Hélène, puisqu'elle traite uniquement des commissions dont O'Meara avait été chargé lors de son départ de Longwood. Dans cette lettre, il est vrai, Joseph fait allusion aux communications qu'il a adressées à son frère par deux Américains, mais ces communications ont été antérieures à 1818.

A cela se réduit ce qu'on peut positivement constater des relations entre Point-Breeze et Sainte-Hélène. De ces lettres de Joseph à Napoléon, deux sont connues, la première de février 1818, insignifiante et donnant seulement des nouvelles de la famille, la seconde, du 9 mai 1820, traitant surtout des papiers que l'Empereur avait confiés à Joseph et dont il avait, par O'Meara, réclamé la publication. Des lettres de l'Empereur à Joseph, une est connue, celle du 15 mars 1818, et elle renferme une phrase qui pourrait passer pour contenir une invitation à tenter quelque chose pour délivrer l'Empereur : « Si on laisse l'Empereur ici, on l'aura tué sciemment. » Mais cela peut autant s'appliquer à des démarches à faire en Europe ou en Angleterre. Faut-il croire qu'il y ait eu d'autres communications ayant un objet politique : que, comme le dit Montholon, Joseph ait, par la lettre de juillet 1816, arrivée le 11 mars 1817, « demandé conseil à l'Empereur sur la conduite qu'il devait

tenir en présence des offres qui lui étaient faites par les divers États de l'Amérique espagnole et aussi vis-à-vis des hommes qui renaissaient en France à l'espérance? » A la date du 11 mars, Gourgaud écrit : « Sa Majesté rentre à sept heures et demie. Elle nous dit qu'elle avait reçu une lettre de son frère Joseph sans adresse. Elle est de juillet. Il lui demande de ses nouvelles. Espérances. Écrit en Δ [1]. » Il y a donc une lettre, mais quelle lettre?

Il ne paraît point impossible que Joseph ait tenté près de l'Empereur quelque démarche relative au Mexique; il l'aurait, en ce cas, trouvé préparé à la recevoir : en effet, Gourgaud et Montholon s'accordent à dire, le 30 janvier 1817, qu'il aurait eu connaissance, par les gazettes arrivées du Cap que « le roi Joseph avait reçu une députation des insurgés espagnols qui lui demandaient de se mettre à leur tête.» Il en avait raisonné assez longuement, puis il avait conclu : « Au reste, ici, nous ne savons rien de ce qui se passe [2] »

Le fait qu'une députation d'insurgés espagnols est venue offrir une couronne à Joseph paraît confirmé par les journaux publiés alors aux États-Unis. Joseph aurait répondu : « J'ai porté deux couronnes, je ne ferai pas la moindre démarche pour en porter une troisième. Je ne saurais trouver de plus

1. Il y a dans le texte original du journal de Gourgaud, quantité de signes de cette nature dont je n'ai pu trouver la signification.

2. Je reproduis ici le texte original : « A quatre heures et demie Bertrand vient. Popleton vient de lui dire que la *Julie* arrive du Cap, que les gazettes disent... que Joseph a reçu une députation des insurgés espagnols pour le mettre à leur tête. Sa Majesté dit : « Cette nouvelle ne me fait pas plaisir. Joseph a de l'esprit, mais il n'aime pas le travail, il ne connaît rien au militaire et croit y connaître. Il ne sait pas si une redoute est forte, ni comment l'attaquer. Il ne sait rien. Il aime jouir. Il a sûrement une grande fortune, peut-être vingt millions. Il a tort de se mêler dans une révolution. Il faut pour cela être plus méchant que lui, avoir une meilleure tête, ne pas craindre de faire couper des têtes ; il est trop doux de caractère, mais, d'un autre côté, il a beaucoup d'ambition, il croit beaucoup en son esprit, ses moyens. Une couronne est un grand appât. Ensuite, il a une grande ressource avec les officiers français qui sont en Amérique ; et peut-être convient-il à l'Angleterre de séparer tout à fait les Espagnes. Cependant, un Français là, cela me paraît fort. Cependant si on me disait : il a réussi, je dirais : j'en suis fort content. On me dit qu'il tente cette fortune, cela me fait de la peine. Au reste ici nous ne savons rien de ce qui se passe. » Sa Majesté demande ses cartes, ses livres sur l'Amérique, fait venir les Montholon, nous faisons tous des plaisanteries sur cela : « Comme nous serions bien à Buenos-Ayres ! »

belle récompense à ma vie publique que de voir des hommes, n'ayant pas voulu reconnaître mon autorité quand j'étais à Madrid, venir à moi maintenant que je suis en exil. Mais je ne pense pas que le trône que vous désirez relever soit pour votre bonheur. Chaque jour que je passe dans cette contrée hospitalière me prouve plus clairement l'excellence de la forme républicaine pour l'Amérique. Conservez-la comme un don précieux du ciel ; mettez fin à vos troubles intérieurs et suivez l'exemple des États-Unis. Cherchez parmi vos concitoyens un homme plus capable que je ne saurais l'être moi-même de jouer le grand rôle de Washington. » Au cas que ces paroles aient été prononcées, elles ne s'adressaient point aux Espagnols, mais aux compatriotes du héros de Mount-Vernon; et s'il vint une députation, à quelle date et pour offrir quoi?

De 1814 à 1817, il y eut une accalmie totale au Mexique. La plupart des chefs avaient abandonné la cause nationale et demandé l'amnistie. L'armée royale comptait quarante mille hommes, non compris les milices provinciales. Le 19 septembre 1816, Don Juan Ruiz de Apodaca avait pris possession de la vice-royauté et il gouvernait avec clémence et fermeté ; les derniers insurgés avaient capitulé le 7 janvier 1817 et l'insurrection paraissait éteinte, lorsque, le 15 avril, pour la rallumer, débarqua, à la barre du Rio Santander, Don Francesco-Xavier Mina avec vingt-deux compagnons.

Les députés du Mexique eussent donc offert à Joseph l'occasion de conquérir une couronne par son argent et par son épée, et l'on comprend fort bien la première phrase, vraisemblablement authentique, de la réponse de Joseph : « J'ai porté deux couronnes, je ne ferai pas la moindre démarche pour en porter une troisième. » Qu'on la lui offrît sur un coussin de velours; alors, il réfléchirait.

Faut-il croire que, rebutés par Joseph, les insurgés espagnols se soient adressés à Napoléon ? Montholon a écrit : « Quelques mois plus tard — après janvier 1817 — cette couronne que refusa le Prince Joseph, fut offerte à l'Empereur, et lui aussi la refusa ! Les chefs américains-espagnols, dont le message parvint à Longwood, avaient prévu tous les obstacles résultant de la captivité de l'Empereur ; ils n'avaient rien oublié pour

assurer le succès de leur démarche. » Sur ce point, aucun contrôle n'est possible, mais les allégations de Montholon sont si souvent controuvées et manifestement fausses qu'il est permis de mettre celle-ci[1] en doute.

Mais une autre question se pose : y eut-il une relation quelconque entre les projets qu'avaient pu former les insurgés espagnols réfugiés aux États-Unis et ceux, plus sérieux peut-être concertés entre des généraux français, en vue d'enlever l'Empereur de Sainte-Hélène, en constituant d'abord une base d'opérations sur un point du golfe du Mexique, soit au Texas, soit au Mexique même, et doit-on penser que, à ceux-ci au moins, Joseph ait prêté aide et secours?

On ne peut alléguer ici que des témoignages fort peu sûrs et singulièrement contradictoires, car jamais plus qu'à cette époque, jamais autant que vis-à-vis de Napoléon, la peur n'affola les conseils des rois, ne fit trouver créance à des bruits aussi invraisemblables et ne provoqua d'aussi audacieuses mystifications. A défaut de révélations émanant des acteurs, il faut se contenter des rapports de ceux qui les surveillaient.

En 1816, les agents consulaires anglais et français à Baltimore, Charleston et Rhode-Island ne nomment Joseph qu'avec d'extrêmes réserves. Mais, en 1817, Hyde de Neuville est ministre de France; le département ne cesse de lui recommander la plus attentive vigilance, et pourtant il ne trouve à faire que des suppositions. En juin, à l'arrivée des « deux émissaires de Sainte-Hélène », — les domestiques renvoyés de Longwood par l'économie du gouvernement anglais — il écrit que sans doute, « les deux individus en question sont envoyés pour se concerter avec Joseph et les chefs du parti » en vue de préparer l'évasion de Buonaparte ; en juillet, il annonce que

1. Je dois constater qu'elle figure dans l'édition anglaise (II, 471) comme dans la française (II, 65). Mais je relève, comme exemple des faussetés de Montholon, ceci à propos de Joseph : « L'Empereur fit écrire aux princes et princesses de sa famille qu'il manquait des choses les plus nécessaires à la vie. Tous s'empressèrent de mettre à sa disposition la totalité ou la majeure partie de leur fortune : le roi Joseph ouvrit un crédit de *dix millions* (II, 431), Las Cases écrit à Joseph, le 16 août 1818 : « Je viens de recevoir la lettre dont Votre Majesté m'a honoré, renfermant un effet de 1 000 livres (25 000 fr.), je vais en soigner la rentrée. » (*Mémoires du roi Joseph*, X, 232.)

deux expéditions secrètes sont préparées, dont l'une a déjà à bord des munitions et douze pièces de canon. « Le chef, écrit-il, est un officier de marine, arrivé depuis peu de temps de France, il est en ce moment chez Joseph. Depuis son arrivée qui a suivi celle du général Jordan, aide de camp de Bonaparte, nos ennemis ne semblent plus douter du succès de leur cause. » Qui est le général Jordan[1]? Nul ne saurait le dire; mais cet inconnu n'en est que plus redoutable, et quant à Joseph Bonaparte « qui s'entoure d'intrigants et d'hommes sans aveu dont les États-Unis foisonnent », on ne peut assez le suspecter. C'est lui qui est censé diriger tous les armements auxquels les Américains s'empressent pour porter des armes aux Espagnols insurgés et qui, selon le ministre de France, ont pour objet l'enlèvement de l'Empereur. Vu la carrière de conspirateur par laquelle il s'est préparé à la diplomatie, M. Hyde, se souvenant qu'il a participé aux complots de Georges, a étudié la question : il ne pense pas qu'on puisse réussir par la force, mais « où la force est en défaut, dit-il, la ruse et l'adresse peuvent souvent réussir ». « Si j'étais l'homme de Napoléon, conclut-il, je sais bien comment je m'y prendrais pour un tel dessein et je ne croirais pas me livrer à une entreprise impossible. » Seulement, il exclut Joseph lorsqu'il ajoute : « Les séides des Bonaparte ne nous ont pas appris à douter de leur énergie. »

Quelques jours plus tard, Hyde donne éperdûment dans le plus ridicule des pièges qu'on ait tendus à la crédulité d'un diplomate improvisé. « Le 27 de ce mois, écrit-il, le 31 août 1817, par un de ces incidents qui tiennent du prodige et qui prouvent que la Providence, désarmée par tant d'infortunes accumulées sur les nations et les souverains légitimes, veut enfin déjouer dans les deux continents les trames criminelles d'une famille bien funeste au monde, j'ai acquis des preuves irrécusables et telles que judiciairement elles ne pourraient être contestées, d'un plan ourdi par quelques réfugiés français. » Après cet exorde dont il a fait plusieurs rédactions, plus ambitieuses les unes que les autres, il raconte qu'un Français,

1. J'avais cru *Jourdan* : mais il ne saurait être question de lui. Depuis 1816, il est gouverneur de la première division militaire, à Grenoble. Aucun général du nom de Jordan n'a figuré dans l'armée française.

connu par son dévouement à la cause de la monarchie, mais qui tient pour le moment à n'être pas nommé, s'est présenté devant lui, « muni de pièces tombées entre ses mains par un de ces hasards aussi heureux qu'extraordinaires ». C'est un paquet qu'il a trouvé dans la rue, et qui est renfermé dans quatre enveloppes : la première grossièrement faite, fermée d'un simple pain à cacheter, porte la suscription suivante, en écriture contrefaite et en mauvaise orthographe : « *Monsieur le Général Clausel, chez Monsieur Thouron, Powel Street, Philadelphie.* » Deuxième enveloppe en toile cirée, cousue, avec la même suscription, puis : « *Pour remettre, s. v. p., à Monsieur le Comte de Survilliers* », et, en accolade, la signature : *La Kanal* (*sic*); troisième enveloppe : « *A Monsieur le Comte de Survilliers* », cachet au chiffre de Lakanal et quatre griffes de son nom; quatrième enveloppe : « *A Monsieur le Comte de Survilliers, pour lui seul* », griffe de Lakanal et cinq cachets. A l'intérieur, cinq papiers : d'abord un *ultimatum* adressé par Lakanal à Joseph pour l'inviter à examiner les quatre autres pièces dans l'ordre où elles lui sont remises ; un rapport, adressé à S. M. le Roi des Espagnes et des Indes par ses fidèles sujets, les citoyens composant la Confédération napoléonienne, en vue de proclamer Joseph roi ou empereur du Mexique (ici, le ministre de France ne révèle point les noms : *suivent les signatures*, écrit-il); un chiffre latin pour la correspondance des confédérés avec la manière de s'en servir; un vocabulaire de la langue des Indiens qui habitent l'ouest du Missouri; enfin, un tableau des nations indiennes de la Louisiane septentrionale. Hyde de Neuville avant de dénoncer le fait à l'Europe entière, d'en demander la répression au gouvernement des États-Unis, s'en est allé à Philadelphie, « ville où il espérait pouvoir constater l'écriture et la signature de l'infâme régicide, digne commissaire du prétendu roi des Espagnes et des Indes ». Il s'est donc livré à une expertise qui l'a convaincu et, sûr de son fait, il a expédié en Europe, pour y porter la nouvelle, M. de Bourqueney, attaché à sa légation [1], en même temps qu'il a envoyé à Washington

1. Il s'agit ici de François-Adolphe Bourqueney qui, plus tard, fut secrétaire à Berne, puis rédacteur aux *Débats*, secrétaire à Londres avec M. Guizot, créé baron par le roi Louis-Philippe (1844), ministre à Constantinople jusqu'en 1848, et qui rentra dans la carrière en 1853. Il fit partie du Congrès de Paris, fut ambas-

M. de la Forest, consul de France à Philadelphie, pour sommer le secrétaire d'État d'ouvrir une instruction juridique « et de procéder » à l'arrestation des conjurés dont les écritures et les signatures ont été vérifiées et reconnues, « afin d'attirer sur les coupables la juste rigueur de la loi ». Mais le secrétaire d'État Adams lui répond que la loi des États-Unis ne permet pas d'attenter à la liberté individuelle et que les pouvoirs répressifs du gouvernement ne s'étendent pas aux projets qui n'ont pas eu un commencement d'exécution. Hyde proteste. « Il y eut exécution, dit-il. Rien ne pouvait mieux établir le fait d'une transgression actuelle et de combinaisons criminelles que des écrits signés et qui ne pouvaient laisser aucun doute sur l'existence d'un plan arrêté, d'une propagande organisée, enfin d'un comité exécutif agissant, délibérant, nommant des commissaires et confessant avoir déjà reçu d'un prétendu roi des Espagnes et des Indes les fonds nécessaires pour les premières dépenses de la Confédération. »

M. Hyde, après avoir remis cette protestation qui ne pouvait manquer d'être le préliminaire d'un ultimatum européen, se calma brusquement. S'était-il aperçu qu'il avait été la victime — on peut dire bénévole — d'une mystification ou d'une escroquerie? Avait-il jugé que ses efforts près du Gouvernement fédéral seraient impuissants, ou avait-il reçu de Paris des avis qui l'avaient refroidi? Mais, étouffée aux États-Unis, l'affaire de la Confédération napoléonienne avait en Europe un retentissement considérable : les cours de Vienne, de Madrid et de Pétersbourg en étaient agitées. « Nous savons, écrit Pozzo di Borgo, le 20 janvier 1818, que l'Espagne a été fort alarmée des rapports que lui a faits à cette occasion son ministre aux États-Unis et que ses ambassadeurs près de plusieurs cours ont remis une note très étendue à l'effet de fixer l'attention sur le complot dont elle craignait les suites. » Tout le monde crut à la Confédération napoléonienne ; que d'invraisemblances pourtant dans ce roman! D'abord, ces enveloppes ; puis, aucune date à l'ultimatum, au rapport,

sadeur à Vienne, ministre au Congrès de Zurich, sénateur et comte du second Empire. Il est mort en 1869.

à la pétition ; puis, le nom de Lakanal écrit en deux mots ; puis des phrases comme celle-ci : « Dans la position où me placent les grands intérêts de Votre Majesté, j'ose la supplier de m'accorder une décoration espagnole, qui m'affilie en quelque sorte à cette nation que je pratique depuis mon enfance » ; puis l'omission des signatures à la pièce la plus importante, le « *Rapport adressé à Sa Majesté le Roi des Espagnes et des Indes par ses fidèles sujets, les citoyens composant la Confédération napoléonienne* » ; le texte même de ce rapport, la brutale demande d'argent, et quelle somme? 75 000 francs! Cela est bon pour un escroc, pas pour un faiseur de révolutions : encore, de ces 75 000 francs sera-t-il « adressé au roi un reçu signé de tous lesdits membres pour établir leur solidarité individuelle ». Et ce ton attribué à Lakanal, et cette extraordinaire folie des cent cinquante membres de la Confédération se transportant, en qualité de commissaires, dans les États de l'Ouest (du Missouri à l'Ohio), sur les lieux où chacun d'eux a ses parents, ses connaissances, ses relations et s'y adjoignant jusqu'à concurrence de cinq individus connus par des principes analogues à la nature de l'entreprise, de façon « à porter la Confédération napoléonienne au nombre effectif de neuf cents membres armés et équipés en tirailleurs des troupes indépendantes du Mexique ! »

Ce qu'on sait de Lakanal suffit pour qu'on écarte de telles inepties. Mais est-ce à dire que Lakanal n'a point été mêlé par d'autres voies que la Confédération napoléonienne à quelque tentative sur Sainte-Hélène? La plupart de ses biographes ont raconté que, durant sa proscription, après un court voyage dans l'Alabama où le Congrès des États-Unis lui avait concédé une propriété de cinq cents acres, il se fixa à la Nouvelle-Orléans où le gouvernement de la Louisiane lui offrit la présidence du collège d'Orléans, mais on est fort peu fixé sur ce qu'il fit durant son séjour au Tombeckee, où il fut certainement en relations avec les réfugiés militaires. On ne saurait douter que, vers 1818 ou 1819, il eut au moins connaissance et se mêla, au moins comme intermédiaire, d'un projet ayant pour but « d'enlever Prométhée du Rocher de Sainte-Hélène ». Dans une lettre qu'il écrivait à Bignon, le 26 février 1838, il lui dit confidentiellement que le commodore Decatur avait

proposé à Joseph de diriger l'expédition et que Joseph avait refusé par pusillanimité et par avarice. Lakanal ne s'en tenait point à son affirmation : il invoquait le témoignage de Clausel qui, disait-il, avait été mêlé à cette affaire.

Eût-il jeté ainsi sans nulle preuve le nom du commodore Stephen Decatur, l'un des officiers les plus intrépides de la marine américaine, celui dont les exploits sur les Tripolitains, les Turcs et les Anglais sont légendaires au delà de l'Océan et dont le nom est justement célèbre aux États-Unis? Decatur ayant, en 1820, succombé dans un duel contre le commodore Barton, ce ne peut-être qu'en 1818 ou en 1819 qu'il soumit à Joseph son projet d'expédition.

Ne serait-ce point un projet analogue que reprit vers 1820-21, un nommé Nicolas Girod, Français de naissance, fixé de longue date à la Nouvelle-Orléans, dont il avait été maire durant « les années historiques de 1812-13 » et qu'il avait contribué efficacement et vaillamment à défendre contre les Anglais, de concert avec le général Jackson? Ce Girod était un homme de bien qui multiplia dans la ville les fondations philanthropiques et qui créa en particulier un grand asile pour les orphelins ; il avait consacré à Napoléon un culte religieux. Dans sa maison de la Nouvelle-Orléans, il avait rassemblé un tel nombre de bustes, de statuettes, de portraits et de gravures représentant l'Empereur sous tous ses aspects que ses compatriotes le considéraient comme maniaque : c'est une heureuse manie.

Girod s'associa un certain nombre de Français vivant soit à la Nouvelle-Orléans, soit à Charleston, également dévoués au grand homme, qui souscrivirent des fonds en vue de construire un navire d'une agilité, d'une vitesse et en même temps d'une force exceptionnelles, avec lequel on aurait tenté d'enlever l'Empereur. Le navire, un clipper qui fut appelé la *Séraphine*, fut construit à Charleston sous l'inspection de M. Lallemand.

Le commandant qui y était destiné, Dominick Yon, celui que les créoles de Louisiane appelaient le capitaine Dominique, était le premier lieutenant de Laffitte, la terreur du golfe du Mexique — l'homme qui, en 1814, refusant de servir d'allié aux Anglais, s'en était allé défendre la Nouvelle-

Orléans avec Jackson et Girod et avait contribué plus qu'un autre à la sauver.

Yon avait recruté son monde parmi les compagnons de Lafitte — et, avec les compagnons de Laffitte, voisinaient alors de si près les réfugiés du Champ d'Asile qu'on avait peine à distinguer les uns des autres. Il avait choisi non seulement des hommes d'une bravoure à l'épreuve, mais des marins d'une habileté supérieure qu'il avait dressés à manœuvrer à la muette. Telle était la confiance que ses associés avaient prise en ses desseins que Girod avait, à ses frais, construit, meublé et décoré à la Nouvelle-Orléans, au coin des rues Saint-Louis et Chartres, une superbe maison qu'il comptait offrir comme résidence à l'Empereur lors de son débarquement.

Le jour était fixé pour le départ de la *Séraphine*, lorsqu'éclata la nouvelle de la mort de l'Empereur. La *Séraphine* devint un yacht privé, sous le capitaine Bossière, fils d'un officier français qui avait brillamment servi dans le corps de Rochambeau au siège de Yorktown, et c'est pourquoi, semble-t-il, on a confondu le commandant désigné pour l'expédition avec celui qui devint le premier commandant effectif du clipper. La maison : « Old Napoleon's House » était encore debout en 1905 et attestait les espoirs et le ferme dévouement de Nicolas Girod.

Lakanal avait sans doute été mêlé aux projets de Girod et de Yon comme il l'avait été à ceux de Decatur. Dans ce coin de la France, où il semble avoir exercé une influence prépondérante, l'ancien conventionnel avait chauffé les âmes à la température de la sienne. Mais l'on ne trouve nul indice que Joseph ait été associé à la conspiration, la seule peut-être qui, sans avoir abouti, ait présenté quelque chance de succès.

Il faut écarter, en même temps que les cinq enveloppes mystificatrices de la Confédération napoléonienne, l'*armement Suret* qui serait parti de Baltimore, en juin 1816, sous le commandement d'un nommé Fournier, ancien officier de marine de Bonaparte ; la tentative de l'Américain Carpenter pour mener à Sainte-Hélène un navire construit sur l'Hudson River ; les expéditions des Hispano-Américains qui partant d'Angleterre paraissent à d'Osmond avoir pour objet l'enlèvement de

Bonaparte. Au moins n'accuse-t-on point Joseph de fournir à celles-ci des capitaux ; mais les ministres autrichiens enregistrent sérieusement le bruit « qu'il a déposé huit millions pour celui qui enlèverait son frère et qu'il a envoyé des agents dans les ports de mer d'Angleterre pour gagner quelque capitaine-marchand de la compagnie des Indes qui, sous prétexte de relâcher à Sainte-Hélène, délivrerait Bonaparte par adresse ». Toutes les sottises trouvent créance et, à toutes, les souverains d'Europe attachent une importance, même à la tentative d'escroquerie pratiquée près de Marie-Louise par un nommé Vidal, graveur, se présentant, de la part de Joseph, pour recevoir de la duchesse de Parme 15 000 livres sterling en or (375 000 francs) et quelques tabatières enrichies de 50 000 francs de diamants dont l'Empereur aurait déclaré avoir le plus pressant besoin !

Il y eut, de 1815 à 1820, outre un nombre considérable d'escroqueries, de chantages ayant pour base le nom ou le souvenir de l'Empereur une suite de généreux projets formés par des Français et des Américains pour enlever Napoléon aux Anglais. Les expéditions devaient partir, soit des États-Unis, soit du golfe du Mexique, soit du Brésil, soit des possessions espagnoles de la Plata. Dans la plupart des cas, on ne put même passer aux préparatifs; l'on échoua — comme au Brésil — à se procurer une base d'action, ou bien l'on rencontra, près des insurgés et de leurs chefs, un accueil fort différent de celui qu'on attendait [1]. Les plus sérieux de ces projets, celui du Champ d'Asile, dépendait assurément de la coopération du flibustier Lafitte, qui seul avait une flottille pouvant transporter les réfugiés, mais, dans un cyclone qui dura trois jours, Lafitte perdit six de ses navires, se trouva réduit à l'impuissance et les Français qui n'avaient plus ni eau douce, ni vivres, se dispersèrent et la plupart regagnèrent la Nouvelle-Orléans. A ce dernier projet, Joseph avait sans doute été initié, mais il

1. Je reviendrai quelque jour sur ce sujet et sur l'attitude prise, par Saint-Martin en particulier, à l'égard des officiers qui étaient venus en Argentine vraisemblablement à dessein d'y trouver une base et des moyens d'action. Il les persécuta avec un incroyable despotisme, et un mémoire que je possède du général Brayer montre qu'il ne fut pas éloigné de les faire tuer sans aucun jugement.

le regardait comme « chimérique » et ni Clausel ni Lefebvre-Desnoëtes n'y croyaient.

On ne saurait donc penser que Joseph l'ait subventionné : a-t-il fait davantage pour d'autres? Un écrivain américain Ch.-J. Ingersoll qui semble avoir été en quelque intimité avec Joseph a écrit : « Lorsqu'on lui avait dit qu'avec une grande somme d'argent, il serait possible de faciliter l'évasion de Napoléon de Sainte-Hélène, Joseph, sans hésitation aucune, s'était offert à contribuer à la chose en donnant pour cela tout ce qu'il possédait. » Mais cela est une intention, une offre, non un acte.

Sans doute « était-il à New-York, comme il l'écrit lui-même, le but de tous les malheureux de la France, de l'Espagne, de l'Italie, de la Pologne, ce qui l'empêchait, malgré ses efforts, de satisfaire personne ». Sans doute, comme l'écrit le consul général de France à Philadelphie, « était-il constamment assiégé de misérables réfugiés espagnols et français auxquels il donnait des secours considérables », et cela pouvait donner lieu de penser « qu'il entretenait certaines idées ». Mais, à y regarder d'un peu près, il n'aspirait « qu'à s'en débarrasser » ; il « cherchait toujours à réprimer leurs vociférations contre la France et son gouvernement ». « Non seulement il était toujours extrêmement réservé dans sa conduite et ses discours relativement aux affaires politiques de l'Europe, mais le consul de France à Philadelphie savait par des rapports certains qu'il était constamment, dans son intérieur, l'apologiste prononcé de la marche que semblait vouloir suivre l'administration française. »

Tout cela indiquait qu'il entendait vivre tranquille et qu'il était assez peu troublé par ce qui ne le concernait point, l'égoïsme ayant été la règle de sa vie. Mais à part les secours que lui arrachait l'importunité des réfugiés, et sans doute l'hospitalité qu'il donna à quelques-uns des principaux — ce qui n'avait qu'un rapport indirect et lointain avec l'Empereur — il borna sa bonne volonté envers Napoléon à accueillir Archambault jeune et Rousseau venant de Sainte-Hélène et à leur payer cinq années d'avance de la pension qui leur était allouée par le livret signé du général Bertrand, dont ils étaient porteurs; à envoyer en 1818 : 1 000 livres sterling à M. de Las

Cases qui avait prêté 100 000 francs à l'Empereur, et à ne point repousser l'idée de cotiser pour les besoins de Napoléon avec les autres membres de la famille ; à adresser 1 000 livres sterling comme gratification au docteur O'Meara et à se charger du sort du docteur Stokoë qui déjà avait reçu des mains d'Eugène une somme de 1 000 livres sterling. Tout cela n'allait pas à 100 000 francs. Or Joseph paraissait presque plus disposé à se plaindre lui-même qu'à plaindre l'Empereur : « J'apprends, écrit-il le 9 mai 1820, dans la lettre qu'il destine à Napoléon que votre santé est un peu meilleure depuis que vous faites un peu plus d'exercice, je vous y engage beaucoup »; c'était là tout son attendrissement, mais s'il parle de ses propres malheurs, le ton change ! « Je suis ici seul. La santé de ma femme et d'autres causes ont empêché quelques-uns de notre famille de me rejoindre, de sorte que je suis encore aussi isolé que lors de mon arrivée dans ce pays, le meilleur et le plus heureux sans contredit pour celui qui ne désire que vivre libre et tranquille et qui n'y est pas aussi seul que je suis moi-même. » Et il passe à ses autres infortunes : « J'avais bâti une très belle maison pour ma famille que j'avais toujours attendue. Elle a été détruite par le feu le 4 janvier dernier ; j'ai perdu dans cette circonstance la bonne moitié de la fortune qui me restait ; tous les efforts des habitants n'ont pu sauver un cabinet qui contenait tout ce que j'avais de précieux. » Et comme s'il exagérait à dessein pour éviter que l'Empereur eût recours à sa bourse, il ajoute : « Votre Majesté a sans doute été instruite que les princes de la Maison de Bourbon ont confisqué, en rentrant en France, tout ce qu'elle avait consenti à faire recevoir par sa liste civile et par sa famille, afin de laisser le numéraire disponible pour les besoins de l'armée, ainsi que pour une somme de 700 000 à 800 000 francs que je lui avais remise en diamants et qu'elle avait fait payer en billets au choix de mon beau-frère. Ces billets ont aussi été saisis. Il (Nicolas Clary) a dû soutenir un procès qui a été perdu en seconde instance, après avoir été gagné au premier tribunal sous le nom de la maison Barandon ; je la nomme parce que c'est sous ce nom que les journaux en ont rendu compte dans le temps. »

Ainsi Joseph établit le bilan de ses pertes : elles lui ont permis

d'acquérir des principautés aux États-Unis et d'y bâtir vingt maisons, elles lui permettent d'y mener la vie la plus large et la plus somptueuse, comme elles lui ont permis d'acquérir Prangins tout en gardant Mortefontaine, mais c'est pourtant de ses pertes qu'il parle presque uniquement à celui qui a tout perdu, et c'est presque en les lui imputant !

Or, sans ajouter une foi entière à ce qu'écrit, le 5 janvier 1841, Achille Murat à sa cousine Constance Bonaparte : « que l'Empereur, en quittant son frère Joseph à Rochefort, lui remit une somme de huit millions en le priant d'en faire l'usage que lui, l'Empereur, en aurait fait, s'il avait été libre »; il résulte d'une lettre écrite par Joseph lui-même à Jacques Laffitte le 30 novembre 1834, qu'il était dépositaire pour le compte de l'Empereur, depuis le mois de juin 1815, d'une somme de 200 000 francs ; de plus, écrit-il, « j'étais et je suis encore son fidéi-commissaire pour d'autres valeurs de même nature dont la destination m'est sacrée ».

Joseph eût donc pu, sur les fonds qu'il avait en dépôt, faire quelques sacrifices qui ne lui eussent rien coûté. Mais Napoléon ne le lui demandait pas. Le seul service immédiat qu'il lui eût demandé, mais avec quelle insistance! c'était de publier, ou de faire publier par O'Meara, les lettres que les souverains d'Europe lui avaient adressées durant son règne, « pour couvrir de honte ces souverains et faire voir au monde l'hommage abject que ces vassaux lui rendaient, lorsqu'ils lui demandaient des faveurs ou qu'ils le suppliaient de leur laisser leurs trônes ». Avant de quitter Paris, il en avait remis les copies à Joseph et il croyait lui avoir, à Rochefort, confié les originaux. Joseph se défendait — et il semble avoir eu raison — d'avoir reçu les originaux ; il reconnaissait avoir reçu les copies qui, avec ses papiers les plus secrets, avaient été placées dans plusieurs malles et confiées à des amis de la famille. Mais, lorsque, sur l'invitation de l'Empereur et sur les ordres de Joseph, Presle, son secrétaire intime, rechercha ces papiers, il ne trouva plus ces copies dans les caisses où il les avait mises lui-même et toutes les démarches auxquelles il se livra pour savoir à qui attribuer cette soustraction demeurèrent infructueuses. Ainsi s'évanouit l'espoir qu'avait eu Napoléon d'être au moins vengé de ses bourreaux.

Rien ne manque à l'épreuve. Du seul point du monde avec lequel le prisonnier de Sainte-Hélène ait pu communiquer, aucun réconfort sérieux n'est venu et les efforts que tenta peut-être celui des frères de Napoléon qui, à une grande fortune, joignait les moyens d'action que nul autre n'eût pu réunir, n'ont laissé aucune trace que l'histoire puisse saisir. Que ne donnerait-on cependant pour donner un corps réel à une de ces belles histoires où s'est exercée l'imagination des peuples et où se trouvent revouvelés, pour l'amour désintéressé du Héros, des exploits égaux aux prouesses antiques !

Au moins est-il permis de penser que, parmi ses obscurs compagnons, quelques-uns les ont rêvés...

FRÉDÉRIC MASSON

CROQUIS DE L'ALLEMAGNE

D'AVANT-GUERRE

I

LA QUESTION D'ARMÉNIE AU « KAFFÉ PRINCESS »

Il y a longtemps, longtemps — c'était à Berlin, juste avant la guerre — je reçus un bristol luxueusement biseauté, qui m'annonçait l'ouverture prochaine d'un nouveau café sur le Kurfürstendamm, le «Kaffé Princess». Le propriétaire me priait, dans les termes entortillés de l'obséquiosité allemande, de vouloir bien honorer de ma présence l'inauguration solennelle de son établissement. Une couronne d'or à cinq grêles fleurons agrémentait le carton. On m'y faisait également savoir que le fameux architecte X... avait dressé les plans du local et que le célèbre dessinateur Z... en avait conçu la décoration et l'ameublement.

Berlin avait depuis quelques années la manie des cafés ultra-modernes. Il fallait bien des débouchés à la fécondité mercantile de ses artistes. Le sens pratique des commerçants ne connaît pas, là-bas, les exigences rigides de la tradition. Tout beau, tout nouveau. Les élucubrations les plus folles

trouvent vite des réalisateurs empressés. C'est ainsi que les restaurants, les salons de thé, les bars et les cafés ont pris peu à peu des allures de cauchemar, chaque innovateur cherchant à devancer la concurrence, en accumulant chez lui les insanités décoratives les plus violentes, qui plongeaient dans l'ahurissement le troupeau docile, mais curieux, des clients.

L'inauguration d'un café de ce genre était une véritable répétition générale. L'élite de la société y était invitée. Les artistes, les écrivains, les journalistes, les oisifs fortunés, tous les habitués attitrés des lieux de plaisir s'y coudoyaient devant une coupe de champagne frappé — du champagne de France, bien entendu ; l'autre n'existe pas pour les gens chics —. Les petits fours étant gracieusement offerts par le maître de céans, on en faisait une effroyable consommation, tout en critiquant à cœur-joie le propriétaire imbécile, qu'avaient roulé des artistes sans talent. Ce sujet tari, on dénigrait vivement quelques individus notoires dont la présence était interprétée comme un défi. Puis chacun s'en allait, content d'avoir vu et surtout d'avoir été vu.

Le nouveau café suivait alors ses destinées. Il ne désemplissait pas durant quelques mois, jusqu'à ce que la curiosité de la grand'ville se fût bien repue. Ensuite il devenait un asile sûr et discret, que recherchaient surtout les couples épris de solitude...

Le « Kaffé Princess » fit sensation. A l'entrée, sur le Kurfürstendamm, un portier interminable, vrai grenadier de Potsdam, arborait une livrée en drap mauve tendre, à larges bandes dorées. Il était coiffé d'une énorme casquette russe, également mauve et or, ce qui lui donnait l'air d'un champignon de conte de Grimm, atrocement vénéneux. L'éclairage intérieur du café était savamment atténué par des soies jaune-d'or, qui enveloppaient les lampes électriques en plissés coquets, évocateurs de dessous féminins. Chacune des salles était tenue dans une autre tonalité. Il y avait le salon violet-évêque, la chambre verte (comme un tapis de billard) et la salle rouge (comme un feu de bengale). Les sièges, aux lignes audacieuses, mettaient à l'épreuve les reins des consommateurs. Les objets

les plus courants, verres, assiettes, tasses, sucriers, cuillers, fourchettes et couteaux, avaient l'apparence de rébus indéchiffrables ; ils exigeaient un pénible apprentissage, avant de rendre les menus services qu'on croyait avoir le droit d'en attendre.

Comme les visiteurs éberlués ne savaient trop que dire, on noyait leur ahurissement sous des flots de mélodies assourdies. Un orchestre « viennois » dirigé par un maestro russo-juif, jouait tour à tour, avec l'éclectisme qui caractérise le goût allemand, le largo d'Haendel, *la Veuve joyeuse*, le dernier tango et le *Waldweben* de *Siegfried*, le tout en sourdine, toujours en sourdine, sans *piano*, sans *forte*, impersonnel et lointain ; c'est meilleur genre.

Le Kurfürstendamm est l'artère de prédilection du Berlin W, (quartier de l'ouest), c'est-à-dire du Berlin riche. La race germanique n'y est représentée que par quelques péripatéticiennes aux toilettes tapageuses ; le reste des promeneurs est composé de Sémites. Ils se sentent là chez eux. On les reconnaît à leur aspect si différont du type autochtone. Ils représentent la haute finance, le gros commerce, le monde des affaires et toute la série des professions libérales, où les cantonne l'intransigeance du gouvernement : médecins, avocats, publicistes, éditeurs, directeurs de théâtres, etc... Ils formèrent naturellement le noyau de la clientèle du « Kaffé Princess ».

Je devins moi-même un habitué, non point que j'admirasse particulièrement le décor de l'établissement ni les coups d'archets langoureux du kapellmeister, mais parce que je demeurais à deux pas, surtout parce que la salle outrageusement verte, réservée aux fidèles clients, était d'une fraîcheur de température et d'une solitude appréciables. Chaque soir, après le théâtre, j'y retrouvais d'aimables compagnons, qui m'aidaient à tuer le temps, jusqu'à l'heure du sommeil.

Régulièrement, à la table voisine de la mienne, venait s'asseoir un consommateur chevelu, âgé d'une trentaine d'années, plongé dans la lecture d'un journal étranger dont les caractères d'impression me rappelaient les inscriptions turques. A force de nous rencontrer nous finîmes par nous saluer, puis nous en

vînmes à causer. Il était Arménien, comme le journal qu'il lisait. Il me confia qu'il achevait ses études à l'Université de Berlin. Il préparait son doctorat de philosophie. Il parlait assez mal l'allemand et comprenait à peine le français. Néanmoins je parvins à tirer de lui des renseignements intéressants sur l'histoire, les mœurs et les aspirations de son pays dont les vicissitudes m'avaient ému.

Le jeune Arménien m'apprit qu'un comité national s'était fondé à Berlin, pour intéresser le gouvernement à leur sort, et qu'ils avaient trouvé en haut lieu un appui bienveillant.

Si je ne connais pas l'Arménie, je connais, par contre, parfaitement l'Allemagne et je donnai tout de suite à cette bienveillance des mobiles égoïstes. L'Allemagne ne fait pas de sentimentalité en politique, elle se contente d'en faire en littérature. C'est le contraire chez nous, où, seule, la politique est sentimentale.

Quel intérêt pouvait avoir Berlin à favoriser une renaissance arménienne? Il suffisait d'évoluer dans les milieux allemands pour savoir l'importance que le gouvernement attachait à la question des Balkans et à celle de l'Asie Mineure. Le chemin de fer de Bagdad était une œuvre nationale, dont on escomptait les grandioses perspectives. Réunir Berlin au golfe Persique devenait le premier pas vers l'asservissement de l'Europe à la politique allemande. La décroissance rapide de l'influence française en Orient n'était un secret pour personne. Le commerce et l'industrie germaniques avaient déjà mis la main sur la Turquie. Quelles visées pouvait avoir la Wilhelmstrasse en favorisant officieusement les aspirations arméniennes ?

Au cours de nos entretiens j'appris que la fondation d'un journal germano-arménien avait été décidée. Les fonds étaient fournis par une banque allemande de Constantinople, qui venait d'établir une succursale à Van, en Arménie. C'est toujours par les banques que les Allemands commencent l'envahissement méthodique d'un pays. Ils l'ont surabondamment prouvé dans l'Amérique du Sud, où ils ont évincé, petit à petit, les concurrents européens en ouvrant de larges crédits aux commerçants indigènes.

J'assistai à la réalisation du programme des Arméniens de Berlin. Mon compagnon amena peu à peu ses camarades dans la salle verte, qui perdit tout le charme de la solitude et s'emplit chaque soir d'éclats de voix, dans un idiome auquel je n'entendais goutte.

Je connus ainsi un grand poète, exilé par les autorités turques. Il devait prendre la direction du nouveau journal. Il était assisté par un ex-général, condamné trois fois à mort par contumace pour avoir défendu la cause de ses compatriotes. Bâti en Hercule, sa face olivâtre s'encadrait d'une épaisse barbe grisonnante. Il était réfugié depuis longtemps à Berlin, et y exerçait la profession de dentiste.

Le premier numéro du périodique fut conçu et rédigé devant moi au « Kaffé Princess ». Comme il devait paraître en deux langues, quelques doctes Allemands fournirent d'indigestes articles, truffés de statistiques tendancieuses, où ils s'efforçaient de prouver que, seule, l'Allemagne était capable de rendre à la race arménienne la place au soleil et l'influence dont elle était digne. Ces articles et les articles arméniens furent envoyés à Constantinople, parce que l'Allemagne ne possédait pas — même à Leipzig — les caractères nécessaires à l'impression. Par contre, Constantinople fourmillant d'imprimeries teutonnes, il était plus facile de faire tirer le journal sur les rives du Bosphore.

Une animation joyeuse régna le soir où le premier numéro, arrivé de Turquie, passa de mains en mains. A la dernière page, les annonces proclamaient l'excellence des paquebots de la Hamburg-Amerika-Linie et du Norddeutscher Lloyd ainsi que les multiples avantages offerts à leur clientèle par la Deutsche Bank et la Disconto-Gesellschaft.

Dès le premier numéro, le Ministère des Affaires étrangères de Berlin subventionna le périodique. Le rapprochement arméno-allemand était un fait acquis et mes compagnons ne tarissaient pas d'éloges sur leurs bienfaiteurs.

Certes, je ne leur en voulais point de leur enthousiasme et je respectais leurs illusions. Ces Arméniens ne représentaient pas toute leur nation. Ils agissaient de leur propre chef et dans un but fort louable. Ne s'efforçaient-ils pas d'aider au salut de leur patrie ? Néanmoins, je me hasardai discrètement à leur

rappeler les sympathies françaises qui, jamais, ne leur avaient manqué. Je leur citai des titres d'ouvrages où des écrivains courageux (tel Pierre Quillard) n'avaient cessé de tancer vertement le Gouvernement de la République pour l'obliger à intervenir en leur faveur. Je me heurtais à des sourires sceptiques, à des gestes désabusés. Non point que la France leur fût antipathique. Oh ! non. Ils aimaient son caractère et se passionnaient même pour son glorieux *passé*. Hélas ! j'appuie sur ce mot. Tout ce que la France représentait à leurs yeux était depuis longtemps périmé. Ce n'est pas l'unique fois où mon patriotisme eût à souffrir de ce cruel diagnostic. Pour trop d'étrangers la France *avait été*. Sur les routes de l'avenir, ils voyaient s'allonger démesurément l'ombre toute puissante de l'aigle prussien. C'est elle qui couvrait peu à peu le monde entier. Pour mon pays on n'avait plus qu'une sympathie lointaine, des paroles qui ressemblaient à des condoléances...

Cependant les réunions arméniennes devenaient plus nombreuses et plus animées. J'avais rejoint ma table habituelle et j'évitais par discrétion de prendre part à des débats, où ma qualité de Français m'eût plutôt donné l'air d'un intrus.

J'entendais bien des noms étranges émailler leurs conversations ; ils parlaient avec ardeur des familles régnantes de la Confédération germanique. Tout le Gotha défilait dans leurs discussions, depuis les Hohenzollern omnipotents jusqu'à la famille falote des Reuss *älterer Linie*. Je n'y attachais aucune importance.

Un soir, le général, venu plus tôt que d'habitude daigna me faire des confidences qui me stupéfièrent.

Les Arméniens du « Kaffé Princess » cherchaient un prince qui voulût bien leur accorder l'honneur de se mettre à leur tête. L'histoire ridicule du m'bret d'Albanie, l'ineffable prince de Wied, leur avait tourné la tête. Il leur fallait aussi un *Fürst* allemand. Leur projet n'avait pas déplu en haut lieu. Certes, on avait montré une prudente réserve, mais enfin on voyait leurs efforts d'un bon œil. L'Allemagne exporte tout : camelote industrielle et camelote royale. Pour ce peuple chaque opération est une affaire commerciale, même la guerre. Ce ne furent jamais les grands principes d'idéologie

humaine qui ont décidé son gouvernement à agir, mais des perspectives plus ou moins spécieuses de profit. Le Teuton est toujours un commis voyageur, qu'il soit coiffé d'une couronne ou habillé en soldat.

Mes Arméniens épluchaient donc le Gotha, avant de commencer leurs démarches. Ils avaient bien pensé à s'adresser aux prolifiques Hohenzollern, mais ils sentaient confusément que c'était là une ambition excessive. Il faut à cette race de monarques exigeants des proies plus conséquentes. Peu à peu on s'était rabattu sur les principicules sans importance, rejetons à peu près ruinés du vieux tronc germanique, sans occupations bien définies et qui seraient, peut-être, heureux d'attirer l'attention mondiale. On pesait les chances de succès, on évaluait les profits de l'opération, on arrêtait la meilleure marche à suivre. La Roumanie, la Bulgarie, la Grèce, l'Albanie, fraîchement créée pour complaire aux Empires du Centre, étaient déjà des succursales avérées de Berlin. Pourquoi pas l'Arménie?

Mais ils n'eurent pas le temps de commencer leurs démarches, ou plutôt je n'eus pas le loisir d'en attendre les résultats.

Le 31 juillet arriva. Adieu le Kurfürstendamm et les soies criardes du « Kaffé Princess ». Adieu, Berlin W. Adieu aussi, ô toi kapellmeister inconsistant, qui édulcorais nos entretiens du suc affadi de tes mélodies en sourdine. Une autre musique a remplacé la tienne, plus franche et plus nerveuse. Le peuple de France est sorti de sa léthargie. Il n'est plus le peuple du passé, mais bien celui du présent et mon cœur aime à croire qu'il sera celui de l'avenir.

Et vous, mes pauvres Arméniens, qu'êtes-vous devenus?

L'écho lointain m'apporte les cris lamentables de vos frères égorgés. Les Turcs vous saignent froidement, leurs drapeaux mêlés à ceux de Germanie. Les Allemands, n'ayant plus besoin de vous maintenant, ont écrasé de leurs mains brutales vos pauvres rêves creux, vos illusions généreuses, écloses à la lumière artificielle du « Kaffé Princess ».

II

QUELQUES ASPECTS DE L'ALLEMAGNE SOCIALISTE

Ce fut dans le fond d'un jardin à Munich, que je fis connaissance avec la sozialdemokratie allemande, il y a quelque dix-huit ans.

Karsten P... qui étudiait l'économie politique sous les auspices de Lujo Brentano, habitait un pavillon discret, derrière un massif de peupliers. Des couples de pigeons nichaient dans les tuiles. Nous les entendions roucouler interminablement, à travers les solives du plafond, pendant que nous prenions le thé.

Les invités s'asseyaient où ils pouvaient, de préférence sur le lit, car les chaises étaient encombrées de bouquins : les tomes innombrables du *Brockhaus-Lexikon*, arsenal indispensable de l'érudition allemande. Une reproduction de la *Toteninsel* de Bœcklin ornait la muraille ; une tête gravée de Karl Marx lui faisait vis-à-vis.

Notre hôte personnifiait le type amusant du docte teuton, tel que l'ont illustré les dessinateurs du *Simplicissimus*. Sa maigreur décevante s'abritait sous les plis trop amples d'un complet de loden vert ; des chaussettes de laine beige retombaient en plis désharmonieux sur ses gros souliers usagés ; son crâne pointu, chauve au sommet, s'encadrait d'une couronne de cheveux d'un blond déteint et ses yeux bleus s'abritaient derrière d'énormes lunettes cerclées d'or, rivées à des oreilles proéminentes.

Il s'intéressait à la cause du peuple et saluait avec ardeur l'aurore d'une organisation, destinée à éduquer politiquement les masses.

Frais émoulu de l'université et de la caserne, où il avait fait — suivant les usages germaniques — un an de stage (*Einjähriger*) comme élève-officier de réserve, loin des promiscuités égalitaires, il célébrait la puissance de la méthode et déclarait qu'avant de « nager dans le rêve comme les Français

sentimentaux et grandiloquents », il fallait discipliner l'effort, grouper toutes les bonnes volontés sous une direction énergique.

Il disait volontiers, en frappant, du plat de la main, un des nombreux volumes du Franc-Comtois Proudhon : « Il n'y a pas une théorie nouvelle qui ne se trouve développée chez lui. Il est notre ancêtre à tous, mais il ne possède pas le sens pratique. Nous autres Allemands, nous réaliserons ses idées. »

Anita Augsburg et Rosa Luxemburg apportaient parfois, dans notre petit cénacle, la violence de leurs théories féministes. Elles préconisaient la révolution et recherchaient, dans le socialisme, l'émancipation de leur sexe. Karsten P... rabattait leur caquet sans aucune galanterie ; il prônait au contraire une évolution prudente et disciplinée.

Au cours de l'été, nous partîmes excursionner, Karsten P... et moi, dans les Alpes bavaroises, le *Rücksack* sur le dos. Nous suivîmes la vallée pittoresque de l'Isar jusqu'au lac de Kochel, au pied de l'Herzogstand. Un chemin en lacet nous conduisit, de l'autre côté du col qui sépare la plaine bavaroise du massif alpin, sur les bords sauvages du Walchensee. Nous fîmes halte au Goïensass, devant le chalet rustique, où villégiaturait von Vollmar, le chef du parti sozialdemokrate de Bavière. Il nous reçut avec urbanité.

C'était un homme cultivé et sincère, mais qui portait en lui la double empreinte de son aristocratie et de sa première vocation d'officier. Quand ils font peau neuve, les esprits les plus éminents gardent toujours le pli que leur imposa leur éducation. Von Vollmar avait vécu son chemin de Damas à l'hôpital militaire, sur le lit de souffrance, où le retenait une grave blessure, qui le fit boiter toute sa vie. L'influence d'une femme, qu'il épousa du reste, ne fut pas étrangère à sa transformation. Cette femme était suédoise et cachait, sous une froideur apparente une âme ardente et dévouée. Elle partagea, par la suite, les travaux de son mari et soutint sa foi, au plus fort de la lutte.

Les origines et le passé romanesque de cet homme influèrent grandement sur la politique socialiste en Bavière. Ennemi des exagérations plébéiennes, il donna aux revendications de son

parti des formes sagement diplomatiques. Il ne fut jamais hostile aux compromis même les plus inattendus, quand ils étaient capables d'augmenter l'autorité de son groupe, et tout le monde se rappelle encore le pacte électoral qu'il conclut avec les cléricaux, ses ennemis mortels, pour ruiner définitivement les espérances des libéraux.

***

On ne connaît pas assez en France la profonde différence qui existe entre les conditions de vie de la sozialdemokratie en Allemagne et celles des autres partis socialistes européens.

D'abord la sozialdemokratie est profondément affectée par ce fait que l'Allemagne est et demeure, malgré la fondation de l'empire, le pays d'Europe le moins uni. Un demi-siècle n'a pas suffi pour amalgamer tant d'éléments hétérogènes. Il n'y a pas de parfaite communion possible entre l'habitant de la Prusse Orientale, par exemple, et celui des bords du lac de Constance. Les différences de mœurs, d'instincts, de traditions, de dialectes subsistent toujours. Seule une forte discipline peut assurer la cohésion d'efforts et l'unité de direction, sans lesquelles l'empire, et les grands partis politiques, dans l'empire, ne sauraient exister. Cette discipline est aussi nécessaire aux conservateurs qu'aux révolutionnaires. Ensuite, la sozialdemokratie se ressent de la complexité de la vie politique en Allemagne. Chacun des États dont se compose la Confédération a son *Landtag*, et le recrutement de cette assemblée représentative varie d'état à état. La Bavière, par exemple, a le suffrage universel, et les garanties constitutionnelles y sont plus grandes qu'ailleurs. En Prusse, par contre, le régime électoral est celui des classes. On est électeur en proportion de son revenu ou de sa fortune immobilière; un hobereau propriétaire a plus de voix, à lui tout seul, que deux cents ouvriers d'un faubourg de Berlin.

La tactique sozialdemokrate varie donc d'État à État. En Bavière le grand adversaire est le clergé qui, tout puissant dans les campagnes très catholiques, essaie d'endiguer la

poussée socialiste dans les villes comme Ratisbonne ou Wurzbourg; là l'élément ouvrier se heurte à la petite bourgeoisie cléricale. En Prusse, au contraire, l'adversaire est l'agrarien et le hobereau protestants. La sozialdemokratie, en minorité, n'a que la ressource de l'obstruction ou l'alliance passagère avec les *Freisinnigen*.

Au-dessus de ces organisations, il existe une chambre des députés d'empire, le Reichstag, dont l'étranger s'exagère l'importance, à la grande joie du gouvernement.

La fraction socialiste du Reichstag semble imposante au premier abord. Elle compte plus de cent députés, mais beaucoup de ses membres ne sont que des radicaux déguisés. L'élection des députés sozialdemokrates dans les grands centres ne fut souvent qu'un geste de mécontentement des milieux bourgeois. Après le coup d'Agadir et l'échec de la politique marocaine, on vit tous les habitants de Berlin W, le quartier le plus riche de la capitale, voter pour le candidat socialiste, pour jouer un tour au gouvernement. Plus encore : à Potsdam où n'habitent que la suite de l'empereur, ses officiers, ses secrétaires, et quelques vieux Brandebourgeois, anciens militaires et fonctionnaires retraités, ce fut un sozialdemokrate qu'on élut.

D'ailleurs, qu'importe le nombre des représentants socialistes au Reichstag? Le parlement ne peut rien sur la direction de l'empire. La responsabilité ministérielle n'existe pas dans la constitution. Jamais un ordre du jour n'a fait démissionner un ministère. Le chancelier, nommé par l'empereur, ne quitte son poste que quand son maître réclame ou accepte sa démission. La tactique du parti sozialdemokrate au Reichstag ne peut donc être qu'une tactique d'attente et d'agitation.

***

Mon camarade Karsten P... fut appelé à Breslau pour y travailler à la rédaction du journal socialiste de Silésie.

Il empaqueta ses hardes, les tomes de son Lexikon, la *Toteninsel*, la tête de Karl Marx et quitta la chambre où nous avions si souvent causé de l'avenir du peuple allemand, tandis que les pigeons roucoulaient sur le toit.

Un brave commissionnaire aux cheveux blancs chargea sa malle sur la voiture qui nous conduisait à la gare.

Le peuple de Munich est naïf et bon. Il aime la gaieté de sa ville claire et spacieuse et son affection se reporte facilement sur les étrangers qui viennent s'y fixer.

Le vieux *Dienstmann* reçut son pourboire et dit à son compagnon : « Ça doit vous faire de la peine de quitter Munich, hein ? » Puis il ajouta mélancoliquement : « Allez, vous reviendrez ! Quand on a vu longtemps les tours de la *Frauenkirche*, on ne peut plus se passer d'elles. »

La voiture de Karsten P... démarra et le commissionnaire se mit à agiter sa casquette en signe d'adieu. Il connaissait bien mon ami, ayant fait mainte besogne pour lui.

A ce moment, un équipage officiel croisa l'humble sapin. C'était le prince Ludwig-Ferdinand de Bavière qui rentrait au château. Il vit l'homme du peuple, tête nue, et se croyant salué, souleva son chapeau en s'inclinant poliment. Le vieillard secoua la tête et cria naïvement :

— Ce n'est pas vous que je salue, Altesse Royale, c'est monsieur Karsten P... qui *nous* quitte.

Le prince sourit.

La vie était patriarcale et douce à Munich.

*
* *

Quand je revis mon camarade à Breslau, quelques années plus tard, il me parut fort aigri. Bavarois de mœurs et d'esprit, il ne pouvait s'habituer à la mentalité des Allemands du Nord. Leur arrogance blessait sa bonhomie méridionale et ses instincts frondeurs se plaisaient à flageller leur outrecuidance. A l'observer, au milieu de ses nouveaux compagnons, je compris combien la différence est grande entre ces races que la confédération impériale a juxtaposées.

Un soir, à la brasserie, un Berlinois loquace se mit à nous parler de Munich. Il avait reconnu la nationalité de Karsten P... et se gaussa des Wittelsbach :

— Vous avez un joli roi, — dit-il à mon ami en faisant allusion au malheureux Othon, — il est fou !

— C'est vrai, — répliqua Karsten P..., — mais nous l'avons enfermé et vous laissez courir le vôtre en liberté.

Cette repartie eut un grand retentissement et l'anecdote fut colportée dans toute l'Allemagne [1].

Bien que moralement malheureux, mon ami n'avait encore rien abdiqué de ses enthousiasmes. Il luttait courageusement pour ses idées, mais je sentais qu'il était pris dans l'engrenage, un peu malgré lui. Son intelligence se révoltait contre les tâches qui lui étaient imposées. Et pourtant, il se taisait, *par discipline*.

Grâce à lui, j'étudiai, dans tous ses détails, l'organisation remarquable qui préside, dans les grands centres, à l'éducation de la masse.

Dans chaque ville fonctionne un *Bildungsausschuss* (comité d'instruction) qui retient chaque année, à l'avance, toutes les grandes salles disponibles des quartiers populeux, d'une contenance de mille à cinq mille personnes. Chaque samedi, chaque dimanche et chaque jeudi une soirée socialiste est organisée, dans chacune de ces salles. Les programmes très éclectiques sont musicaux, littéraires ou dramatiques. La danse, elle-même, n'est pas oubliée.

Le comité engage les plus grands artistes de l'Allemagne et de l'étranger. Il peut les payer aussi cher que les entreprises bourgeoises les plus fortunées, car les salles sont toujours archi-combles et le prix des places, d'après la moyenne des salaires dans la région, varie entre trente et soixante pfennings, ce qui assure des recettes de mille à trois mille marks. Cette recette est nette ; il n'y a aucun frais ou à peine. La location des salles ne coûte rien ou presque rien ; elles appartiennent, en général, à des syndicats et l'énorme consommation de bière et de saucisses assure en tout cas les frais de chauffage et d'éclairage.

Les acteurs, les virtuoses, les cantatrices, les kapellmeister, les conférenciers se font un plaisir de « travailler » devant un public enthousiaste et reconnaissant *qui paye bien*.

1. C'est en 1897 que ceci se passait à Breslau. Depuis, on a rapporté cette réponse sous toutes les formes possibles.

Les comités qui composent les programmes à leur gré n'aiment guère la poésie ni le théâtre « révolutionnaires ». Tout ce qui peut exalter l'âme des masses est prudemment dosé. *Les Tisserands* de Gerhardt Hauptmann sont rarement joués ; les chants de révolte d'Herwegh fort peu récités. « Pourquoi rappeler toujours à l'ouvrier sa condition misérable et nourrir inconsidérément sa rancune ? — disent les chefs — il faut le *distraire*[1]. »

Le *Bildungsausschuss* répartit les billets entre les syndicats locaux qui les distribuent aux chefs de groupes, dans chaque usine, dans chaque atelier, dans chaque boutique coopérative. Tous y vont de leur obole. C'est l'ordre. Comme il n'y a qu'un prix unique par salle et par soirée, ils arrivent une bonne heure avant la représentation, afin d'avoir les meilleures places. Ils mangent la saucisse socialiste, ils boivent la bière socialiste, en attendant le programme socialiste. Beaucoup n'ont même pas pris le temps de changer de costume. Ce sont bien les travailleurs, les humbles, aux mains calleuses, aux visages fanés par l'effort quotidien. Ils sont remplis de bonne volonté. Ils font tout ce qu'on veut. Ils admirent, ils exaltent. Si on l'exigeait, ils lapideraient, ils tueraient même. Un mot suffirait...

Mais ce mot-là personne ne le leur dira. Les chefs ont trop peur de ne pouvoir endiguer le torrent qu'ils auraient déchaîné.

Un camarade intellectuel fait une courte causerie, pour éclairer l'auditoire, sur l'œuvre ou sur l'interprète. Des programmes explicatifs sont distribués. Le journal du parti, le seul que lisent les prolétaires, a doctement catéchisé à ses abonnés.

La foule est tout yeux, tout oreilles. On entendrait voler une mouche. Rien n'est plus impressionnant que le spectacle de ces grands enfants silencieux et pleins de respect, dont les applaudissements prennent des allures de cataclysme. Ils

1. Ce n'est pas la crainte de la police qui leur dicte cette réserve. Dans la plupart des villes ces soirées ne sont pas soumises à la censure. La loi permet, en effet, de les considérer comme des réunions privées, parce qu'il n'y a pas de vente officielle et *publique* de billets. Seules les réunions *politiques*, même privées, sont soumises à la surveillance de la police.

applaudissent également une sonate de Beethoven et une sélection de Leoncavallo. Max Rosenthal les émerveille ni plus ni moins qu'un cithariste tyrolien.

« Applaudissez, camarades, l'art subtil des bourgeois. Grâce à nous, vous en avez les moyens. Ce sont les mêmes artistes qui jouent devant les riches. Vous les payez comme eux. Vous êtes aussi forts qu'eux. Vous deviendrez plus forts. Patience. » Voilà ce qu'on leur dit. Ils ont confiance. Ils sont heureux que d'autres pensent et agissent pour eux.

C'est ainsi que chaque soir, dans les grandes villes, l'état-major sozialdemokrate sait où retrouver son armée. Elle s'entasse entre sept et onze heures dans les immenses salles que lui a louées l' « organisation ». Pendant ce temps le télégraphe et le téléphone fonctionnent. Entre deux scènes de Shakespeare des transparents lumineux annoncent aux spectateurs les résultats de telle élection ou de telle interpellation.

S'il le faut, un « Genosse » paraît devant le rideau pendant un entr'acte et transmet à la foule la parole des chefs.

Jamais, dans le vaste empire, l'ouvrier n'est abandonné à lui-même.

*
* *

La population rurale est rebelle à la propagande socialiste. Là, comme partout, le paysan est individuellement attaché à la terre.

Mon ami Karsten P... me confia qu'un essai venait d'être tenté aux environs de Breslau. Deux ou trois villages avaient été travaillés par le parti et, peu à peu, les habitants s'étaient laissé enrégimenter. Il s'agissait à présent d'essayer les bienfaits du *Bildungsausschuss* sur les nouvelles recrues. On avait loué une petite salle, dans l'un de ces villages, et l'on voulait y donner une soirée récréative, modeste pour commencer : quelques vieilles chansons populaires accompagnées au luth et interprétées, dans un costume *biedermeier*, par une artiste de Munich.

Mon camarade avait été chargé de l'organisation ; il m'in-

vita. Nous partîmes, avec la chanteuse, par un petit chemin de fer vicinal. Une voiture de maraîcher vint nous prendre à la gare, distante de quelques kilomètres du bourg et nous conduisit au *Wirtshaus*, où devait avoir lieu le concert.

La pièce basse, où d'ordinaire les farauds du village venaient danser au son d'un accordéon, avait été transformée en salle de spectacle. Quatre tonneaux de bière vides, réunis par des planches, formaient la scène. Une grosse lampe à pétrole servait de rampe.

A la lueur fumeuse de cette lampe on distinguait l'auditoire, tout au plus une centaine de personnes, affalées sur des bancs de chêne. Les femmes avaient conservé leur fichu de toile sur leurs cheveux. Elles me rappelaient les paysannes d'Argenteuil occupées à biner leurs champs de pommes de terre. Les hommes, aux faces creusées, aux fronts bas et têtus, fixaient obstinément les tréteaux vides et gardaient une immobilité silencieuse.

Karsten P... grimpa sur les tonneaux et prononça quelques phrases très simples pour inaugurer la soirée. Pas un visage ne s'émut. Le silence demeurait glacial. Quand la chanteuse parut en scène, sa crinoline fit glousser les femmes à qui l'ancien costume semblait comique. Elles étouffèrent leurs rires et ne pipèrent plus. Les vieux lieds allemands, si naïfs et si mélodieux, ne produisirent aucun effet. Une gêne invincible pesait sur la salle. A peine si les malheureux comprenaient qu'une chanson venait de finir et qu'une autre avait commencé.

Quand la chanteuse disparut, ils se levèrent et quittèrent la salle, sur la pointe des pieds comme à l'église, en jetant des regards craintifs sur mon camarade.

La voiture nous ramena à la gare. L'air frais de la nuit dissipa peu à peu notre accablement.

— C'est une soirée manquée ! — fis-je en riant.

Karsten me regarda un moment sans répondre, puis il dit :

— *Ihre Enkel werden erst Menschen... vielleicht.*

(Leurs petits-enfants seront des hommes... *peut-être.*)

Je pensai qu'en attendant, c'était toujours du bétail pour les élections.

*
* *

Karsten P... quitta Breslau pour la rédaction du *Vorwärts* à Berlin. Il y mena longtemps une campagne violente en faveur de la réforme électorale en Prusse. Quelque temps avant la guerre, il fut désigné par le parti comme candidat sozialdemokrate d'un des faubourgs de Berlin. Il fut élu et prit place sur les bancs du Reichstag.

Je le rencontrais souvent dans une famille amie où venaient également dîner les trois frères Liebknecht dont l'un, le député, fait actuellement parler de lui.

Nous évoquâmes le passé, notre jeunesse munichoise, nos thés bruyants au fond du jardin plein d'ombrage, mais nous évitions de rappeler nos rêves généreux.

Quand je mesurais la route parcourue et la carrière ascendante de mon ami, je ne pouvais m'empêcher de constater que pas un des espoirs caressés jadis par lui n'avait été réalisé. La mise en pratique des théories du vieux Proudhon, que les intellectuels allemands s'étaient tant vantés d'appliquer, ressortissait plus que jamais de l'utopie. Né hors du peuple et dicté par les circonstances, le mouvement sozialdemokrate n'avait fait qu'accuser l'abîme qui sépare encore le peuple de la bourgeoisie.

Que peut dans un tel état de choses la bonne foi indiscutable d'un Liebknecht ou l'outrance révolutionnaire d'une Rosa Luxemburg? Que signifient les révoltes brutales et sporadiques qui secouent parfois quelques milliers de désabusés?

Je vis un jour le kaiser descendre, comme il le faisait chaque printemps, la fastidieuse Friedrichsstrasse, à la tête de sa garde. Il revenait du Tempelhoferfeld où il avait passé la garnison en revue et caracolait sur son cheval pommelé. Son armure d'argent brillait au soleil ; son casque était emphatiquement surmonté de l'aigle prussien. Entouré de son état-major chamarré, il considérait avec orgueil la foule grouillante des bourgeois que les *Schutzleute* endiguaient le long des trottoirs.

Les mouchoirs s'agitaient et les bouches loyales criaient des vivats.

Au coin de la *Leipzigerstrasse*, sur un bâtiment en construction, une centaine d'ouvriers encombraient les échafaudages. Ils regardaient curieusement le défilé, le cigare aux lèvres, les mains dans les poches, la casquette rivée sur la tête. Pas un cri, pas un geste. Le kaiser les aperçut, éperonna sa monture et passa, courroucé.

Le symbole avait sans doute quelque grandeur. Au-dessus de la foule adulatrice et de son empereur étincelant, le prolétaire attendait son tour, confiant dans sa force obscure et sûr de ses destinées.

Toutefois il faut se méfier des symboles. Aucun de ses ouvriers ne portait en lui le germe fécond des moissons futures. Ils ne descendaient pas comme les nôtres des sans-culottes de 1793 et des émeutiers des Trois Glorieuses. L'âpre chant de la liberté humaine n'avait jamais remué les entrailles de leurs ancêtres. Ils ne personnifiaient pas, sur leur échafaudage, l'avenir d'une race opprimée prête à secouer son joug. S'ils ne saluaient pas l'empereur, c'est qu'on le leur avait défendu, simplement. *Es ist die Parole* (c'est la consigne).

En terminant ces notes je me rappelle l'aveu que me fit Karsten P..., devenu leader de son parti, un jour où je lui demandais, après le succès inespéré des dernières élections, ce qu'il comptait faire si jamais la sozialdemokratie obtenait enfin la majorité et le droit de gouverner l'Allemagne à sa guise.

— Ce que je ferai? — me répondit-il d'un air ironique. — Je passerai dans l'opposition...

III

ARTISTES, MONARQUES ET CENSEURS

La *Hofbräu*, à Munich, réunit, chaque matin, dans une courette avenante, ornée de tonneaux en guise de tables, les personnages les plus divers. L'étranger y coudoie l'autochtone ; le bourgeois s'y mêle à l'ouvrier, le prince y trinque avec le

commissionnaire. Dans cet asile une égalité pleine de bonhommie efface, un instant, toutes les différences sociales. On choisit sa cruche de grès dans un grand bac de pierre, on la lave soi-même au robinet, on prend la file devant le comptoir où le *Schenkkellner* (échanson), en tablier vert, remplit, à même le tonneau, les *maass*, qui lui sont tendus ; puis on va boire sa bière mousseuse devant une des tables improvisées, en échangeant des propos amènes avec ses compagnons de fortune. Quelques arbres étiques étendent leurs rameaux vert pâle au-dessus des consommateurs ; un peu de ciel bleu sourit du haut des murailles à pic ; l'air matinal est imprégné d'un arome capiteux d'orge et de houblon. Le liquide frais et velouté glisse voluptueusement sur la pente des gosiers et les regards attendris des buveurs attestent la fraternité de la soif devant la boisson égalitaire et nationale. Quand on retourne à ses occupations, on a le ventre un peu lourd, mais le cœur plus léger.

La première fois que je pénétrai dans la cour de la *Hofbräu*, j'y rencontrai un homme corpulent, de haute stature, à la mine bienveillante, au menton orné d'une longue barbe dorée, aux yeux vifs, abrités sous des lunettes d'or. Il m'interpella familièrement :

— *Sie sind wohl ein Künstler?* (Vous êtes un artiste, n'est-ce pas?)

Mes longs cheveux noirs l'avaient sans doute intrigué. Je heurtai poliment mon cruchon de bière contre le sien et bredouillai :

— *Jawohl!*

La façon maladroite dont j'accentuai ces deux syllabes lui révéla mon origine ; il remarqua :

— Vous êtes Français?

Son visage s'éclaira ; il devint cordial et loquace.

— Je ne sais guère le français — dit-il — et pourtant je l'ai appris dans le temps, j'ai la tête très dure comme tous les Bavarois. Tout ce dont je me souviens encore, c'est de la scie qu'on nous apprenait à l'école :

Le bœuf, *der Ochs ;* la vache, *die Kuh.*
Fermez la porte, *mach'die Thür zu!*

Et il se mit à rire béatement d'un gros rire qui secouait sa graisse.

— Vous vous plaisez chez nous? — ajouta-t-il.

— Beaucoup, — répondis-je.

— C'est très bien, très bien.

Il renversa la tête, vida sa cruche d'un seul trait, la reposa bruyamment sur le tonneau et déclara :

— Moi aussi je suis artiste. Je suis musicien.

Puis il partit en me secouant familièrement la main.

C'était le prince Louis-Ferdinand de Bavière.

Cette anecdote donne une idée du ton qui règne à la cour de Munich.

Les Wittelsbach se mêlent volontiers à la population et leurs rapports avec les artistes sont emprenits de cordialité et de bonhommie. Certes les temps sont passés des mécènes autoritaires, tels Maximilien Ier et Louis II. Les princes actuels, dégénérés et moins fortunés que leurs ancêtres, n'ont pas l'esprit très ouvert ni une compréhension profonde des aspirations intellectuelles de leur peuple. Toutefois ils ressentent un certain respect pour les arts qu'ils ignorent ou qu'ils connaissent mal ; ils ne songent point à user de leur autorité pour imposer aux autres leurs façons de voir et ils ne récompensent pas exclusivement ceux qui savent se montrer serviles. Aussi n'y a-t-il pas d'art *officiel* à Munich.

Le vieux prince-régent, feu Luitpold, qui n'avait qu'une passion, la chasse au chamois et ne comprenait goutte à la peinture, s'imposait néanmoins la corvée d'inviter chaque dimanche, à sa table, cinq ou six peintres et sculpteurs notoires. On y buvait d'excellents vins du Palatinat et les cigares de la Havane, dont on se bourrait les poches en partant, étaient exquis. La conversation se traînait péniblement de lieux communs en lieux communs, mais sans aucune prétention, et les journaux du lundi citaient régulièrement le nom des artistes qui s'étaient attablés la veille avec le régent. Toutes les écoles, toutes les tendances étaient également honorées. Stück et Lembach, ennemis irréconciliables, oubliaient leur rivalité devant leur hôte royal.

Un de mes amis, le sculpteur B..., eut un jour la malencontreuse idée de louer emphatiquement les mollets musclés du

vieux prince, qui aimait à les exhiber en arborant la culotte courte des montagnards bavarois, quand il allait chasser à Neuschwanstein [1]. Cette flatterie valut à mon ami l'honneur de prendre un moulage des jambes augustes du chasseur. Toutefois, impressionné par cette marque de haute bienveillance, peut-être aussi par le champagne qu'il avait copieusement sablé à la table du prince, il négligea les précautions techniques les plus élémentaires. Le plâtre adhéra douloureusement aux mollets de Luitpold, qui les avait fort poilus. Il fallut briser le moulage, en mille pièces, ce qui fit sacrer la victime, sans altérer néanmoins, par la suite, l'urbanité de son accueil.

Le prince Louis, actuellement roi de Bavière, s'adonnait à la médecine. Ses travaux d'oculiste lui ont valu plus de célébrité que ses prouesses politiques.

Le prince Louis-Ferdinand, médecin également, jouait avec ardeur du violon et, dans son grand désir de se rendre utile, il imposa sa collaboration au *Musikdirektor* de l'Opéra royal. Mottl et son successeur Zumpe firent souvent la grimace en entendant le crin-crin de l'altesse royale ; cependant, comment en vouloir à ce prince bénévole qui ne manquait pas une répétition et travaillait en bras de chemise parmi le vulgaire troupeau des « musikanten », fier de tenir sa partie et de jouer un rôle, si humble soit-il?

Au cours d'une de ces répétitions — on étudiait *Siegfried* — un valet de pied de la cour s'avança vers l'orchestre invisible et appela son maître :

— Vous m'excuserez, — dit le prince au chef d'orchestre en lâchant son violon pour passer son veston. — Un malade me réclame

Zumpe acquiesça poliment, heureux au fond d'être débarrassé de son musicien d'occasion La répétition se poursuivit. Une heure plus tard, Zumpe, tout en battant la mesure, eut un frémissement ; son oreille délicate avait reconnu les coups d'archet du prince ; il se retourna, étonné. Louis-Ferdinand avait repris sa place. Le kappellmeister, sans interrompre l'orchestre, se pencha vers le violoniste :

1. Un des châteaux célèbres de Louis II.

— Eh bien, Altesse Royale, et votre malade ? — demanda-t-il.

— *Er isch' scho' hin* ! (il est déjà mort), — avoua philosophiquement le prince en dialecte bavarois, tout en continuant à jouer.

Grâce à cette royauté bourgeoise, Munich a pu conserver longtemps son caractère de vieille ville artistique. La tradition y sauvegarde l'allure médiévale des fêtes populaires. Le carnaval y abolit, pendant plusieurs semaines, toutes les règles de la vie normale. Le 6 janvier, le prince des fous reçoit des mains du roi, à la fenêtre de la résidence, les pouvoirs suprêmes. Toute la population se tutoie. Les castes sont supprimées, la morale bourgeoise n'a plus cours. La ville jette joyeusement sa gourme, les masques bruyants parcourent les avenues. On dit tout ce qu'on pense, on fait tout ce qu'on veut. Mais quand minuit sonne à la cathédrale dans la nuit du mardi-gras, le prince carnaval abdique et meurt, on l'enterre et les bourgeois, soulagés et repus, reprennent, dans le matin gris du mercredi des cendres, le lourd collier des convenances sociales.

L'*Oktoberfest*, sorte de foire d'automne, enlumine la *Theresienwiese* (sorte de Champ-de-Mars) de banderolles bleues et blanches, aux couleurs nationales. On croirait voir revivre le tumulte joyeux de la *Festwiese* des *Maîtres-Chanteurs* de Wagner. Les baraques multicolores abritent les montagnards aux costumes suggestifs. La bière coule à flot. Des bœufs entiers rôtissent en plein vent à la flamme de bûchers monstrueux ; la graisse grésille et flambe ; la chair se dore en crépitant. La ripaille populaire revêt des apparences gargantuesques. Parmi la foule bruyante circulent de longs haquets chargés de tonneaux de bière. Ils sont traînés par de puissants mecklembourgeois, aux croupes luisantes de force, recouverts de harnais de cuir fauve où tintinnabulent joyeusement de lourdes plaques de cuivre rouge.

Au printemps, c'est la danse des tonneliers (*Schäflertanz*) instituée à la suite d'un vœu fait en 1658, année où la peste visita la métropole. Les compagnons et les apprentis, en costume de l'époque, se réunissent devant la gracile fontaine de la Vierge, sur la place du *Rathaus*. Ils parcourent ensuite la cité pendant

huit jours et reproduisent leurs chants et leurs danses traditionnels, devant les maisons des citoyens les plus en vue. La ville se pare de couleurs vives et prend un air de fête.

***

La censure bavaroise, qui sauvegarde les droits de la couronne et de la morale, est assez large. Les lois, qui la régissent, s'adoucissent de toute la rancune qui sommeille aux cœurs munichois, contre la prédominance de la Prusse. Les crimes de lèse-majesté n'existent que pour le kaiser. Jamais un Wittelsbach n'a eu à mettre en branle l'appareil judiciaire, afin de sauvegarder son honneur royal. La simplicité des princes les met à l'abri de la satire. Quand il s'agit de l'empereur, les autorités sont obligées d'intervenir ; elles le font à contre-cœur et ménagent l'inculpé de façon discrète.

Frank Wedekind qui collaborait en 1898 au *Simplicissimus* y publia un poème cinglant, intitulé le *Zoologue de Berlin* Il y disait dans la dernière strophe :

D'rum vor Zoologiestudieren
Hütet sich ein jeder, wenn er jung,
Denn es schlummert in den meisten Tieren
Eine Majestätsbeleidigung.

C'est pourquoi chacun doit se garder
D'étudier la zoologie quand il est jeune,
Car dans chaque animal sommeille
Un crime de lèse-majesté[1].

Le procureur royal donna l'ordre d'arrêter le coupable, qui avait précisément ce jour-là une première au *Schauspielhaus*, mais la police avertit bénévolement le directeur du théâtre qu'elle viendrait chercher le délinquant le soir, à la sortie. Wedekind, prévenu, prit le premier train pour Paris, sans être autrement inquiété.

1. Sans penser à mal, le malheureux zoologue, dont parlait le poète, avait trouvé dans le cochon, dans l'âne et dans le chameau quelques traits communs à un monarque, ce qui lui avait valu un an de prison. D'où cette moralité.

Je dirigeais alors à Munich un théâtre célèbre qui a fait époque dans l'évolution artistico-littéraire de l'Allemagne. Les écrivains, les peintres, les musiciens les plus audacieux de Bavière y montaient à l'assaut des vieilles formules. D'aucuns aimaient, entre deux scènes dramatiques, à flageller les mœurs politiques de l'Allemagne et disaient, sous une forme amusante, tout ce qu'ils avaient sur le cœur, sans compromettre leur liberté.

Un poète lyrique, Leo Gr., eut une fois idée de parodier un numéro de music-hall : le peintre-express.

Sous le masque d'un hypnotiseur hongrois, il présentait au public un caniche noir (le *Pudel* du docteur Faust) ; je jouais ce rôle émotionnant. Après quelques passes magnétiques, accompagnées d'un discours de circonstance, il posait à l'animal des énigmes en quatrains rimés et le caniche les résolvait en caricaturant sur une feuille blanche la personnalité visée.

Toute la valeur du numéro résidait dans la teneur des énigmes où la satire la plus violente, bien que détournée, éveillait la curiosité maligne des spectateurs.

Le cycle de ces quatrains se terminait par la description d'un polichinelle, nasillard et agité, qui parlait à tort et à travers, se contredisait perpétuellement lui-même, décidait, avec autant d'arrogance que d'ignorance, des destinées politiques et littéraires de l'Allemagne et cachait sa bosse originelle sous les accoutrements les plus grotesques. Il est facile de deviner quelle caricature devait accompagner cette diatribe.

La censure reçut les textes pour y apposer son visa. On me convoqua. Le jeune référendaire chargé du service des théâtres me demanda s'il pouvait voir les dessins. Je lui répondis que la chose était difficile, ces dessins étant improvisés chaque soir. Il insista, prétextant qu'il ne pouvait autoriser les textes sans prendre connaissance des portraits.

Je savais fort bien où il voulait en venir. Le lendemain je lui apportai tous les croquis. Sur son bureau il avait préparé deux photographies de l'empereur d'Allemagne, une en militaire, l'autre en civil. Je ne pus réprimer un sourire. Il se hâta de regarder le dernier dessin de la série, et fut extrêmement surpris en reconnaissant les traits de Bülow.

— Est-ce bien exact? — demanda-t-il. — C'est vraiment le chancelier que vous allez dessiner chaque soir?

— Parfaitement, — répondis-je, et j'ajoutai, après un silence, — qui donc avez-vous cru que c'était?

Il me rendit textes et dessins, sans ajouter un mot.

Toutes les rigueurs de la censure en Bavière sont réservées aux contempteurs de la religion catholique. Ludwig Sch..., le poète socialiste, fut condamné à cinq mois de forteresse pour avoir déclaré, du haut de la scène, dans un poème farouche :

> Je ne crois pas en votre Dieu ;
> C'est un vieil impotent.

L'empereur est certainement moins vigoureusement défendu. Il suffit de prendre des formes pour arriver à dire ce qu'on pense de lui.

Je me rappelle cependant une aventure qui faillit me coûter cher, à cause de l'intervention intempestive de l'ambassadeur de Prussse auprès de la cour de Bavière.

Guillaume retenait alors l'attention publique en composant un ballet. Nous avions, dans notre théâtre, un orchestre invisible comme à Bayreuth et nous inaugurions nos soirées par l'exécution de compositions symphoniques inédites, ce qui donnait aux jeunes musiciens l'occasion de se révéler au public.

A la place d'un de ces morceaux d'introduction je fis étudier le *Sang an Aegir* avec chœurs, de Sa Majesté l'Empereur. Notre programme mentionnait l'œuvre sur une page spéciale ; un caricaturiste du *Simplicissimus* en avait dessiné les vignettes. Il est inutile de dire que cette composition impériale est parfaitement inepte. Les auditeurs étonnés, d'abord, finirent par comprendre et des rires étouffés fusèrent. Dans le fond nous étions tous mal à l'aise.

Le résultat ne fut pas long à attendre. On me manda chez le préfet de police. J'avais emporté avec moi l'exemplaire du *Sang an Aegir*, acheté 3 marks 50 chez un libraire musical. Je fis remarquer au fonctionnaire que la couverture portait cette remarque : « Tout acheteur de la partition de piano acquiert le droit de l'exécution publique. »

Le préfet secoua la tête et déclara :

— Je sais fort bien dans quelle intention vous avez agi.

— Seul, l'intérêt de l'art est mon guide dans le choix de mes programmes, — répondis-je. — Prouvez-moi le contraire !

Le fonctionnaire devint menaçant.

— N'oubliez pas que vous êtes étranger. Nous ne vous mettrons pas dedans, mais dehors.

— C'est beaucoup d'honneur pour moi, — repris-je, — vous en ferez moins à Sa Majesté en énonçant les motifs de mon expulsion.

— Allons, — termina le chef de la police d'un air bourru, — vous vous êtes assez amusé. Rayez la pièce de votre programme. Ces messieurs de Berlin ne plaisantent pas.

Je n'avais qu'à m'incliner. Le morceau disparut de notre répertoire, au grand soulagement des auditeurs.

Cette haine sourde, contre l'hégémonie du Nord de l'Allemagne, se traduisait journellement dans tous les milieux intellectuels. Lors d'une représentation de l'*Orphée* de Gluck, au *Hoftheater* de Munich, un écrivain bavarois répondit à un critique berlinois qui lui demandait comment on prononçait le titre de la pièce en dialecte munichois :

— C'est bien simple. Nous disons « *Orfeus* », absolument comme nous disons « *Saupreuss* » (cochon de Prussien).

***

A Breslau, je pris contact avec la censure prussienne. Celle-là ne badine pas. Ses fonctionnaires, pleins de morgue, ont des gestes arbitraires qui soulignent merveilleusement l'esprit autocratique et obtus de la monarchie des Hohenzollern.

Dans *la Lettre chargée* de Courteline, le censeur me raya impitoyablement une phrase, où l'employé des postes rappelle à La Brige les cent sous qu'il lui prêta un soir où ce dernier avait oublié son porte-monnaie, sous le prétexte effarant « que quand on a besoin de cent sous à une heure aussi tardive, c'est forcément dans un but immoral ».

Toutes ces vexations s'adressaient moins à l'auteur qu'à notre compagnie. L'arrivée de mon théâtre munichois, dans une ville prussienne, avait mis les autorités en émoi. Elles connaissaient les tendances frondeuses de ce milieu et pressentaient, sous chaque ligne, un traquenard abominable pour le loyalisme des brebis, soumises à leur houlette.

On commença par pratiquer des coupes sombres dans toutes les pièces et dans tous les poèmes. On voulut même interdire l'affichage de nos lithographies, en raison de la teinte rouge du fond que ces messieurs appelaient « du rouge socialiste ».

Je dus aller m'humilier devant le *Polizeipräsident* et comme j'énonçais humblement les noms autorisés de nos collaborateurs et l'indéniable réputation artistique, dont nous jouissions à Munich, j'entendis cette réponse bien prussienne :

— Une ville où paraît le *Simplicissimus* n'est pas une ville allemande ; un théâtre où l'on joue du Frank Wedekind n'est pas un théâtre allemand.

Wedekind avait fait un an de forteresse pour crime de lèse-majesté et le dessinateur de notre affiche, Th. Th. Heine, avait eu maille à partir avec le procureur impérial.

***

Berlin est la ville où l'art « officiel » s'étale avec le plus d'impudence. Le kaiser, dont l'ambition démesurée ne connaît point de limites, prétend régenter le goût de son peuple comme il dirige la politique de la Confédération. Il ne supporte aucune contradiction. Son entourage flatte servilement tous ses penchants et s'empresse de réaliser ses projets les plus insensés.

Comme Guillaume II est avant tout roi de Prusse il désire que sa résidence devienne le centre artistique de l'empire. Jusqu'ici la décentralisation politique de la Confédération assurait à chaque pays son indépendance d'évolution. Peu à peu la métropole prussienne étend ses tentacules et absorbe toutes les forces de l'Allemagne. Aussitôt qu'un artiste commence à devenir une notabilité locale, l'empereur l'appelle à

Berlin et se l'attache à un titre quelconque, mais il faut que l'élu se plie aux exigences de son nouveau maître. C'est ainsi que beaucoup de talents s'atrophièrent rapidement sur les bords de la Sprée et perdirent toute leur individualité première, sous l'influence des Hohenzollern. Ceux qui surent rester indépendants, comme Liebermann et feu Menzel, sont des exceptions, fort peu sympathiques à l'empereur. La majorité des artistes accepte, avec les honneurs et les sinécures, toutes les tâches que le mauvais goût royal impose.

Le kaiser a pris à cœur d'embellir sa capitale, à sa façon. Chaque place, chaque square s'est progressivement orné de statues de marbre dont la blancheur immaculée souligne la laideur. Le *Tiergarten*, en hiver, est d'un aspect lamentable. Entre les branches moroses des arbres dépouillés on aperçoit la théorie fantomatique des monuments officiels, gigantesques et ridicules morceaux de sucre, semés dans les taillis. La *Siegesallee* (allée de la Victoire) est devenue la risée de toute l'Allemagne. Toute cette lignée de Hohenzollern, que la volonté de Guillaume a voulu tirer de l'oubli où l'histoire les avait prudemment ensevelis, a été faite d'inspiration, et quelle inspiration? Les traits de la plupart des électeurs de Brandebourg n'ayant pas été conservés, il a fallu les inventer ou les copier au hasard. Les Berlinois amusés se plaisent à reconnaître, par exemple, dans la statue d'*Otto der Faule* (Othon le paresseux), la face réjouie d'un charcutier célèbre de la *Friedrichsstrasse* qui servit de modèle au sculpteur.

La perspective de la porte de Brandebourg, l'un des rares monuments de Berlin qui possède un certain caractère de vétusté romantique, a été complètement gâtée par l'adjonction d'une balustrade moderne de marbre blanc, surmontée de bustes sans expression. Le Roland de Berlin, érigé en pendant à la lourde colonne de la Victoire et autour duquel tournent docilement les automobiles à destination des quartiers de l'ouest, est une affreuse pièce montée en chocolat.

Tout a été fait sur les indications de l'empereur. Il surveille l'exécution de ses volontés jusque dans les plus petits détails. Un des sculpteurs les plus connus de Berlin me racontait

que Guillaume venait voir chaque jour dans son atelier, avec une ponctualité toute militaire, l'ébauche en glaise d'une statue monumentale qu'il lui avait commandée. Comme le mouvement d'un des bras du personnage représenté ne plaisait pas au kaiser et que l'artiste était en froid avec lui, il sortit une fois son sabre et trancha, d'un coup sec, le membre incriminé, puis il remit l'arme au fourreau, et tourna les talons en disant d'un air rogue :

— Vous me changerez cela, n'est-ce pas.

En vain quelques personnes influentes essayèrent de l'intéresser à l'art moderne, il se refusa complètement à admettre d'autres formules que celles qu'il préconisait. Il ne manqua pas une occasion de bien marquer son mépris des novateurs. Il les détestait avec la même force qu'il haïssait les socialdemokrates. Il engloba dans la même réprobation, son cousin le grand-duc de Hesse-Darmstadt, protecteur de la jeune école. A Berlin même, tout le monde se rappelle encore la visite qu'on voulut lui faire faire au Salon de la *Sécession*. Un des plus grands critiques d'art, dûment titré et décoré, avait été désigné pour le recevoir. Il devait s'efforcer d'atténuer la rancune du souverain et de l'intéresser progressivement, par de doctes explications, aux mérites des peintres impressionnistes. Le kaiser ne laissa pas le temps au Herr Professor d'ouvrir la bouche. Dès qu'il l'aperçut, à l'entrée du péristyle, il marcha droit vers lui et l'apostropha rudement :

— *Herr Professor, wir müssen Front machen gegen die moderne Richtung.* (Nous devons faire front contre les tendances modernistes.)

Le malheureux savant ravala toutes ses explications et l'empereur partit sans daigner regarder une toile.

Il est inutile d'ajouter que cet homme, qui se croit à la fois monarque et artiste de droit divin, commet journellement les impairs les plus invraisemblables, que personne n'ose relever.

A l'entrée du Kurfürstendamm, l'artère la plus élégante de Berlin, Guillaume II a fait construire une église protestante monumentale en style roman, la *Gedächtnisskirche*. Il poussa l'amour de la reconstitution architecturale jusqu'à exiger que toutes les façades des maisons et des magasins, donnant

sur la place, fussent dans le même style. Je crois même qu'il fut vaguement question, pour un petit édicule d'utilité publique sur l'un des refuges, d'adopter aussi le style roman. Le clocher de cette église est surmonté d'une croix d'or d'où s'échappe une longue tige qui supporte une étoile, également dorée. Cette merveille n'a d'autre mérite que d'avoir coûté quelque cinquante mille marks, pour être hissée à une telle hauteur.

Quand l'architecte présenta ses plans, le clocher de l'église se trouvait dans l'axe médian de la feuille ; une légère ligne au crayon le partageait de bas en haut et cette ligne se terminait, à chaque extrémité, par un point de repère au crayon. La symétrie voulut que cette ligne et ce point de repère se prolongeassent vers le haut, au-dessus de la croix architecturale qui surmontait le clocher. L'empereur, en examinant le dessin, déclara avec enthousiasme :

— Je suis ravi. Vous avez eu une très belle idée en mettant, au-dessus de notre croix, l'étoile de Bethléem, qui brille au faîte de la maison de Dieu.

Personne n'osa remontrer à l'empereur que ce malheureux signe n'était qu'un point de repère et non pas l'étoile des rois-mages. On préféra dépenser une fortune plutôt que de contredire Sa Majesté.

***

La censure de Berlin est moins acrimonieuse que celle des villes de province prussiennes. La bourgeoisie riche et libérale exige plus de ménagements et le voisinage des grands quotidiens refroidit un peu le zèle intempestif des fonctionnaires. Ils se rattrapent quand il s'agit du peuple qu'ils ont le devoir de maintenir dans la servitude et dans l'ignorance.

Il y a quelques années, une organisation socialiste de Berlin me pria de venir, avec ma compagnie de Munich, organiser une grande soirée pour ses adeptes. On loua à Rixdorf, faubourg de Berlin, une salle de brasserie qui contenait sept mille personnes. La police dut établir un service d'ordre.

Quand je débarquai à Berlin, deux chefs socialistes m'atten-

daient sur le quai de la gare pour m'apprendre que la censure avait supprimé les trois quarts du programme[1]. Me sachant en bons termes avec le conseiller d'État, qui décidait en dernier ressort, ils me supplièrent d'intervenir immédiatement.

Je connaissais personnellement le fonctionnaire compétent, M. de Glasenapp, *Oberregierungsrat*. Je me hâtai donc de lui rendre visite, la représentation ayant lieu le soir même. Mes deux sozialdemokrates m'accompagnèrent. Je n'oublierai jamais la réception qui me fut réservée. Autant M. de Glasenapp s'était toujours montré plein de prévenances à mon égard, autant il me rudoya ce jour-là. Je réussis, néanmoins, à obtenir la main-levée de plusieurs interdictions et, comme j'avais l'intuition que la colère du fonctionnaire était surtout dirigée contre mes deux compagnons, je les laissai partir et je restai seul avec le conseiller d'État. Il redevint immédiatement le gentleman que j'avais toujours connu, mais il me dit avec amertume :

— Vous n'avez pas honte, vous, un artiste, de vous montrer à cette plèbe (*diesem Pack*).

— Monsieur le conseiller, — répondis-je, — pour tout artiste, qui a vraiment quelque chose à dire, chaque auditeur est également cher, l'ouvrier comme l'homme riche.

— Non, — répliqua-t-il vivement, — vous jetez vos perles à des cochons.

— Merci pour la manière flatteuse dont vous estimez nos productions, je m'étonne simplement de la sollicitude que vous mettez ce soir à escamoter la plupart de ces « perles ». Vous connaissez tout notre répertoire et vous l'avez autorisé devant des spectateurs bourgeois, au nombre desquels vous avez figuré souvent, du reste.

— Ce qui convient aux gens éduqués ne convient pas aux prolétaires. Ils voient partout des raisons de douter de la justice sociale; ils cherchent, sous chacune de vos phrases, des excitations contre l'ordre établi.

1. C'était illégal, comme je l'ai dit plus haut. Les autorités, en raison du nombre excessif des auditeurs, se refusèrent à admettre le caractère privé de la soirée, bien qu'il n'y eut aucune vente publique de billets. En réclamant violemment, les organisateurs ne firent qu'envenimer le conflit.

Et comme il voyait que je gardais un silence sceptique, il ajouta :

— Croyez-moi, nos fonctions sont délicates.

— Délicates et tristes, — lui dis-je en me retirant, car ma qualité de Français me donnait le droit d'être sincère.

Notre soirée eut lieu devant un public enthousiaste. Malgré l'énorme foule, je n'eus pas de peine à découvrir, parmi tous ces ouvriers, l'espion que la police avait chargé de veiller à la stricte observance des interdictions. Un dîner plantureux, arrosé de plusieurs bouteilles de vieux vin de France, le mit bientôt dans l'impossibilité de nuire. Il ronfla sous une table, tandis que nous donnions à nos plébéiens toutes les « perles » confisquées.

On se défend comme on peut à Berlin contre la tutelle encombrante de S. M. : *S*a *M*ajesté disent les féaux sujets, aveugles et moutonniers, *S*iegfried *M*ayer, traduisent ironiquement les désabusés d'hier, qui deviendront les révoltés de demain, peut-être...

MARC HENRY

LORETTE

UNE BATAILLE DE DOUZE MOIS

(Octobre 1914. — Octobre 1915)

II. — LA FORTERESSE DE LORETTE (*suite*)

L'ALERTE DU 3 MARS

5 mars. — La nervosité des deux camps était poussée à l'extrême depuis le milieu de février : préliminaires d'une crise sérieuse... Elle vient d'éclater, et ses conséquences n'ont heureusement pas la gravité qu'on a redoutée pendant deux jours.

Le 3, à sept heures, — après une nuit de silence succédant à une véritable débauche de gros projectiles et de torpilles sur toutes nos tranchées de plateau, — nous sommes réveillés par une rafale d'explosions retentissantes. Le sol en est ébranlé jusqu'à plusieurs kilomètres. Le vacarme se poursuit, assourdissant, pendant une demi-heure. Que se passe-t-il ?

Vers huit heures commencent à arriver à la Forestière des chasseurs affolés, les yeux hagards, quelques-uns ayant conservé leurs armes et équipement, la plupart nu-tête et

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er mars 1916 (carte).

désarmés, les premiers sains et saufs, les suivants plus ou moins grièvement blessés :

« Nous sommes f... ! Ils sont là, ils nous suivent, ils vont arriver ! Les bandits !... »

Grosse émotion dans tout le camp, branle-bas général, les officiers vont et viennent, inquiets, mais calmes. A l'est du bois, la fusillade crépite.

Nous sommes là quelques vieux guerriers, habitués à ces premiers affolements au début d'une affaire un peu chaude. Dès l'abord, ceux qui arrivent à l'arrière sont sujets à caution : ou bien ce sont les « faibles » qui n'ont pas résisté à une lourde émotion et qui dans la mêlée ont échappé à l'action de leurs chefs ; ou bien ce sont ceux qui se sont trouvés là où ça brûle, projetés en l'air par une explosion de mine ou de marmite, bousculés, retournés, dépossédés de leurs sens par la violence des événements, puis automatiquement entraînés dans le courant des faibles. Il faut n'avoir jamais été au feu pour nier, — dans tous les combats, surtout ceux où l'on est attaqué, — l'existence de ces « décalages » individuels, ou pour s'en indigner outre mesure. L'art du commandement consiste justement à ne pas se laisser émouvoir, à réparer au plus vite les brèches de la digue et à remettre en bonne voie les courants divergents qui auraient pu se former.

Il doit tout de même y avoir quelque chose de sérieux.

Les renseignements deviennent précis à neuf heures. Les Allemands ont prononcé une très grosse attaque, dont le signal semble avoir été le déclenchement instantané de toutes les bouches à feu, canons ou minenwerfer, disponibles devant notre front. Il est probable que des explosions de mines s'y sont ajoutées. L'effet a été terrifiant, à n'en pas douter.

Parmi ce tintamarre, l'infanterie s'est précipitée en masses sur nos tranchées, où elle a pris pied avant que la plupart de nos chasseurs aient eu le temps de sauter sur leurs fusils ou leurs mitrailleuses.

Le flot le plus important, débouchant des organisations avoisinant la Chapelle, s'est précipité vers la partie sud de « la haie », prenant ainsi à revers toutes nos tranchées ou boyaux de la partie nord, en échelon très avancé par rapport à la première. Il est à craindre qu'il y ait eu un sérieux « coup de

filet », vers la corne est de ce que nous appelons maintenant « le bois 8 », allongé en languette sur le rebord nord du plateau, et à l'extrémité du « boyau Laprade » : car les Boches, si l'on en croit certains renseignements, occuperaient actuellement le « boyau VI » et le « boyau VII », c'est-à-dire une position très en deçà de la précédente !

Un détachement de sapeurs est envoyé sur les lieux pour aider l'infanterie à se rétablir. Toute la traversée des bois est pénible et dangereuse, car l'artillerie ennemie les arrose avec de la lourde pour empêcher nos réserves de s'y rassembler et de s'y mouvoir. Nous arrivons à « la Baraque » et au « Chemin creux de Noulette », stupéfaits de nous trouver en toute première ligne, en plein tumulte de commandements saccadés et émus, de groupes hétérogènes de chasseurs aux numéros divers se rassemblant autour des gradés et exécutant une fusillade nourrie, de blessés gémissants et suppliants qui voudraient bien trouver « la sortie » du boyau, mais que le brouhaha immobilise parmi les combattants.

On nous dit que, quelques minutes auparavant, un groupe d'Allemands particulièrement audacieux s'est avancé jusqu'au « P. C. du chemin creux de Noulette », heureusement bien vite repoussé par nos patrouilleurs.

La situation est sérieuse : il est bien exact que l'ennemi tient le bois 8, une grande partie du boyau Laprade, les boyaux VI et VII, et toute la partie nord de « la haie ». Mais, circonstance favorable pour la préparation de nos contre-attaques, nous tenons encore tout le « boyau de crête », au rebord sud du plateau. On raconte qu'un capitaine « à cran » du ...e régiment de réserve, s'est placé avec quelques « poilus décidés » en tête de ce boyau, vers le sud de « la haie », arrêtant de ce côté les tentatives ennemies, les faisant dévier vers le boyau Laprade, et restant ainsi, sur leur flanc, une menace redoutable.

Voilà qui souligne suffisamment l'erreur où nous étions engagés depuis quelques semaines ! Une poignée de braves, solidement accrochée à un barrage de boyau improvisé en « repli », a pu arrêter une attaque...

... On va tâcher de réparer le mal. La leçon portera, quoi qu'il arrive : dans cette guerre, il ne faut entreprendre les travaux

offensifs qu'après avoir assuré l'inviolabilité du front de départ. Et l'inviolabilité d'un front comporte essentiellement, derrière la ligne de tir, l'aménagement d'une deuxième position tenant la première sous son feu et pouvant servir, en cas de malheur, de base de départ pour une contre-attaque immédiate.

Oh, les braves chasseurs ! Pendant les deux jours qui ont suivi cette alerte, quel beau spectacle de ténacité, d'activité, d'allant ils nous ont donné !

Nous les avons vus s'accrocher au sol, à hauteur de la Baraque et du Chemin creux, pour « se rétablir » d'abord et arrêter la trombe. Ils ont rameuté, puis massé leurs compagnies se préparant à la contre-attaque, dans ces bois du « Chemin creux » dont le couvert protecteur n'est plus qu'illusoire en cette saison et où les obus ennemis leur ont causé pendant deux jours les pertes les plus lourdes. D'un premier élan, s'appuyant à droite sur le ...e régiment de réserve, ils ont repris pied dans le boyau VII et « ramassé » dans le boyau Laprade une centaine de Boches qui, s'y croyant déjà en sécurité, creusaient des niches dans la craie. Ensuite, l'artillerie leur a fait une belle ouverture ! Nos « 75 » ont exécuté, — chose que nous n'avions encore jamais entendue, — un feu roulant, à pleine vitesse, pendant près d'une heure; les « lourds » les ont appuyés et scandés de leurs marmites, et le déluge de fer et de fonte s'est abattu sur les tranchées échelonnées du boyau VI jusqu'à « la haie », où le Boche a « trinqué ferme », car il n'avait pas encore eu le temps de s'y creuser des abris. Quelques secondes de silence angoissant après ce feu... puis, les chasseurs se sont avancés en rangs serrés, à la sonnerie de la charge, poussant des cris d'enthousiasme et de mort, — la vraie scène d'assaut, telle que nous l'avions connue autrefois ! Nos âmes tressaillaient, nos jambes tremblaient, car on n'entend pas, de tout près, de tels accents sans vibrer jusqu'au plus profond de soi.

La contre-attaque a pu réoccuper « la haie » et la plus grande partie du bois 8, — à l'exclusion cependant de sa corne Est. Elle a été appuyée au nord, sur les pentes boisées et dans la clairière dite de Marqueffles, par un bataillon du ...e régiment d'infanterie, ce régiment qui avait occupé le plateau pour la

première fois en octobre et qui voulait être à l'honneur de cette deuxième et définitive conquête.

Au total, l'affaire se chiffre pour nous par la perte des tranchées à l'est de « la haie », ainsi que de toutes les sapes offensives que nous avions dirigées vers la première ligne allemande pour nous en emparer lorsque l'ordre en serait donné... à un « 3 mars » qui eût pu tourner à notre avantage, si nous avions eu l'initiative de l'attaque. C'est une perte de terrain peu appréciable, car, tenant « la haie », nous pouvons garantir la possession du plateau.

Les pertes en hommes sont sévères. Quatre bataillons de chasseurs ont été très lourdement éprouvés. Il faut les relever d'urgence.

Une autre division entre en ligne, héritant, comme toujours en pareille circonstance, d'une situation difficile : plus de première ligne continue, des éléments de boyaux qu'il faut raccorder par un pénible travail à la sape, beaucoup de morts à enterrer, des cheminements à remettre en état, des magasins de secteurs à reconstituer...

L'ennemi, par bonheur, est peut-être encore plus éprouvé. Il a brusquement cessé toute activité offensive, s'organisant sur le terrain qu'il nous a pris, s'y couvrant par des fils de fer. Son dernier coup d'audace est l'enlèvement d'une tranchée en avant de la partie sud de « la haie », où l'un des nouveaux régiments avait, le soir de son arrivée, jeté quelques fractions « à tout hasard », sans bien savoir s'il y avait lieu de la comprendre dans une nouvelle première ligne... : coup d'audace, qui fut du coup d'œil et de la décision, auxquels il faut savoir rendre justice.

En réalité, l'arrêt brusque de leur offensive nous prouve que les Allemands en ont souffert encore plus que nous-mêmes, sinon ils l'auraient mieux et plus vite exploitée. Leur « 3 mars » est comme notre « 17 décembre » : une affaire aux maigres résultats, — ratée. Elle a été plus poussée que la nôtre, ayant bénéficié de notre expérience, mais elle reste l'enfance de l'art.

Nos ennemis vont certainement, pendant quelques semaines, « pondre » beaucoup de notes et de mémoires, car ils en sont aussi férus que nous. Ils concluront également que « la forte-

resse de Lorette » est puissante et redoutable, de quelque côté qu'on l'envisage. Des milliers de victimes y témoignent de l'opiniâtreté de la lutte qui s'y livre depuis six mois, et nous savons par des prisonniers qu'une véritable terreur de notre plateau règne parmi les régiments qui nous font face.

Il y est connu sous le nom de « Butte de la mort ».

III. — LES ATTAQUES DU PRINTEMPS[1]

LE GRAND ÉPERON

15 mars. — Je suis content parce que cette journée a été la revanche des artilleurs.

Je m'explique : revanche d'opinion... Autant nous avions suscité d'enthousiasme au début de la campagne, par l'activité et la puissance de nos 75, autant nous nous trouvions en baisse depuis l'établissement définitif de cette guerre de position.

Il faut avouer aussi que nous y étions rudement mal préparés : pas ou peu d'artillerie lourde derrière le front des armées, — pas ou pas assez de téléphones dans nos batteries de campagne!

Mais tout vient à point. Nous avons travaillé ferme depuis six mois. Nos « écoles » ont été parfois amères, et on a été bien longtemps à nous pardonner les erreurs d'un 17 décembre dont nous n'étions d'ailleurs qu'à moitié responsables. Notre rôle, aux contre-attaques du 3 mars, a été des plus efficaces. Depuis ce moment, nos tirs de barrage sont si bien organisés que l'infanterie, auprès de laquelle nous avons en permanence des agents de liaison, se repose presque entièrement sur nous du soin d'enrayer et de rejeter les attaques.

Depuis une dizaine de jours, je circule beaucoup dans les tranchées du plateau. J'y trouve, au point de vue moral, un intérêt que je ne soupçonnais point assez. Et, au point de vue pratique de nos tirs, j'en suis à me demander comment

1. D'après le carnet d'un officier d'artillerie.

nous avons pu attendre si longtemps pour généraliser cette habitude. Je rencontre auprès des officiers d'infanterie le meilleur accueil, et ils me donnent les indications les plus précieuses en même temps que les plus précises sur les objectifs à battre.

Combien encore je l'ai expérimenté aujourd'hui !

Il s'agissait de préparer l'enlèvement des organisations des Allemands au grand Éperon, à l'extrémité est duquel ils sont accrochés comme crampons depuis la mi-novembre, et d'où ils sont une perpétuelle menace pour le plateau. L'entreprise était intéressante et le commandement, qui y attachait une grande importance, l'avait tenue absolument secrète jusqu'au dernier moment.

Un grand nombre de batteries lourdes et de campagne ont pris part à la préparation.

En ce qui me concerne, je me trouvais auprès du commandant du bataillon d'attaque, non loin de ce « boyau grillagé » qui constitue la communication la plus importante conduisant vers nos tranchées à la crête moyenne du grand Éperon. J'avais assuré dans la matinée ma liaison téléphonique avec la batterie et j'étais prêt à répondre aux exigences les plus détaillées des exécutants.

Cette méthode de travail est curieuse et féconde : on est si près de son objectif qu'on court le risque de recevoir soi-même les projectiles de ses pièces, si on ne serre pas son réglage de près ! Sans compter que ce n'est point facile de reconnaître ses propres obus, au cours d'un bombardement aussi intense... Mais on y arrive tout de même, avec de l'habitude et de l'oreille, en se guidant sur les indications qu'on vient de donner par téléphone et en écarquillant les yeux tout grands à partir du moment où l'on entend dans l'écouteur l'indication : « coup parti ». Au demeurant, celui-là ne serait pas un vrai artilleur qui, dans une trombe de projectiles, ne discernerait pas « les siens ».

Les miens, il me semble que je vois, au loin, mes servants qui les lancent, — à l'horizon, leur sillage dans la brume, — et là, tout près, leur arrivée stridente qui se trahit par une course plus décidée, par un éclatement plus sonore, par des effets plus redoutables. Je les distinguerais entre mille.

Quelle orgie ! Je n'avais jamais vu une telle concentration de feux sur un aussi petit espace ; les sacs à terre boches volaient en éclat, on apercevait dans les gerbes de nos marmites des débris de toute espèce, y compris certainement des membres humains : les fantassins qui m'entouraient étaient enthousiasmés et la conviction s'asseyait dans leur cœur qu'ils pourraient « y aller » comme à la manœuvre.

Le bataillon s'est jeté à l'assaut à seize heures.

En cinq minutes il couronnait la position, ne perdant que quelques hommes dans la traversée du terrain découvert. Une pointe audacieuse descendait tout d'une traite jusqu'à Ablain... mais l'ordre n'était point de l'y suivre, et c'eût été folie de s'engouffrer ainsi, isolément, dans une localité truquée et traquenardée comme ce diabolique village.

Le grand Éperon en entier était à nous. Et la facilité avec laquelle ce combat avait été mené à bien n'était-elle pas en grande partie le fait de nos canons?

Je viens d'être interrompu par une demande de « tir de barrage ». La nuit est sombre. Elle s'illumine là-bas d'éclairs et de fusées, dans la direction de mon point d'observation de l'après-midi. J'entends la fusillade, extrêmement vive. C'est la contre-attaque.

« A vos pièces ! »

16 mars. — On a repoussé les Boches qui, hier soir, ont essayé de reprendre leurs positions. Mais quel terrible bombardement ont eu à subir toute la journée nos compagnies victorieuses ! A leur tour, les batteries ennemies de la Folie, de Givenchy, de l'Hirondelle et de Liévin ont reçu le mot d'ordre de représailles. C'était terrible. Le bataillon a eu des pertes énormes, perdant son chef et plusieurs officiers, subissant héroïquement la rafale, nous suppliant de l'apaiser... mais, hélas ! le moyen de « museler » une artillerie qui veut absolument tirer sur nous n'est pas donné en l'état de notre science nouvelle !

Les petites attaques, ainsi localisées sur une infime partie du front, alors que rien ailleurs n'occupe les batteries ennemies et n'attire leur feu, semblent vouées à ces cruelles représailles.

Pourvu qu'au moins les résultats n'en soient pas compromis... Le bruit court justement, au téléphone, que les Boches viennent de reprendre pied dans les boyaux remontants d'Ablain, vers le grand Éperon.

18 mars. — Nos enragés fantassins, malgré l'épreuve de marmitage qui continue, ont de nouveau réoccupé toute la position. On les relève ce soir par des chasseurs : quel soulagement pour eux, mais aussi quel souvenir !

20 mars. — Les relèves en cours de combat sont une nécessité, mais combien dangereuse ! Les chasseurs ont été surpris ce matin. Ils ont perdu la plus grande partie des ouvrages de l'Éperon.

Pendant toute la journée, on nous a fait exécuter des tirs pour leur préparer un nouveau choc en retour, mais quelle mission ! Ce n'est rien d'exécuter des démolitions quand on est « chacun chez soi » et qu'on sait où l'on tape. Mais quand on se trouve en face d'un imbroglio comme celui d'un tel champ de bataille, où tout est mélangé, confus, brouillé, ça devient le diable.

Je sais que les Boches, dans ce cas, n'hésitent pas : ils tapent dans le tas et Dieu reconnaît les siens ! Nous y mettons, nous, plus de scrupule et de conscience, mais notre tâche devient alors d'une extrême difficulté.

25 mars. — Les chasseurs ont contre-attaqué plusieurs soirs de suite et, après eux, un bataillon d'infanterie qui les a remplacés. Sans succès !

Quelle vie pour ces fantassins que ces alertes incessantes, ce renouvellement du geste d'héroïsme suprême qui vous amène en terrain découvert devant les impitoyables mitrailleuses, cette résignation passive au marmitage durant des journées entières, cette cohabitation avec les cadavres, cette lutte à coups de grenades qui n'arrête jamais lorsque les tranchées se sont ainsi enchevêtrées en un réseau inextricable, cette impossibilité de dormir et de manger, cette nécessité de déployer une activité continuelle pour réparer les parapets, pour chasser la boue, pour approvisionner les dépôts de munitions

et de grenades, pour s'organiser là où l'ennemi était hier et où, souvent, il reviendra demain...

Et le comble, c'est quand ces sacrifices, ces travaux, ces souffrances, ces pertes ont été vaines, c'est quand tout est à recommencer.

Qui soupçonnera jamais le mérite de ces soldats qui « recommencent »?

Morbleu, ce sont de rudes gas, et point raisonneurs, comme on le croyait à tort avant la guerre. Car leur intelligence avisée et éveillée se plie aux terribles exigences de notre guerre. Ils sont toujours prêts à tout. Et c'est simplement merveilleux.

17 avril. — Je le pensais bien : ils ont recommencé... Oh, les braves gens!

L'attaque d'avant-hier, 15 avril, a été la réédition, sous tous ses aspects, de celle du 15 mars. Le bataillon qui l'a exécutée a été superbe et, quelques minutes après, il faisait défiler vers sa tranchée de départ près de 200 prisonniers boches, auxquels des officiers, revolver au poing, donnaient leur point de direction et que personne n'escortait!

Même bombardement et mêmes lourdes pertes, le lendemain, — puis mêmes contre-attaques... Cette fois, par bonheur, on a « tenu ». Et, comme ce résultat est encore acquis à cette heure, il durera.

J'allais oublier de noter la puissante collaboration qui nous a été assurée par les « canons de 58 ». Ces petits canons dits de « tranchée » lancent une torpille aérienne, à ailettes, qui contient une formidable charge d'explosif. On en suit, dans l'espace, le trajet lent, sinueux, poussif... et, à son arrivée sur le sol, on assiste à la plus magnifique des explosions : une énorme gerbe de fumée blanchâtre monte vers le ciel en s'empanachant, et les effets de destruction se révèlent considérables.

— Qu'est-ce qu'ils prennent! — s'écriaient avec enthousiasme nos braves petits fantassins.

Puisse ce nouvel et puissant engin les aider à garder définitivement le grand Éperon!

LE 9 MAI

10 mai. — Ce fut une grande journée. Le souffle de la victoire a passé dans nos rangs et, à cette heure, bien que l'ennemi semble se ressaisir, nous attendons encore avec une confiance impatiente l'ordre de nous porter en avant.

Nous ne nous dissimulons pas que nous serons les derniers à pouvoir le faire, car l'ennemi, — qui a fléchi au sud, vers Carency, — se défend avec l'énergie du désespoir sur le plateau et dans le quartier de l'église d'Ablain. Mais la bataille va peut-être se précipiter demain et la place se faire devant nous.

Je vis depuis dix jours les instants les plus solennels de ma vie.

Au début du mois, les secrets du haut commandement étaient arrivés jusqu'à nous et nous commencions à comprendre pourquoi tant de troupes et de matériel affluaient de toutes parts. On allait pousser la grosse affaire ! Tout le plateau se transformait en un chantier géant, et il semblait que le mot d'ordre eût été donné de ne plus laisser un pouce carré de terrain à l'abri de la pioche. « La haie » se hérissait littéralement de tranchées et, si l'on s'y promenait sans guide, on se perdait en un dédale incompréhensible.

C'est de haut qu'il fallait voir ça, et je n'ai compris l'esprit de toute cette organisation qu'au cours d'une sortie en avion. Notre forteresse m'est apparue dans son ensemble qui m'a frappé du plus vif intérêt : on voyait, tout en avant, les premières lignes constituant un labyrinthe en apparence désordonné, mais où il était cependant possible par une observation raisonnée de distinguer des « parallèles » successives, reliées les unes aux autres par de nombreux boyaux ; un peu plus en arrière, des « entailles » carrées et symétriques, contrastant avec le désordre d'alentour, se présentaient comme une sorte de galerie de « citernes-réservoirs » et j'ai appris depuis qu'elles servaient de « places d'armes » pour recevoir les réserves amenées au dernier moment à la queue des troupes d'assaut...

... La forteresse allemande ne se différenciait pas sensiblement de la nôtre. Elle donnait l'impression d'un « tout » formidablement aménagé pour la résistance à un assaut : avec des premières lignes serrées et couvertes de fils de fer ou chevalets dits « chevaux de frise » ; avec des boyaux les reliant d'une part à l'invisible Souchez, dont les caves à l'abri de nos bombardements dissimulaient des réserves, d'autre part aux ravins encaissés du « Fond de Buval » (au nord) et de la « Blanche-Voye » (au sud), où de profondes excavations sous talus permettaient à l'ennemi de tenir des troupes disponibles tout près de la ligne de combat ; avec des communications transversales soudant leur position de la Chapelle à celle d'Ablain-Saint-Nazaire, non moins redoutable, encore que nous l'ayons si longtemps méprisée pour sa situation encaissée.

Tout ce système, photographié par nos aviateurs, avait été porté dans les moindres détails à la connaissance de toutes les troupes, afin que les « objectifs » pussent être nettement assignés à tous : aux artilleurs, pour les démolir par en haut; aux sapeurs, pour les miner sournoisement ; aux fantassins, pour les enlever...

... Notre besogne d'artillerie s'annonçait comme devant être extraordinairement difficile : pas un observatoire convenable pour voir ces défenses ennemies, pour serrer nos réglages, et, lorsque le jour viendrait, pour accompagner, bond par bond, la progression de l'infanterie !

Que de fois, pendant ces journées angoissantes, j'ai envié nos voisins !... Ceux de droite dominaient complètement les organisations d'Ablain ou Carency, et pouvaient en préparer l'écrasement dans les moindres détails. Ceux de gauche montaient tranquillement chez nous et plongeaient avec une égale facilité sur le bois Carré ainsi que sur le labyrinthe le reliant aux Cornailles. Mais nous, il fallait nous contenter d'un à peu près. Nos observateurs placés sur le plateau, soit en deuxième ligne, vers la lisière des bois, soit dans les tranchées de première ligne, en étaient réduits à faire des transports de tir, presque « au jugé », pour atteindre les au-delà de la première ligne boche. Les ballons et les avions ne nous apportaient qu'un faible concours, leur collaboration n'étant jusqu'ici assurée en principe qu'à nos contre-batteries (pour

des résultats encore insuffisants, d'ailleurs)... Nos observateurs latéraux arrivaient à grand'peine à diriger des tirs prenant d'enfilade quelques tranchées ennemies mais sans possibilité d'un travail d'ensemble et d'une œuvre complète de démolition.

Des difficultés du même ordre s'offraient à l'infanterie, dont l'horizon d'attaque ne s'enrichissait d'aucun arbre, d'aucun point saillant susceptible d'assurer la direction. Or, pour qui s'est un peu familiarisé avec la tactique d'infanterie, c'est là une des parties essentielles de son programme : des vagues d'assaut qui ne sont pas canalisées sur le terrain par des « points de repère » courent le risque de se perdre, ou tout au moins de se disperser dans l'inconnu.

Cependant, malgré tant de difficultés, la préparation morale de tous était si magnifique qu'on espérait les plus beaux résultats.

Mon souvenir retrace à mes yeux les moindres détails du grand jour.

L'entrée en scène est donnée, le 8 au soir, par l'affaire des « ouvrages blancs », qui se déroule à nos pieds, — là-bas au nord, vers la cité Calonne, — en quelques héroïques minutes. Nous assistons, dans l'après-midi, à une énorme concentration de feux d'artillerie sur cet ouvrage qui forme un dangereux saillant ennemi et dont notre commandement a voulu se rendre maître avant toute autre opération.

Tout à coup un double panache de fumée noire, plus lourde et plus tenace que celle des obus, annonce que les mines « ont joué ». On fouille l'horizon avec sa jumelle et, malgré le trouble de l'atmosphère, on devine les vagues d'assaut des chasseurs et des spahis qui se jettent d'un bond dans la place ennemie, qui l'occupent, qui la dépassent, qui s'avancent vers les lisières d'Angres.

On regrette ce mouvement trop osé, — qui n'avait point été prévu et qui est dangereux, car il ne pourra être préservé contre les flanquements... et, à peine a-t-on eu le temps de le regretter, qu'on le voit en effet arrêté net par des mitrailleuses invisibles... Il y a reflux, panique peut-être?

Non, pas de panique heureusement : ceux qui l'avaient

dépassé rentrent dans « l'ouvrage blanc », ils s'y accrochent, s'y organisent, y courbent l'échine sous les marmites ennemies qui déjà y pleuvent dru et vont tendre à le rendre intenable.

Voici la nuit tombée. L'horizon des « ouvrages blancs » reste troublé, et d'un rouge de sang.

Chez nous, c'est le calme avant-coureur. Devant la Forestière, les troupes défilent, défilent, défilent... Toute une division s'engouffre dans le bois, le dépasse, et va se disposer méthodiquement dans les parallèles, les places d'armes, les abris, les bivouacs, serrée au maximum vers l'avant afin que le succès puisse être poussé et exploité au plus tôt. Les caissons d'artillerie passent, passent, passent... en un fracas assourdissant, qui abrutit les colonnes d'infanterie. Les munitions achèvent de s'empiler auprès des pièces. Le corvées de territoriaux, lourdement, marchent, marchent, marchent..., suivant d'abord les pistes sous bois, — qui sont toutes familières à ces vieux habitués « du quartier », — puis longeant en terrain découvert le bord des boyaux, qui sont vraiment devenus des boulevards impraticables avec un tel afflux de troupes ! Et le matériel de la dernière heure s'accumule auprès des postes de commandement de l'avant : grenades qui vont appesantir les musettes, sacs à terre vides qui seront roulés avec la toile de tente et la couverture, gabions dont se chargeront quelques grenadiers pour hâter l'organisation des barrages au travers des tranchées conquises, vivres et outils à la disposition des assaillants, fils téléphoniques qui se dérouleront à leurs trousses, obus à ailettes des canons de 58 qui se transporteront vers l'avant pour aider à l'enlèvement des centres de résistance, sacs de cartouches pour alimenter sans interruption les fusils et les mitrailleuses.

Un peu avant le jour, tout le monde est à son poste, le cœur battant, mais ayant fait serment de vaincre ou de mourir.

Dès six heures, nous commençons à taper avec « la lourde » : les réglages se resserrent, les parapets boches se désagrègent, les fils de fer se coupent par brèches irrégulières. L'artillerie

de tranchée mêle ses bombes à nos marmites. Leurs énormes panaches blancs se profilent sur un horizon teinté de noir. A partir de huit heures, les batteries de campagne entrent dans le bal, à la cadence de quatre coups par pièce et par minute. A neuf heures, c'est devenu infernal, et tout le front du champ de bataille, de Loos à Arras, se perd dans le bruit et dans la fumée.

L'artillerie ennemie fait chorus, pressentant la crise, cherchant à l'enrayer en jetant le trouble dans les colonnes d'assaut qu'elle devine massées derrière nos parallèles. Les 150 et les 210 s'abattent en trombes irrégulières, irritées, inquiètes, autour de nos places d'armes. Parfois ils touchent le but, ouvrant d'horribles plaies dans l'organisme géant de notre corps d'attaque : mais il a l'âme chevillée et ne sent point ces égratignures.

Il va être dix heures.

Se pourrait-il que l'ennemi ait résisté à une telle avalanche et qu'il nous attende de pied ferme? Évidemment, nous n'avons pas « tout » détruit. Des coups de téléphone réitérés, pressants, suppliants appellent depuis une heure notre attention sur la « sape VII », où les fils de fer sont intacts. Mais il est impossible de modifier maintenant nos réglages !

Je me rends dans la tranchée de départ d'une compagnie de chasseurs dont cet ouvrage est l'objectif. Les officiers me pressent... Ce faisant, ils dissimulent leurs inquiétudes aux hommes qui les entourent et qui déjà, l'arme au poing, posent un pied sur les gradins de franchissement... Je lance à ma batterie des appels désespérés, mais « ça ne rend plus », car elle tire dans le noir, comme les autres. Je n'espère qu'une chose : c'est qu'il n'y ait plus personne derrière ces damnés fils de fer, tant est grande l'impression d'effroi qui se répand devant nous et qui pourrait bien avoir déterminé l'ennemi à lâcher la position.

Mon cœur bat à se rompre : il est dix heures.

Les chasseurs qui m'entourent « sortent », franchissant d'un bond le parapet, s'alignent rapidement sur leurs officiers

et se portent en avant, la baïonnette haute. Déjà quelques-uns culbutent dans les trous d'obus, au premier pas, soit que leurs jambes ne supportent plus le poids de leurs angoisses, soit qu'une balle les ait déjà frappés.

Je songe que 200 000 hommes, sur le front de l'armée, à la même seconde, font le même geste ! ! !

Tous nos canons, automatiquement, d'après un mécanisme réglé d'avance, allongent leur tir. La fumée et la poussière s'éloignent. Les premiers objectifs d'attaque se détachent sur l'écran qu'elles forment.

Oh, mes pauvres, mes malheureux chasseurs !...

Ils n'ont pas fait vingt pas que le sinistre crépitement des mitrailleuses s'échappe de la sape VII. La nappe des balles fait son œuvre dévastatrice et vient raser le parapet de la tranchée de départ où je me tiens en observation : pourquoi courbé-je la tête sous leur menace, alors que des hommes, devant moi, les bravent le front haut et se font faucher d'enthousiasme?

C'est une sublime folie. Ils s'élancent sur le réseau, comme si leurs mains ensanglantées devaient réussir où nos obus ont échoué... Plus loin, les plus audacieux, les plus téméraires, — et je distingue parmi eux ces trois officiers avec leur adjudant qui, il y a un instant, me pressaient avec une insistance si généreusement dissimulée, — les plus admirablement fous gisent au pied du réseau que leurs membres étreignent en un dernier effort. Le capitaine les précède dans cette course à la mort. Son corps de héros, troué certainement par plus de cinquante balles, « chevauche » les « chevaux de frise »... Ironie du sort, qui semble avoir ainsi voulu immortaliser dans une attitude professionnelle ce cavalier de carrière, auquel son arme n'offrait plus assez d'occasions de sacrifice et qui venait d'apporter aux fantassins la collaboration de son cœur, de son âme, de son corps !

Le fallait-il, ce geste d'une beauté insensée?... Une voix me répond : Il le fallait... Il fallait qu'à cette heure tout le monde « sortît ». Il fallait que tout jugement individuel se tût devant un ordre. Il fallait que les faiblesses possibles fussent emportées dans le tourbillon général. Il fallait que le plus grand geste d'héroïsme qui ait été jamais demandé à des hommes

s'accomplît dans toute son ampleur devant un ennemi stupéfié de son audace.

Et mes yeux évoquent alors ce même spectacle renouvelé en plus de cent endroits sur le front de l'armée...

Je suis tiré de ma stupeur par les autres incidents du combat. D'abord par la violence du bombardement ennemi qui s'abat tout autour de nous sur les parallèles et les places d'armes de départ, ouvrant des saignées dans les réserves qui s'avancent de boyau en boyau, frappant des blessés déjà sanglants, n'épargnant pas les prisonniers qui refluent affolés.

Ensuite, par la rupture des communications téléphoniques avec ma batterie. Je cours aux postes d'artillerie voisins, pour emprunter leurs lignes : presque tous ont subi le même sort. Que vont faire nos pièces dans l'inconnu? Elles allongent, allongent... trop vite, car nos fantassins ne progressent qu'à pas lents dans ce labyrinthe défendu à outrance, trop vite pour nos lignes qui ne se sentent plus assez soutenues par leurs obus.

A gauche, au nord de la sape VII, pivot des résistances ennemies, nos vagues ont disparu, progressant dans la direction du « Fond de Buval », rejetant derrière elles des flots de prisonniers, étourdis. A droite, les progrès sont également certains. Le bruit circule, parmi les réserves, que la division voisine a pris pied dans Ablain et que, se liant à elle à la vue, notre bataillon de droite est près d'aborder le fameux point X...

La fusillade ne cesse pas : des balles, arrivant de tous les côtés, frappent les arbres de « la haie » où j'ai mon poste d'observation. On ne voit plus aucune troupe à découvert, sauf de lamentables théories de blessés qui ne trouvent pas à s'écouler par les boyaux obstrués et qui veulent tout de même gagner les postes de secours : combien sont morts d'avoir osé ce risque ! Les réserves s'entassent, poussées de l'arrière vers l'avant; elles encombrent tout, hors d'état de déboucher et d'appuyer utilement les premières lignes.

Aux éclatements sourds, aux petits nuages de fumée grise qui s'élèvent là-bas au-dessus des parapets, vers l'ancienne première ligne allemande, on devine la lutte à la grenade, où les hommes se tuent à un mètre, chaque survivant piéti-

nant le corps de celui qui l'a précédé, et chacun se disant que son tour va venir d'être ainsi piétiné. Lutte sanglante, la plus meurtrière qui soit, où les membres sont déchiquetés, les ventres ouverts, et d'où l'on ne revient (si on en revient...) que les yeux crevés, ou les chairs pénétrées par cent éclats porteurs du germe de gangrène !

Comment faire comprendre ce qu'ont donné, ce qu'ont souffert, ce qu'ont mérité les régiments et les bataillons désignés pour l'enlèvement des ouvrages de Lorette?

La Chapelle n'est pas encore entre nos mains. Que Dieu bénisse nos morts tombés pour arracher aux mains des barbares la pierre de son autel, gisante parmi ses ruines !

Entraîné par une force irrésistible, — et puisque ma batterie est sourde à mes appels, — je me porte de ce côté, ivre des premiers succès annoncés : car, si l'on ne tient pas la chapelle proprement dite, on s'est glissé et installé, entre X... et X... sur une partie du rebord du plateau, face à Ablain.

La voici donc, cette « Blanche-Voye », repaire des réserves boches... Je vois son ravinement profond qui descend vers l'église d'Ablain, ou plutôt vers ce qui fut l'église : les voûtes effondrées, les ogives ébréchées, les pans de mur écroulés résument à mes pieds, au milieu d'un amas de pierres blanches, le monument symbolique de la guerre moderne. Tout à l'entour, ce ne sont que maisons éventrées, démolies, dévastées.

Impossible de rien comprendre à tout cela. Nous sommes ici, tenant les abords de la Chapelle, ayant même sensiblement progressé vers l'est, dans la direction des ouvrages X..., X..., je vois des nôtres, là tout près, sur le dos de la croupe de la Blanche-Voye..., j'aperçois, à revers, les talus nord de cette croupe et, stupeur, j'y observe des Boches faisant le coup de feu. Dans ce qui fut le quartier de l'église d'Ablain, mêmes constatations étranges : il est encore à l'ennemi, dont on voit circuler les réserves sous les éclatements de nos gros obus.

Mais voici qui est plus fort, si c'est possible ! Tout en face de moi, à l'est, sur les pentes au delà de Souchez, dans la direction de la cote 119 — l'objectif principal des troupes de la région — ne sont-ce pas des bataillons qui montent? Bataillons

français? Ce serait invraisemblable, puisque Ablain et Carency tiennent encore... Et cependant, il n'y a plus de doute, ce sont bien des Français : en observant les isolés qui s'acheminent sur leurs pas, on suit leur trace, on se rend compte qu'ils ont débouché entre les deux villages, qu'ils se sont emparés des ouvrages du « Cabaret rouge » et du « Cimetière de Souchez », et que, utilisant un angle mort du terrain, ils franchissent maintenant les talus, montant victorieusement la côte de Givenchy sans que rien semble devoir les arrêter.

Malheureusement ils sont seuls... C'est un mince saillant démesurément allongé au delà de la ligne d'attaque... Nous frémissons d'enthousiasme en les regardant, en songeant que « la guerre de mouvement », se précipitant à leur suite, va peut-être dans un instant pourchasser l'épée aux reins la « guerre de position » honteuse... Et en même temps, nous tremblons qu'il ne leur arrive malheur...

Des réserves fraîches vont-elles s'avancer derrière eux? Pourra-t-on, par cet étroit goulot, faire défiler les effectifs nécessaires pour élargir la brèche et pousser le succès? Une réussite « de surprise » est-elle une vraie réussite dans une action de force où rien n'a pu être laissé à l'imprévu, où le commandement a accumulé d'avance ses disponibilités derrière les points du front se prêtant le mieux à une possibilité de percée, où les mouvements latéraux de ces troupes disponibles ne sauraient être ni assez rapides ni assez importants pour exploiter en temps utile les occasions propices?

Angoissant problème, dont les données se sont présentées confusément à l'esprit de tous les spectateurs de cette scène inoubliable, et se sont précisées lorsque, le soir, on s'en remémorait tous les détails. Angoissant problème, qui reste encore posé à cette heure, au lendemain du jour où il nous est apparu, qui reste posé, sans solution, parce que les réserves attendues ne sont pas arrivées, parce que des bras se lèvent d'indignation à ce sujet — (il y a toujours, pour s'indigner, des bras disponibles, à côté des bras qui agissent et qui n'ont pas le temps de s'indigner!) — parce que de sérieuses inquiétudes entourent là-haut cette « hernie » de la cote 119, menacée d'étranglement sur les pentes ennemies où le reste de l'attaque ne l'a point encadrée.

Depuis vingt-quatre heures en effet, les actions du plateau ont continué en effroyable carnage, pour ne réaliser qu'une insignifiante progression, dans un secteur où l'enchevêtrement des lignes rend presque impossibles l'action du commandement, l'intervention de nos batteries, l'engagement des réserves.

Il paraît que Carency, entouré de tous les côtés par nos troupes, est sur le point de capituler, mais, au delà, la ligne ennemie commence à se reconstituer et à resserrer le demi-cercle d'investissement devant notre récente conquête de la cote 119. Dans la plaine du nord, les progrés sont peu considérables, encore qu'ils aient coûté très cher : l'assaut, parti le 9 à dix heures, en même temps que le nôtre, a enlevé la première ligne ennemie en face du « Bois des Boches » et gagné, par sa droite, la petite crête précédent le « Fond de Buval », se liant ainsi à notre gauche... Mais l'ennemi, jouant avec succès le même jeu au « Fond de Buval » qu'à la « Blanche-Voye », s'accroche désespérément dans ses tanières, tient en haleine les courageuses compagnies de la division du nord, brise leur élan et prend en flanc par ses feux de mitrailleuses celles qui, plus bas et le long de la route d'Arras, cherchent à progresser vers le « Bois Carré ».

Nous aussi, par nos progrès sur le plateau, vers X..., vers X..., nous prenons en flanc, voire même à revers, ces enragés défenseurs du « Fond de Buval » et de la « Blanche-Voye ».

Les esprits critiques, quoique simples, diront que nous nous battons mal... Nous, qui voyons l'âpreté, la férocité, la cruauté de ces luttes pied à pied, nous en concluons simplement qu'elles nous révèlent chaque jour de nouvelles invraisemblances.

Ce n'est d'ailleurs pas tout à fait une invraisemblance que des « flanquements » soient susceptibles d'enrayer des attaques, mais incapables de déloger un défenseur des trous où il s'accroupit ! La philosophie du champ de bataille amène le sage à tenir pour vrai ce qu'il taxait d'erreur. Si ce n'est point sagesse, c'est du moins modestie, et rien ne rend modeste comme de se trouver si petit au milieu de tant de choses poussées à leur superlatif.

Orgueilleux et insensés ceux qui voudront définir en un mot les causes de l'insuccès, si nous n'arrivons pas, demain, à bondir en forces vers la cote 119 (et, si nous n'y réussissons pas demain, la cause sera entendue)... On parlera d'imprévoyance, peut-être d'impéritie. On prononcera le mot de négligence, peut-être d'inertie. On conclura que la percée était réalisée, parce que deux ou trois bataillons ont « failli » percer. On fera découler, de ce fait et de cette circonstance d'exception, les règles de l'attaque future...

Non, mille fois non, je n'ai aucune raison de croire qu'on pourrait être aussi léger. Le sang de nos tués, qui rougit les coteaux et la plaine, crierait vengeance contre de telles inconséquences de pensée. Demain, comme aujourd'hui et hier, on continuera les efforts maxima en vue de « percer », sans tenir compte des sacrifices et des difficultés. Et, si nous y échouons, bien malin — ou bien peu — sera celui qui nous en dira le pourquoi.

25 mai. — Dix jours durant, la bataille de Lorette s'est poursuivie avec sauvagerie, sans une heure d'interruption, sans une accalmie. Les mêmes troupes de la même division y ont déployé la même énergie surhumaine, prêtes à se sacrifier jusqu'au dernier homme, à peine renforcées par deux petits régiments, — petits par le nombre, grands par le mérite, — qui ont partagé avec une remarquable abnégation leurs peines et leurs pertes. Depuis « la haie » jusqu'au rebord du cirque de Souchez, du point X... au point X..., ce n'est plus qu'un vaste charnier : il y a près de 1 500 cadavres, tant allemands que français, dans le seul coin de la Blanche-Voye, où se sont livrées des actions qui compteront parmi les plus acharnées.

Sache, pays de France, que tes soldats ont connu là le fonds et le tréfonds de la misère humaine; qu'ils ont fait bonne figure non seulement à la mort, mais à toutes les épouvantes et aux pires laideurs dont elle se puisse entourer ; qu'ils ont résisté, pendant plus de dix jours de cette existence infernale, à plus de fatigues, à plus de privations, à plus de tortures physiques et morales que le Dante lui-même en a jamais pu concevoir... Va, tu peux leur pardonner beaucoup et leur faire

crédit, s'ils n'ont pas vaincu cette fois comme ils l'avaient espéré !

Les craintes, qui étaient nées avec l'occupation précaire de la cote 119, se sont réalisées. Il n'a pas été possible d'y soutenir ni d'y maintenir les braves qui s'y étaient portés d'un seul élan. Comme il fallait le penser, les commentaires vont leur train;... mais il ne sert à rien de se lamenter et, forts de leur conscience, nos chefs comme nos hommes se disent que ce sera pour une autre fois.

Autour du fortin de la sape VII, les pertes ont continué, terribles, et les combats à la grenade n'ont pas cessé pendant trois jours : ils ont pris, de notre part, une telle acuité dans la matinée du 13, ils se sont développés avec une telle audace de la part de nos chasseurs que ceux-ci ont pu, enfin, occuper l'ouvrage en n'y trouvant plus que des cadavres boches.

Nous nous sommes ainsi trouvés maîtres de toute la partie centrale du plateau, la Chapelle proprement dite ayant été enlevée la veille par le magnifique assaut d'un bataillon d'infanterie, et, une fois de plus, nous avons conçu l'espoir de faire tomber du même coup le « Fond de Buval » et la « Blanche-Voye ».

Vain espoir pour le « Fond de Buval », qui nous a résisté et nous résiste encore, contre toute vraisemblance. Espoir réalisé, — mais au prix de quelles pertes... — pour la « Blanche-Voye ».

Là, les assauts quotidiennement répétés se sont heurtés et brisés contre l'amas de fils de fer, de décombres, de trous d'obus amoncelés entre le point X... et les talus du revers nord de la crête où se nichait la résistance boche.

Plusieurs fois, nous avions réalisé une préparation d'artillerie que nous pouvions croire excellente, d'autant qu'à nos tirs de front s'ajoutaient des feux de flanc partant des abords de Carency, maintenant entre nos mains. Mais, à chaque nouvelle tentative, les tireurs et les mitrailleuses ennemis sortaient de leurs taupinières, garnissaient le haut des talus, voyaient venir nos tirailleurs au travers du dédale d'obstacles s'opposant à leur progression et les fauchaient à leur approche des fils de fer. Une affaire, plus rondement menée que les

autres devant un adversaire épuisé par sa résistance, nous a enfin livré, le 20, la totalité de cet éperon de la « Blanche-Voye », et, avec lui, l'îlot central d'Ablain jusqu'à l'église, qui avait arrêté jusque-là les progrès de la division voisine.

Épuisés, à bout de forces physiques et morales, réduits à des effectifs infimes, privés de presque tous leurs cadres, les bataillons du 9 mai viennent de céder la place à d'autres. En les voyant passer à la Forestière, au matin des relèves, nous saluons en eux les survivants de la plus rude bataille de l'histoire militaire du monde entier : celle où les raffinements du progrès se sont compliqués, si l'on peut dire, des simplicités du combat antique ; celle où toutes les horreurs se sont additionnées ; celle où il n'y a pas eu trop d'armes pour faire couler le sang, où le « couteau de tranchée » est venu frapper ceux qu'avaient épargnés l'obus, la balle ou la grenade!

LE 16 JUIN

1er juin. — On a été trop près de la victoire pour s'en tenir à des résultats incomplets. La volonté de reprendre les attaques, ou plutôt de les continuer, se propage du haut en bas de l'échelle. Il y a des raisons d'espérer que la capacité de résistance de l'ennemi a été ébranlée et qu'en demandant à nos troupes un suprême effort, on les pourra tout au moins amener sur cette grande crête de Vimy-Givenchy, d'où elles tiendront la plaine sous leur feu.

Je n'ai pas vécu les misères de l'infanterie, mais je les ai vues d'assez près pour les comprendre. Et je me demande comment il va être possible d'exiger d'elle, sans qu'elle ait achevé de se reconstituer moralement et physiquement, le renouvellement du sacrifice. L'esprit d'obéissance est la première loi de la guerre. Si c'est possible, c'est fait. Si c'est impossible, ça se fera !

J'assiste donc, depuis deux jours, à la rentrée en ligne des immortels bataillons du 9 mai, dont l'éloignement du champ de bataille n'a même pas duré une semaine. Quelques-uns, dans mon entourage, s'étonnent de leur voir encore l'air

abattu et exténué... Lorette les glace d'horreur, et leur sang se fige à la pensée de retourner déjà piétiner leurs morts sur ce plateau... Moi qui me souviens de la scène inoubliable du 9, je comprends la tristesse et l'effroi de leur regard. L'enthousiasme ne saurait être une chose factice. Et des hommes, — car ce sont des hommes, — ne peuvent pas chanter avec des lèvres que glace le souffle de la mort, de la mort entrevue avec le cortège de tant de circonstances aggravantes.

Ces troupes cependant donneront encore le meilleur d'elles-mêmes, car jamais une troupe française ne reculera devant ce don. Mais qui les voit pressent la limite de leur effort. Mais qui les voit affirme qu'en cette circonstance elles fournissent l'ultime preuve de leur valeur incomparable. Aucune autre armée que l'armée française n'aurait pu se permettre, le lendemain même, de recommencer un 9 mai !

La situation s'est peu modifiée pendant la dernière semaine. Elle reste à la fois étrange et horrifiante : étrange, parce que le « Fond de Buval » continue à tenir ; horrifiante, parce que les travaux d'assainissement n'avancent que très lentement dans un terrain continuellement exposé et où les corvées d'ensevelissement ne peuvent fonctionner que la nuit.

Des troupes d'étapes s'emploient à cette besogne terrible avec un dévouement remarquable. Nombre des victimes des derniers combats sont ramenées jusqu'à la Forestière, au prix de fatigues inouïes, et inhumées dans ce petit cimetière où sont seuls, en principe, déposés les mourants de l'ambulance voisine. La plupart des autres reçoivent, sur place, les derniers honneurs... La corvée circule à la faveur de l'obscurité dans les secteurs assignés. Elle a reçu des lampes électriques de poche pour remplir sa mission. Des lueurs rapides rasent ainsi le sol et fouillent les abris, comme des feux follets. Quand on découvre un corps, on cherche à l'identifier : si c'est un « Boche », comme le temps et la besogne pressent, on procède sommairement, on l'enterre dans le trou d'obus le plus proche sans autre formalité ; si c'est un Français, on retire sa plaque et ses papiers, on l'ensevelit aussi soigneusement que possible, on pose sur la terre qui le recouvre deux brindilles en croix, et l'on passe ! C'est peu, c'est triste, oui sans doute. Mais il y a

là cependant une grande et touchante beauté, car ce pieux devoir se remplit sous les marmites, et il arrive plus d'une fois que le fossoyeur et le soldat, — soldats tous deux, — soient enterrés par un nouvel obus et communient à jamais dans l'idéal du même sacrifice.

Lugubres sont aussi les travaux qui se poursuivent en cette nécropole, lorsque la pioche, — qui veut protéger les vivants de la mort, — rencontre la mort sous son fer. Elle est partout. Il faut vivre avec elle, en attendant d'y succomber soi-même. Elle est dans tous les parapets, parmi les sacs à terre, dans les abris les plus profonds, enterrée, déterrée, toujours présente, partout visible, impitoyable.

Lorette, terre sacrée, terre du souvenir, terre de l'espérance issue de tant de sang !

On ne sait pas où est notre première ligne.

Ce n'est point un paradoxe, mais la simple vérité ! J'entends par là que l'on n'est pas arrivé, jusqu'à aujourd'hui, à bien homologuer les points du terrain occupé avec les données du plan au 1/5.000e du secteur. Nos tranchées avancées sont quelque part entre X..., X..., X..., X..., c'est-à-dire tout près du rebord du « cirque de Souchez », mais on ne sait pas où au juste. Nous avions cru d'abord être à hauteur des points marqués X..., X..., X... ; si c'était vrai, nous verrions à nos pieds tout ce fameux cirque, et nous ne le voyons pas !

De certains points de nos tranchées, on aperçoit cependant Souchez, ce village quasi-mystérieux que nos obus battent depuis huit mois sans que leurs éclatements puissent être observés de nulle part. Nos batteries ont déjà fait sur lui de bonne besogne. La plupart des maisons sont démolies. Le séjour doit y être des plus désagréables pour les réserves ennemies. A droite, émergeant d'un fond marécageux, les ruines de la station et du château de Carleul, presque complètement arrasés, parmi les misérables débris d'un parc autrefois somptueux. En fond de tableau, « la côte de Givenchy », puissant réduit du champ de bataille ennemi, avec des ouvrages de deuxième ligne en voie d'organisation. Vers la gauche, le « bois en Hache » que nos obus balayent aussi

depuis longtemps, car on le suppose garni d'abris et de troupes.

Entre ces points et nous, il reste un inconnu : ce que nous appelons « le cirque de Souchez ». Nous savons, d'après la carte et d'après les photos de nos avions, que le plateau descend en pente brusque vers Souchez, que ces pentes sont abondamment garnies de talus formant de grands escaliers, et cet ensemble échappe malheureusement à nos observations directes. Pour nous en faire une idée et pour réussir à le tenir sous nos obus, nous venons d'établir, latéralement et au sud, des observatoires trop éloignés pour être d'un emploi efficace : de là, on devine ces pentes et ces talus, parfois même on découvre à la jumelle des Boches qui y grouillent et y travaillent, sans qu'on puisse les atteindre avec la trajectoire trop tendue de nos 75. Il faut alors mobiliser les « lourds »; mais, à la première marmite, ils disparaissent comme des diables dans leur enfer d'abris, sous les talus, et redeviennent invulnérables. Certainement, ce sera là un nouveau « Fond de Buval », une autre « Blanche-Voye », et les assauts de front auront fort à faire dans des circonstances essentiellement favorables à la tactique défensive préférée des Allemands.

De notre côté, les travaux d'aménagement du terrain conquis se sont poursuivis activement. Leur rendement a été faible, en raison de l'activité offensive incessante et des bombardements ennemis d'une intensité chaque jour croissante. Les batteries lourdes de Liévin et de l'Hirondelle défendent et couvrent leur infanterie avec une fidélité et une précision auxquelles nous devons rendre hommage. Elles sont devenues innombrables depuis les jours derniers; nous sommes impuissants à réduire au silence une telle multiplication de bouches à feu, et ceci n'est pas pour simplifier le problème. Nos organisations nouvelles sont battues en brèche au fur et à mesure de leur apparition. Et la préparation des attaques projetées, devant un ennemi en éveil, aussi formidablement outillé pour la riposte, ne peut à peu près pas se réaliser. On doit se borner à « retourner » sommairement les ouvrages conquis et à s'y maintenir dans une situation précaire. L'infanterie, pleine de bonne volonté « quand même », aidée par

les infatigables territoriaux, améliore la situation, s'aménage des abris, ouvre les parallèles de départ qui, demain, lui seront nécessaires pour son effort.

Mais elle n'a pas le temps de tout mener à bien. Elle sait que des nécessités d'ordre général priment tout, et entre autres, celle de tenir l'ennemi continuellement en alerte, de ne pas lui laisser supposer qu'on prépare une autre « grosse affaire », de le forcer à abandonner sous nos assauts préalables, réitérés, ce « rebord » du cirque où l'on veut que nous établissions notre base de départ.

15 juin. — On parle quelquefois du calme avant-coureur des tempêtes. Eh bien ! si la tempête doit souffler demain (car on se murmure déjà que le mystérieux jour J fixé pour l'attaque sera demain), je me demande quel calme l'aura précédée : depuis une quinzaine, il y a bien eu une moyenne d'un combat par jour ! Je ne crois pas pouvoir même me les rappeler. Toujours est-il que les bataillons qui se sont succédé aux tranchées ont donné une fois de plus la mesure de leur activité et de leur ténacité.

Dans la partie sud, les opérations, en liaison avec la division voisine, ont permis l'occupation définitive d'Ablain, jusqu'aux dernières maisons et jusqu'à la sucrerie : on est arrivé tout près de la station et du château ruinés de Carleul.

Pour rendre ces progrès fructueux et durables, il fallait que nous nous accrochions solidement sur l'éperon, — le dernier des « côtes de melon », — qui domine la sucrerie. Il n'avait pas de nom, parce que n'ayant pas encore d'histoire. Et peu à peu, il nous devenait familier sous celui de « rebord sud du cirque », d'après les indicatifs de la carte du secteur. La bataille de ce « rebord sud » a duré quinze jours sans résultats.

Il y a, là derrière, un satané talus, où les Boches ont creusé leurs tanières, où nos obus ne peuvent les écraser, où nos baïonnettes ne réussissent pas à les atteindre. Je me souviens cependant que, le 5, à l'heure qui avait été fixée pour l'attaque, un peloton de chasseurs à pied, précédé par son chef, s'est jeté si résolument en avant qu'il a réussi à atteindre le talus. Nous l'observions à la jumelle, de notre observa-

toire latéral, et notre émotion était à son comble... Tout le reste de la ligne d'assaut avait été arrêté par les tirs de barrage d'infanterie, de mitrailleuses et d'artillerie, mais ces braves étaient arrivés sur le bord supérieur du talus... Là, ils hésitaient un moment, puis dégringolaient en vitesse, se jetaient dans la tranchée boche, y disparaissaient pour s'y livrer sans doute à un corps à corps effréné, car on était en droit de supposer qu'ils ne se laissaient pas facilement mettre la main au collet... Ils avaient disparu depuis quelques minutes quand une nouvelle vague, envoyée à leur aide, abordait la tranchée, mais en était violemment rejetée... Pendant quelques minutes encore, nous distinguions de l'agitation, des fumées de grenades, des scintillements de baïonnettes... puis, plus rien ! Le gouffre avait englouti son homme et la surface de l'eau, un moment agitée par la chute du corps, retrouvait son calme après quelques oscillations.

Au nord, tous les efforts sont d'abord restés infructueux pour aborder également le rebord du cirque. Il y avait là une sorte de fortin — (dès qu'une tranchée est fortement organisée et résiste à nos coups de mains, nos hommes ont pris coutume de la baptiser « fortin », mot qui les venge d'avoir échoué devant elle ou qui les glorifie d'y avoir réussi...) — le fortin dit des « Sacs à terre ». Bien garni de mitrailleuses, occupant une excellente position flanquante, il faisait échouer toutes nos tentatives sur le talus dit du « rebord nord », symétrique vers le nord du talus dit du « rebord sud ». Il nous avait causé beaucoup de pertes dans les premiers jours du mois.

Avant-hier, deux compagnies de chasseurs y sont entrées d'un superbe élan : la croix de guerre avait été promise à tous ceux qui s'y maintiendraient. Ils s'y sont maintenus, en dépit d'un invraisemblable bombardement et, demain, la grosse attaque profitera de leur succès.

En somme, l'affaire qui se prépare est d'un tout autre caractère que celle du 9 mai. Alors, on avait tout sacrifié à la préparation et on avait réussi à la perfectionner jusqu'aux moindres détails, en maintenant le calme jusqu'à la dernière heure et en se réservant ainsi toutes les chances de la surprise. Aujourd'hui la surprise n'est plus possible, Il restera peut-être

la surprise de l'heure, mais point celle du fait. Il semble, dans ces conditions, qu'on ait cherché à réussir par l'accablement préalable d'un adversaire harcelé, bombardé, traqué, toujours menacé, jamais tranquille.

Le jeu est double, car nous y sommes entraînés, mais en menant le train. Pas d'organisation finie, point de bonne tranchée de départ, peu d'abris pour protéger avant la « sortie » les troupes d'assaut contre le bombardement. C'est presque de la guerre de campagne, avec la recherche de ce seul avantage (et il est essentiel lorsqu'on est « en mouvement ») : l'initiative des opérations.

(*La fin prochainement.*)

HENRI RENÉ

LA DOUCE ENFANCE

DE THIERRY SENEUSE[1]

VII

A la distribution des prix Pierre qui, comme d'habitude, n'obtint aucune nomination, fut comblé de joie par les succès de Thierry. Il était sans envie, il était heureux puisqu'on rendait justice à celui qu'il admirait. D'avoir su choisir pour intime un si brillant élève suffisait à contenter son amour-propre.

Durant toutes les vacances les deux amis attendirent impatiemment le jour de la rentrée, où ils se retrouvèrent assis l'un près de l'autre, dans la classe de seconde. Thierry, naguère si déconcerté par les méthodes chères à « Calebasse », apprécia singulièrement les leçons de Chardonnet. Ce petit vieillard hésitant et maniaque, sitôt monté en chaire n'était plus le même ; il vous initiait avec une sûre conscience aux chefs-d'œuvre des anciens ; les nobles perspectives, les harmonieux méandres, où il vous promenait avec lenteur et qu'il connaissait si bien, chaque fois il semblait les découvrir à nouveau tant son émotion était sincère. En articulant, en nuançant certains mots, la voix grave et profonde qui s'échappait de ce corps frêle tremblait d'un amour irrésistible et d'une

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 février et 1er mars 1916.

piété communicative. Par la grâce des humanités souveraines, l'apôtre Chardonnet enseignait le goût des réalités, l'horreur des abstractions et des sophismes, formait des esprits clairs et trempait des cœurs honnêtes.

Souvent, à la sortie de la classe, il retenait Thierry. Le regard lointain, presque timide, et avec de petites phrases sobres, ce vieux solitaire, tendre peut-être, questionnait l'adolescent, lui donnait des conseils de réflexion et d'équilibre, lui signalait certaines lectures, le gardait contre les enthousiasmes intempestifs d'un romantisme menaçant. Mais, plein d'humilité, il terminait en recommandant au petit Seneuse d'en appeler toujours de ses conseils aux exemples et aux jugements de l'oncle : « Un homme admirable ! » concluait-il. Puis, sans un mot d'adieu, et comme s'il se fût repenti d'avoir marqué quelque préférence pour l'un de ses élèves, il s'échappait soudain, s'évanouissait comme une ombre.

Thierry travailla de son mieux avec ce bon maître. Quant à Pierre, malgré des résolutions et des velléités fugitives, il persista dans son indolence d'écolier futile et correct. Toutefois, par crainte d'être méprisé par un ami si cher, il s'efforça très gentiment de partager les curiosités d'esprit de son inséparable.

Durant un hiver et un printemps humides, tous deux s'enfermèrent les jours de congé dans une mansarde de la rue des Toussaints où Thierry, avec des meubles estropiés et de vieux tapis, s'était aménagé une retraite de libre solitude, que décoraient des images empruntées aux magazines d'alors, sujets patriotiques et nudités innocentes. Cet asile poussiéreux, cette cellule mal réchauffée par un antique poêle de faïence, enchantait les lycéens. Ils s'y sentaient parfaitement chez eux, séparés de l'univers, et bien l'un à l'autre. Jamais personne ne venait les troubler ; ils n'avaient pour compagnons que le chat Belzébuth et Miraut, le successeur de Favori. Aucun bruit ne parvenait de la rue, et l'on n'entendait, selon le temps, que le piétinement des pigeons sur les tuiles ou la chanson de la pluie dans les gouttières.

Ce fut là qu'ils dévorèrent leurs premiers romans défendus, se communiquant avec une honte agréable les passages scabreux, et s'inquiétant à les comprendre.

Pourtant, ils demeuraient timides et modestes. Et les cynismes juvéniles auxquels chacun d'eux se laissait entraîner parfois, dans la cour du lycée, avec leurs condisciples, les gênaient et les faisaient rougir dès qu'ils étaient seuls. Par respect pour leur douce intimité ils les bannissaient de leurs entretiens ; et l'affection qui emplissait si bien leurs existences les préservait l'un et l'autre des aventures louches. Quand le dimanche, malgré la neige ou les ondées, leurs parents les forçaient à prendre un peu d'exercice, ils n'étaient jamais tentés de rejoindre ces camarades dont ils redoutaient les grossièretés. Sous prétexte de continuer l'exploration de leur vieux Reims, longtemps ils erraient tous deux par les rues boueuses et solitaires. Cependant, au fond de son cœur, et sans oser l'avouer, le fils du négociant commençait à souhaiter d'autres distractions : c'était l'heure où un casino, mis à l'index par les familles, donnait sa matinée « extraordinaire »...

L'amitié chaque jour plus étroite des deux lycéens devait fatalement conduire l'oncle rue des Minimes. Longtemps il était demeuré sur la réserve, car ses préventions, ses antipathies étaient extrêmes contre les parvenus, et il s'attristait à l'idée que sa fière et fine cité subirait bientôt peut-être le honteux despotisme de l'argent. En effet, avec une rapidité démoralisante, des fortunes énormes s'édifiaient depuis peu dans le commerce du champagne. Toutes, hélas ! n'étaient pas réalisées par des Français. Et le vieux patriote s'indignait que moins de quinze ans après la défaite il se rencontrât des gens assez aveuglés par le prestige des millions pour s'incliner devant les envahisseurs d'outre-Rhin, rechercher leur compagnie et flagorner leur morgue. Certes, Georges-Jacques ne rangeait pas les Vellerive parmi les thuriféraires des intrus. Mais il leur tenait quand même rigueur, sachant que leur veulerie, leur soif de sociabilité et d'élégances leur interdirait toujours de réagir, comme c'était le devoir de chaque Rémois. Au surplus, les parents de Pierre travaillaient de tout leur cœur et semblaient mettre toute leur gloriole à saccager les intimités anciennes et à détruire les mœurs et la bonhomie provinciales.

Prosper Vellerive était le fils de braves vignerons de Sermiers qui, là-bas, continuaient à cirer leurs chaussures devant leur porte et mangeaient à la cuisine. Au sortir de l'école primaire, leur garçon s'était placé chez un courtier en laines de Reims. Il succéda à son patron, créa des comptoirs à Melbourne et à Buenos-Aires et, servi par une chance persistante, arriva bientôt à la fortune. Mais il ne songea nullement à imiter les vieux collègues qui dissimulaient leurs bénéfices; devenu un monsieur, il s'offrit une jolie femme et une belle maison, invita à des chasses et à des dîners, mena grand train.

C'était un gros homme, assez majestueux somme toute, et qui par son flegme magnifique faisait d'abord illusion. Très soigné de sa personne, il s'évertuait au chic des baronnets qu'on voit sur les estampes sportives, avec leurs favoris courts et leurs joues écarlates. Fashionable, il s'habillait à Paris, baisait la main des femmes et aurait pu réciter par cœur l'annuaire des cercles et le calendrier des courses. Aux époques obligées il s'imposait des villégiatures élégantes. Il y avait fréquenté de hauts personnages et des gentilshommes assez authentiques dont il ébruitait négligemment les familiarités à son endroit. Le « beau monde » ne lui avait pas tourné la tête : il l'affirmait du moins.

Par malheur, il n'avait pu complètement dépouiller ses origines ; et souvent des « cuirs », des locutions fâcheuses lui échappaient, à l'hilarité narquoise de camarades qui ne lui étaient point toujours supérieurs. Comme il se flattait avant tout d'être pratique, il marquait au Pouvoir une certaine estime, et il avait su résister à sa femme qui voulait confier Pierre aux Jésuites. Dans les milieux libéraux il aimait à rappeler cette circonstance; mais il évitait d'ajouter que, le lendemain, lui-même avait placé sa fille à l'externat de l'Assomption. Vellerive siégeait au conseil municipal et se réservait, sans impatience ni fièvre, des destinées plus grandioses. Il se savait l'étoffe d'un parfait conservateur comme d'un excellent radical. S'enrichir encore et toujours, recevoir à sa table les gros bonnets de l'industrie, les officiers, les hobereaux et les politiques, tel était en réalité le but de sa vie. Ainsi se résumait l'individu : brave homme, pas méchant

mais fort sot, et qui, resté chez lui à recoucher ses vignes, fût demeuré peut-être un paysan cordial et simple.

La blonde madame Vellerive n'avait pas médiocrement contribué à son succès. Malgré ses quarante ans, elle passait pour la plus jolie femme de Reims. Quand elle entrait au bal, tous admiraient l'éclat de sa chair nacrée, la ligne ferme et pure de ses épaules tombantes, le regard chaud et lointain, le cerne tendre de ses yeux.

Très soucieuse de se montrer au courant des nouveautés, elle révolutionnait la ville par l'audace de ses toilettes comme elle désirait l'éblouir par la variété de son savoir. Et comme elle achetait tous les ouvrages récemment parus et en citait les titres avec à-propos, elle avait conquis une réputation de bas-bleu.

En réalité, elle était d'humeur folâtre et primesautière ; elle possédait le don des mots grivois, des plaisanteries équivoques, et son plus grand mérite était d'oser tout dire. Les Rémois, friands de gaudrioles, la jugeaient d'une irrésistible drôlerie. Tous les hommes la courtisaient.

La légèreté de ses propos faisait croire à la fragilité de sa vertu. Maintes fois, pour le malicieux plaisir d'aguicher les soupirants, elle avait failli se compromettre ; mais c'est impunément qu'elle côtoyait le danger. Elle restait malgré tout une honnête femme, une mère parfaite. Naguère, dans sa longue et pénible attente du riche prétendant, cette fille sans dot avait a quis un sens trop exact des réalités pour courir les risques d'une aventure. Aussi des deux aristocraties d'argent qui se partageaient la ville, celle du vin, plus orgueilleuse et fermée que celle de la laine, après avoir longtemps tenu à l'écart madame Vellerive commençait à l'accepter.

Un soir de juillet où Georges-Jacques feuilletait chez le libraire un superbe *Coutumier de Reims* aux armes de Le Tellier, madame Vellerive, agitée comme à son habitude, pénétra dans la boutique. Sous sa robe en batiste à fleurs, ses jupons amidonnés faisaient un bruit de tôle. Un parfum musqué s'exhalait de sa personne.

Elle reconnut Seneuse pour l'avoir souvent croisé dans les promenades, et tout de suite elle décida de frapper un

grand coup. S'informant des publications dernières, mais confondant parfois les rééditions et les nouveautés, elle demanda à tort et à travers de la philosophie, de la critique, de l'histoire. Avec un dédain superbe, elle repoussa tous les romans. Puis, satisfaite de son geste, elle voulut emporter ses volumes, se déclarant impatiente de les parcourir sur l'heure. Tandis que le libraire, ravi de l'aubaine, ficelait le paquet et l'installait dans la voiture arrêtée devant la porte, madame Vellerive, en traînant son ombrelle de moire, flânait le long des rayons. Adroitement elle se rapprocha du vieillard et, quand elle fut près de lui :

— Pardon, — dit-elle, — je ne me trompe pas, vous êtes bien monsieur Seneuse? Je souhaite trop de faire votre connaissance pour laisser échapper cette heureuse occasion. Excusez-moi de me présenter moi-même : je suis madame Vellerive.

Et elle saluait gracieuse. Les joues empourprées et les paupières battant très vite, le vieillard essayait de se ressaisir, de tourner un des compliments où excellait toujours sa belle politesse d'autrefois. Mais, sans plus l'entendre, elle lui jetait à la face une bordée de louanges assez vulgaires qui choquaient la modestie de Seneuse. Elle s'en aperçut, comprit aussitôt son erreur :

— Laissez-moi dire ! Je vous connais beaucoup mieux que vous ne pensez. Notre Thierry, qui est l'enfant de la maison, nous a tant parlé de vous !... et le cher petit a une nature si franche, si noble, que sa tendresse même est incapable d'exagérer.

Cette fois, elle sentit qu'elle touchait juste. Elle poursuivit son panégyrique. Tour à tour elle vanta le savoir de Thierry, son esprit et sa bonté. De tous les enfants qu'elle recevait, lui seul était bien élevé, original, vraiment instruit.

— Je vous assure, monsieur, que votre neveu, malgré sa jeunesse, est déjà l'un de nos plus charmants causeurs. Il faut voir l'animation qu'il met à raconter un livre, une histoire ! Et quand il décrit un paysage !... Avec cela, jamais l'ombre de pédanterie ou de suffisance ; il est la grâce et la simplicité mêmes. Ah ! vous pouvez être fier de lui ! Quant à moi, son amitié pour mon fils tranquillise et réjouit mon cœur de mère.

Et de cela, monsieur, je tenais à vous remercier depuis des mois.

L'oncle n'entendait plus que les éloges dont on accablait Thierry. Il avait oublié qui lui parlait, et sur son visage s'épanouissait l'orgueil, l'allégresse dernière de sa vieille âme. Madame Vellerive profita de la minute et, avec coquetterie :

— Maintenant que la glace est rompue, que diriez-vous, monsieur, si nous imitions nos enfants, si nous essayions à notre tour de devenir amis? N'en restons pas là, et faites-moi le grand plaisir de venir dîner jeudi prochain sans cérémonie. Ne refusez pas ! C'est Pierre qui invite Thierry, et vous, vous accompagnez votre neveu. Allons ! je compte sur vous et cours porter la bonne nouvelle à mon mari. A jeudi !

Sans attendre la réponse, l'élégante sortit et remonta vivement dans sa victoria.

Il y eut un silence dans la boutique, toute parfumée encore.

— Je ne crois pas qu'elle vous parle beaucoup de ses achats ! — hasardait enfin Navelot d'une voix ironique.

Furieux, humilié comme un gamin surpris en faute, Seneuse, pour détourner une conversation indiscrète, marchandait le *Coutumier* avec une âpreté nerveuse. Afin de se faire pardonner sa remarque, peut-être déplacée, le brave libraire cédait bientôt :

— Allons, emportez-le... mais vous pouvez vous vanter d'avoir fait une riche affaire ! Si je n'avais gagné tout à l'heure quelques sous avec madame Vellerive, je perdrais ma journée en vous consentant un pareil rabais.

Son emplette sous le bras, le vieillard quittait le magasin en maudissant l'invitation. Mais dehors la joie que lui causait le marché le calmait peu à peu. Bientôt même il renonçait à sa première idée d'écrire à madame Vellerive. Une lettre d'excuses nuirait peut-être à l'intimité des enfants. Non, vrai, il n'avait pas le droit de refuser à son Thierry ce léger sacrifice ! Et comme, après tout, un jour ou l'autre il tomberait dans un nouveau piège, mieux valait se résigner dès maintenant. Il irait donc à cette fâcheuse soirée... Tout en songeant il flattait de ses longs doigts le précieux maroquin, et cette caresse l'emplissait de mansuétude.

A l'heure dite, Seneuse pénétra dans le salon de la rue des Minimes. Madame Vellerive, l'accueillit avec des phrases qu'elle avait répétées et mimées devant sa glace. Tout en les écoutant, l'oncle inventoriait la pièce de prompts coups d'œil, et le cadre aussitôt justifiait ses préventions.

Sur le tapis à ramages, c'était un encombrement de sièges disparates, aux lignes molles, compliquées. Ici des fauteuils lilas et des tabourets chinés semblaient bavarder en cercle ou mener une ronde. Plus loin, un robuste « confortable » s'isolait avec une « causeuse » toute rose, sous la voûte d'un palmier, contre la fenêtre aux triples rideaux. Entourée de gros poufs jaunes, une rotonde s'assoupissait, pesante ; et, dans un angle où veillait une lampe, un vaste canapé rouge feu, propice aux doux entretiens, disparaissait sous les coussins et les voiles. Le piano se drapait d'un cachemire, et les paravents étaient tendus de soies où s'accrochaient des miniatures. De cet intérieur on avait impitoyablement exilé le bois, et partout c'était une affluence de passementeries, de galons et de franges. Néanmoins, dans ce temple de l'étoffe on découvrait çà et là de petits meubles exotiques alors en faveur : un guéridon algérien incrusté de nacre, un écran japonais aux monstres grimaçants. Sur la cheminée habillée de brocart, des vases de Vallauris flanquaient une statue en marbre ; elle figurait une jeune femme peu vêtue s'intéressant aux amours de deux colombes qui se becquetaient à ses pieds ; et le rêve que lui inspirait ce spectacle se devinait sans effort.

Un instant, le maître de la maison accapara son hôte pour lui faire admirer les tableaux pendus dans le boudoir ; bien qu'authentiques et signées de noms illustres, ces œuvres étonnaient par leur insignifiance, et Seneuse comprit que le marchand de laines les avait acquises par spéculation. Déjà Vellerive supputait des bénéfices considérables ; et il se disposait à citer des chiffres quand, par bonheur, on annonça de nouveaux arrivants. Et Georges-Jacques rentra dans le salon, non sans avoir aperçu les livres achetés chez Navelot : la tranche poignardée de coupe-papier bizarres, souvenirs de villégiatures distinguées, ils gisaient sur la chaise longue, bien en évidence, comme des pièces de gibier au tableau d'une chasse.

On se mit à table. Seneuse ne connaissait les convives que de nom. Presque tous commerçants, les hommes parlaient affaires, et fanatiques de chevaux et de chiens, ils vantaient leurs bêtes avec complaisance. Ils tranchaient en termes exprès avec la certitude et la désinvolture que donne une grande fortune. Quant aux femmes, elles semblaient hypnotisées par madame Vellerive qu'elles jalousaient et redoutaient visiblement. Toutes enviaient ses audaces, son brio, et toutes eussent souhaité s'émanciper à son exemple ; mais la crainte du ridicule et leur vieille timidité provinciale les paralysaient.

Dérouté par les mets compliqués et médiocres, et lassé par les conversations fastidieuses, Georges-Jacques ne levait pas les yeux de son assiette, si bien qu'un moment vint où les commensaux se trouvèrent décontenancés par la présence muette du nouvel invité. Quelle drôle d'idée avaient eue les Vellerive de convoquer ce revenant ! Un silence embarrassant se prolongea, et la maîtresse de maison, très crâne tout à l'heure, sentit passer la gêne. Une dame se sacrifia et demanda des nouvelles de Blanche qui dînait dans sa chambre avec l'institutrice. Et à ce propos elle discourut sur l'éducation des filles. Depuis dix ans, c'était son habitude de placer, dans une feinte improvisation, le même parallèle entre *Mademoiselle La Quintinie* et *Sibylle*. Oublieuse des opinions de l'oncle, elle avait entamé allègrement son monologue ; tout à coup, au milieu d'une phrase, elle découvrit le péril, mais, incapable maintenant de modifier le texte de sa récitation, entraînée par le vertige, elle glissa à l'abîme et, les yeux pleins d'angoisse, elle se précipita vers l'apologie agressive de l'éducation religieuse. Les convives, qui savaient par cœur la diatribe, se regardèrent entre eux : Vellerive, multipliant les pataquès, risqua d'incohérentes digressions et son épouse, qui toussait avec nervosité, brusqua le dessert et se leva tandis qu'on passait les sucreries.

Contrairement à l'usage de Reims, on prit le café au salon où Vellerive offrit de plates liqueurs baptisées de noms exotiques ou conventuels. Se refusant aux expériences, Georges-Jacques avisa une eau-de-vie d'aine, chaude de couleur comme le feuillage d'un bouleau à la Saint-Martin, et d'où s'échappait le parfum des grappes foulées. C'était un marc délectable et

très ancien, unique souvenir en cette maison des vieux parents laissés là-bas.

— Ça vient de chez vous, pas vrai? — questionna-t-il avec naïveté.

Mais l'hôte, soudain très rouge, affirma sur un ton vexé qu'il en ignorait l'origine. N'importe, le merveilleux petit verre faisait oublier ce mauvais repas. Tiédissant l'alcool entre ses mains Seneuse le dégustait lentement, transporté en songe au doux pays des vignes, sur la grise falaise qui domine la plaine.

Cependant, grâce aux fumées du champagne et au bien-être de la digestion, l'animation renaissait peu à peu. Madame Vellerive en profita pour bondir au piano où elle attaqua les danses viennoises à la mode, valses rapides tout en trilles et en arpèges, mazurkes pesantes aux basses monotones. Enfin, à la demande générale, elle exécuta une insipide polka du maëstro Fahrbach : *Tout à la joie !* dont la vogue étonnante survivait à deux saisons de casinos. Et la stupéfaction de Seneuse fut grande d'entendre tous les assistants, y compris le président du tribunal et l'admiratrice de *Sibylle*, renforcer d'un commun accord la troisième mesure par un : « Ah, ah, ah ! » lancé à pleine voix, sur un rythme obsédant.

Cette manifestation assurait le triomphe de la soirée : madame Vellerive avait atteint son but. Tranquille désormais, elle jugea bon de se divertir un peu pour son compte, et rejoignit deux de ses admirateurs dans un coin familier, sous les plantes vertes. Avec une pose nonchalante, et qui offusqua le vieillard, elle s'étendit sur le divan, les mains jointes derrière la nuque, le dos tourné à la petite lampe dont la lueur discrète se jouait parmi les frisons cendrés, miroitait aux émeraudes et aux rubis des bagues.

Assis devant elle, les deux hommes en arrêt confiaient à son décolleté les ragots polissons et les calembours égrillards. Une cigarette aux lèvres, elle se ravissait de ce dévergondage simpliste.

Seneuse, qui écoutait Vellerive célébrer la Côte d'Azur, s'ennuyait. Quelques femmes étaient venues se plaindre à lui de l'esprit mesquin, du manque de distractions de Reims, puis le maire, riche filateur, avait cherché à l'amadouer en lui

soumettant un projet d'embellissement de leur chère cité natale : il souhaitait démolir toutes les vieilles maisons sculptées éparses dans la ville pour réédifier et grouper ensuite leurs façades rue de Tambour, « qui deviendrait ainsi la voie moyenageuse la plus épatante de France ».

Incapable de supporter plus longtemps ces blasphèmes, Seneuse étudiait le moyen de se retirer poliment. En le voyant interroger le cartel, madame Vellerive abandonna ses courtisans, et les cils humides encore d'avoir tant ri, elle courut au vieillard : à aucun prix elle ne voulait laisser en lui une impression de futilité, et avant qu'il partît elle tenait à l'éblouir par les envolées de sa conversation.

— Pardonnez-moi, cher monsieur, — lui dit-elle, — au dernier moment mon mari a invité quelques amis et je n'ai pas pu me consacrer à vous comme je l'eusse souhaité. Mais un de ces jours vous viendrez dîner tête-à-tête, et nous pourrons deviser à loisir de tout ce qui élève et vaut la peine de vivre. En attendant, voulez-vous que nous bavardions quelques minutes ensemble?...

Elle prit place à ses côtés et, remplie d'assurance, parla histoire, littérature et musique, se heurtant aux sujets les plus divers avec des élans et des gaucheries de guêpe bourdonnante. Elle se bornait à énumérer ses préférences, à les classer selon une hiérarchie enfantine en appelant à son aide les épithètes consacrées. Cependant, sur le théâtre — sa grande passion — elle se montra plus explicite. Dans ses fréquents séjours à Paris, elle ne manquait pas une nouveauté. Mais elle se targuait de n'aimer que les œuvres sérieuses, « vécues », les comédies à thèse, qui donnent à penser. Et elle obligea le vieillard à approfondir avec elle les états d'âme des héroïnes fatales.

Seneuse impatienté répliqua vivement : depuis trente ans il n'avait pas quitté la Champagne, et il n'allait applaudir les comédiens en tournée que dans les bons vaudevilles de jadis. Il n'était qu'un bourgeois, et, comme les négociants du Sentier, il se rendait au théâtre uniquement pour se distraire et se gaudir ! Il développa le paradoxe avec une violence pincée, tant et si bien que le vieil amant de *Bérénice* conclut en célébrant le génie de Scribe. Cette boutade outrancière décon-

certa madame Vellerive, qui ne soupçonna point la mystification. Mais, Seneuse parti, toute à sa victoire, elle se déclara enchantée d'avoir la première possédé à sa table le « terrible dantoniste »... qu'elle apprivoiserait comme les autres !

Elle tint à recueillir les avis de groupe en groupe. Tout en blâmant les idées malsaines de l'idéologue, tout en dédaignant son incapacité à faire aucun trafic, les invités s'avouèrent surpris de ses belles façons ; et, bien que Seneuse fût demeuré silencieux pendant le repas, on convint de l'originalité de son caractère et de son esprit. Pourtant son intelligence n'était pas aussi extraordinaire qu'on le disait ; et le lieutenant de louveterie en fournit la preuve.

Les femmes enrageaient, car cette soirée allait rehausser encore le prestige de la belle madame Vellerive, qui lisait avec volupté la jalousie dans leurs yeux.

Dehors, Georges-Jacques au bras de son neveu regrettait sa calme partie d'impériale avec mademoiselle Jozelet, mais, pour ne pas chagriner Thierry, il pestait en secret : « Quel milieu ! Si tels sont les bourgeois actuels de Reims, comment sera leur postérité?... Ceux-là encore se complaisent dans une vanité inoffensive. Mais qui leur succédera, grands dieux ? Ah ! l'amour du passé ne réchauffe guère le cœur de ces pauvres gens !... Quant à la dame, au lieu de s'adonner aux problèmes psychologiques, elle ferait mieux de surveiller sa cuisine !... »

Mais aussitôt le souvenir de son apologie de Scribe le détendit et l'égaya. Et, ravi de la charge, dans la nuit immobile et argentée du poudroiement confus des étoiles, tout à coup il se prit à entonner, comme action de grâces au vaudevilliste, ces couplets qu'il avait ouïs jadis :

J'ai deux habits dans ma valise,
L'un chocolat, l'autre abricot,
Habillez-vous à votre guise,
Vous serez toujours comme il faut !

Mon habit abricot, je pense,
Le matin aurait trop d'éclat,
Aussi, tout réfléchi d'avance,
Je vais prendre mon chocolat.

Thierry regardait son oncle avec stupeur.

— Ne fais pas attention, mon petit, — conclut Seneuse au milieu d'une quinte, — c'est idiot, mais si bon enfant !...

VIII

Depuis qu'il habitait chez son oncle, Thierry allait chaque été « respirer le grand air » à Vauharlin, la vieille propriété de famille que Seneuse possédait tout en haut de Fraisenay, petit village situé sur la rive droite de la Marne, aux confins du vignoble. Cette année-là, Pierre Vellerive fut invité à y passer les vacances.

Bien que par Épernay le chemin de fer franchît la distance en quatre heures, le vieillard, avide de rechercher au long des routes les souvenirs de sa jeunesse, tenait à effectuer, comme autrefois, le trajet en voiture. On écrivit une huitaine d'avance pour s'assurer des relais, et, le lendemain de la distribution des prix, une calèche hors d'âge dont le drap exhalait une odeur nauséeuse stationnait dès l'aube rue des Toussaints. On sortit de la ville par la porte de Paris et l'on roula bientôt à travers la campagne. Dans le matin brumeux et pâle, les seigles n'avaient pas un frisson ; les alouettes se taisaient, et, rasant les sainfoins, les martinets poursuivaient leur chasse muette.

Aux limites de la plaine, les voyageurs mirent pied à terre pour gravir la falaise. Les deux amis filaient en avant, le long des vignes, et Seneuse, à les considérer, se revoyait escaladant pour la première fois avec son frère ces mêmes pentes. Il se remémorait ce jour léger, évoquait le visage de son cadet et le sien, leurs képis à visières plates, leurs tailles sanglées dans la longue tunique à boutons de cuivre. En s'élançant vers le faîte il leur semblait alors prendre d'assaut l'avenir. Comme c'était loin ! Comme la vie avait été rapide et pauvre !

Parvenu au sommet, l'oncle héla les enfants, et tous trois remontèrent en voiture, non sans envoyer un dernier salut à Notre-Dame de Reims, sphinx du désert champenois, qui se dressait à l'horizon.

La calèche filait maintenant sur un grand plateau échancré de vallons. Vers dix heures, après les cahots d'un ruban de pavé, on fit halte en plein Tardenois, à l'orée d'un bourg, devant une antique auberge.

Sur les bâtiments dont les murs lépreux suaient l'abandon, on pouvait lire encore des inscriptions à demi effacées : *Poste aux chevaux, Messageries royales*, qui seules attestaient la prospérité d'autrefois. Un gui desséché se balançait au-dessus du portail, la cour était herbeuse, l'écurie « pour cent chevaux » habitée par des volailles étiques.

L'omelette et le ragoût de « bilot », jadis fameux dans la région, n'étaient pas aussi délectables que Seneuse l'avait prédit. Et pourtant les deux camarades les dévorèrent avec un fier appétit, heureux de planter dans la miche de pain bis les couteaux neufs avec scie, alène, greffoir et serpette, achetés la veille en prévision d'une existence rustique. Et puis le vin du cru, une « bibine » rêche, les enchantait par sa sauvagerie même ! Et tandis que, debout sur le seuil, ils mangeaient en vrais paysans le fromage dur comme plâtre, leur cocher relayait, attelait deux haridelles sorties d'une ferme prochaine.

Sur le tard, après une longue descente, on atteignit la Marne, et une autre Champagne s'offrit aux regards, moins majestueuse et mélancolique, plus aimable et cordiale. Au désert succédait un paysage onduleux, verdoyant et baigné d'une lumière transparente. Cependant il y régnait la même harmonie subtile, le même charme particulier, la même douceur. Entre les berges dorées par les tanaisies, la rivière dessinait des méandres, flânait autour des îles, et ses eaux s'animaient du reflet des nuages en fuite. De loin en loin, des courants brasillaient au soleil, et de larges miroirs frôlés par le zéphyr se plissaient de rides fugitives.

La vallée se rétrécissait entre des collines plus hautes, et sur leurs pentes abruptes s'étalaient en damier d'étroites parcelles de vignes et de céréales, des vergers et des buissons d'épines. De temps à autre on traversait des bois. Après de blonds taillis d'acacias s'ouvraient de grandes coupes où se traînaient les vapeurs du soir éteignant les fusées du bouillon-blanc, adoucissant l'éclat des digitales. L'humidité sonore s'emplissait de parfums, et l'on entendait crisser le

sable sous les roues. Puis on retrouvait la tiédeur des moissons.

A la nuit close la calèche tourna brusquement vers la droite, commença de gravir une côte rapide. Des voix résonnèrent dans l'ombre, et l'on entrevit des intérieurs éclairés sur le repas du soir.

— Nous voilà à Fraisenay, — déclara l'oncle. Et avec certitude, il ajouta : — C'est le chemin montant, sablonneux, malaisé du bon La Fontaine que nous grimpons pour l'instant.

Enfin, on parvint à la crête. Dans l'obscurité plus opaque d'une avenue les chevaux trottèrent une dernière fois, et l'on s'arrêta devant la façade blanche que glaçaient les rayons d'une lune jeune. Les collégiens sautèrent de voiture et, d'un pas engourdi, hésitant, gravirent les degrés du perron entre les deux rangs de fuchsias. Ils s'attablèrent dans la salle à manger, mais, le corps recru de fatigue et la tête lourde de sommeil, avant le dessert ils montèrent dans leur chambre, la « grande chambre jaune », s'abattirent sur les lits aux rideaux semés d'iris. Et ils s'abandonnèrent au sommeil, nullement troublés par le va-et-vient que nécessitait l'installation, par le bruyant cortège que l'oncle et ses bonnes, chandelles en mains, à travers les couloirs pavés de carreaux, menaient dans la vieille demeure arrachée à sa léthargie d'un an.

Un peu avant l'aube, un choc saccadé dressa les amis sur leur séant. Bien vite Thierry en expliqua la cause : l'équipe des moissonneurs belges frappait au portail de la ferme ; inutile de se rendormir. A peine habillés, ils couraient au dehors, les yeux tout neufs. Déjà le soleil dominait la cime des arbres et du rose uniforme de l'aurore les couleurs jaillissaient une à une ; l'eau du bassin devenait verte, le parc bleu, les allées blondes. Des merles flûtaient sur le gazon étincelant de rosée ; dans les noisetiers et les lilas, fauvettes, pinsons et mésanges gazouillaient éperdument, et parmi les rayons qui perçaient les ramures sombres, des papillons blancs festonnaient.

Oh ! le vertige et l'extase des matins de campagne au temps de l'adolescence ! D'instinct, les deux jeunes gens devinaient qu'un souvenir impérissable se fixait en eux, et ils restaient là, immobiles et muets devant le trop beau spectacle.

Puis ils gagnèrent la terrasse plantée de tilleuls qui s'accoude sur la vallée.

Comme un ruisseau, le village serpentait, dégringolait entre les noyers et les grisards. Une coiffe de joubarbe à leurs toits, des broderies d'espaliers à leurs murailles, les petites maisons basses formaient un cortège endimanché descendant vers la Marne qui s'avançait telle une épousée dans ses voiles de brumes légères.

De l'autre côté de l'eau des gerbes en moyettes s'alignaient comme les tentes d'un campement. Et l'horizon était barré par une côte violette, tapissée de bois où le soleil faisait luire des troncs de bouleaux. Çà et là saignaient des éraillures de meulières, et à la cime courait la route d'Alsace, dont on pouvait, sur le ciel, compter les peupliers.

Tout ce paysage de la France classique observait la cadence à la fois nuancée et délicieusement monotone de ces complaintes populaires que chantent les fillettes en dansant des rondes ; ses proportions sages exprimaient l'équilibre heureux, et il se parait dans la nouveauté matinale, de tout l'enjouement de la jeunesse.

Lorsque les amis eurent contemplé la riante vallée, Thierry fit les honneurs du domaine.

Il avait été créé sous Louis XV par un chanoine de Meaux, prédicateur à la cour, qui, au temps de son diaconat, fut l'hôte de Bossuet en cette charmante et proche résidence de Germigny où le grand évêque se reposait en surveillant « l'accroissement des blés et le succès des arbres ». L'abbé avait voulu finir son existence dans une solitude qui lui rappelât tout à la fois les précieux séjours de sa jeunesse et une auguste intimité.

Accotée à une ferme plus ancienne, l'habitation étageait ses lucarnes à la Mansart, ses toits d'ardoises et ses lourdes cheminées de maçonnerie. Un épais rideau de sapins qui l'abritait du nord avivait la blancheur de la façade de plâtre. Svelte et crâne en son maintien, elle était modeste en sa parure. Sauf les coquilles surmontant les œils-de-bœuf, sauf les moulures de la corniche et des pleins, aucun ornement n'altérait la sobriété de son style. Et les rides et les soufflures qui la fanaient ajoutaient à sa grâce.

Par les fenêtres étroites et cintrées, à travers les vitres

verdâtres, on apercevait de grandes pièces sans rideaux, des lambris mauve ou soufre tendre. Un long vestibule conduisait à l'escalier auquel l'achitecte avait donné une ampleur inattendue. La tradition voulait que sous sa coupole sonore l'abbé se plût naguère à faire chanter, le samedi saint, aux enfants de chœur la prose *O filii et filiae.*

Les appartements étaient décorés avec une simplicité froide, mais on pouvait apprécier cependant le goût et le soin des artisans de village qui avaient exécuté les volets à compartiments, les fines boiseries, les cheminées de pierre fleurissant leurs rocailles d'un modeste bouquet d'anémones ou de roses. Et la salle à manger était tendue de naïves toiles peintes qui, disait-on, représentaient des vues de Fraisenay à l'époque de la Régence.

Par respect pour l'ensemble qu'avait chéri sa mère, Seneuse tolérait dans la vieille maison le coudoiement de tous les styles. La plupart des meubles avaient habité jadis l'hôtel de Reims ; condamnés par la mode, ils avaient été successivement relégués à Vauharlin comme en une paisible sépulture de famille. Dans les chambres de l'étage, tapissées de damas rouge ou de gourgouran gros vert, de papiers romantiques ou de cretonnes Louis-Philippe, les chaises Directoire voisinaient avec les fauteuils Voltaire, les lits en bateau avec les « ottomanes » et les « duchesses ».

Les commodes et les armoires à glace restaient imprégnées des parfums de leur temps qui, sous l'influence mystérieuse des heures, de la température et de la lumière, triomphaient tour à tour et se répandaient dans la maison. Toutes les pièces s'ouvraient sur un vaste corridor que le soleil visitait de l'aube au crépuscule, craquelant les portraits de famille, gondolant les plans cadastraux appendus aux murs. Les odeurs vivantes de la ferme y venaient combattre les effluves du passé, et les rumeurs éternelles de la vie agricole y troublaient le vieux silence. Tel souriait ce logis d'autrefois, si fin et si touchant en sa sagesse et sa mesure.

Quant au parc, d'allure moins bourgeoise, c'était, perdu dans les champs, un asile de verdure où planaient des arbres plusieurs fois centenaires.

Ses arbres, Georges-Jacques Seneuse les adorait comme des

frères meilleurs et les célébrait avec des transports de panthéiste. Le lendemain même de son arrivée il courait à eux.

Certains régnaient au milieu des clairières en décrivant sous leur ombre des cercles chauves. D'autres se cachaient pensifs parmi le taillis trop âgé. Étalant sur le ciel leur tête formidable et paisible, les chênes et les frênes incrustaient leurs racines dans la meulière, et leur bouquet, que l'on découvrait de plusieurs lieues, était comme l'enseigne vivante et toujours chantante de Vauharlin.

Ces géants avaient leur histoire. Tous rappelaient à Georges-Jacques un souvenir de son enfance, une méditation, une lecture. Et chacun d'eux portait un nom évoquant un héros de la fiction ou de la réalité, ou commémorant quelque pauvre événement humain, fragile épisode d'une longue et sereine existence d'arbre. Dans les archives des Seneuse ils avaient leur livre de raison où, de loin en loin à travers le siècle, on inscrivait exactement la hauteur de leurs fûts et l'ampleur de leurs troncs.

Le vieillard les saluait l'un après l'autre, et, de sa main chaque année plus hésitante et plus sèche, longuement il caressait leur écorce bien portante, leurs rides vigoureuses. Il terminait par un vieux chêne, un ancêtre majestueux et grave, feutré de lichen vers le nord et couvert de cicatrices. C'était le chef suprême et vénéré du parc, et, avant de partir pour l'exil, le conventionnel l'avait baptisé Danton. Seneuse s'approchait comme pour une solennelle audience, et il interrogeait jusque dans leurs brindilles les maîtresses branches qui de là-haut semblaient le bénir. Du regard il fouillait les massifs, et quand il était certain que nul ne pourrait surprendre son geste religieux et pudique, Georges-Jacques se collait au pilier d'argent, et de ses longs bras, pourtant trop courts, il étreignait le patriarche.

Bordées de charmilles à l'abandon, des allées en voûtes, toutes droites, des allées de bréviaire, traversaient la futaie noire et aboutissaient à une grotte que surmontait un labyrinthe. A son faîte, quatre ormes qui ombrageaient un banc marquaient les points cardinaux ; et, par-dessus les murs cheperonnés de lierre, la vue s'étendait sur le paysage agricole d'un plateau briard, sur une nappe immense de cultures où

l'on pouvait suivre le soir les perdreaux se rassemblant dans les chaumes.

Les oiseaux du pays élisaient domicile dans ce vieux parc, à l'abri des émouchets. Seuls ils animaient le palais d'arbres toujours dormant dont, chaque année, se rétrécissaient les couloirs mystérieux et se ruinaient davantage les salles de verdure où jadis le chanoine rédigeait ses épîtres latines.

Thierry mit un naïf et charmant orgueil de jeune propriétaire, tantôt à égarer son ami dans les dédales du bois, tantôt à lui présenter les merveilles du jardin, les statues de plâtre envahies par la mousse, la rivière parée d'iris qui serpentait à sec autour du kiosque. Et ensemble ils traduisirent joyeusement la menaçante inscription du cadran solaire dont le socle habité par un lézard émergeait au-dessus des dahlias.

Dès le second jour ils se sentirent impatients de dépenser leur force, leur gaîté juvénile. Pierre remisait ses soucis d'élégance, et Thierry donnait congé à ses ambitions littéraires. L'instinct les appréhendait, les enrôlait sans merci.

Sous les ordres du jardinier, durant les après-midi torrides, ils bêchèrent les carrés du potager. Et, quand tombait le jour, ils inondaient les salades et les petits pois. Le balancier de la pompe gémissait dans la paix du soir avec une plainte d'oiseau nocturne, et la cloche du dîner sonnait que les arrosoirs s'emplissaient et se choquaient encore.

Selon un protocole fort ancien, les habitants de Fraisenay feignaient d'ignorer la présence de Seneuse tant que, retenu par son installation, il demeurait enfermé à Vauharlin. Tous le savaient là, mais personne ne se serait permis la moindre démarche avant que le châtelain eût fait, à son heure, les visites d'usage. Dans cette attente, les femmes fourbissaient les étains, tandis que les maris inspectaient leurs caves à la recherche de la meilleure bouteille.

Quand Georges-Jacques eut enfin acclimaté ses manies, il coiffa, pour effectuer sa tournée, son chapeau haut de forme, et les jeunes gens durent, à contre-cœur, reprendre leurs beaux habits. Afin de « se montrer », on descendit d'abord la grand'rue jusqu'à la rivière. Là, on fit volte-face, et tout en remontant la côte, on entra dans chaque maison.

Le compliment d'accueil ne variait pas :

— Quelle bonne surprise ! Depuis quand donc êtes-vous par chez nous?

Et, après les phrases larmoyantes d'une oraison funèbre ou les plaisanteries délicates d'un épithalame, les propos habituels défilaient. On parlait récolte, santé du bétail et on citait des anecdotes sur le temps des Prussiens que d'aucuns s'obstinaient à appeler le temps des Cosaques. Puis il fallait trinquer, sous peine d'offense grave.

Le gosier en feu, on parvenait tout en haut du village chez les Guyard, les représentants de la branche paysanne de la famille ; et cette halte dernière durait à elle seule autant que toutes les autres.

Cousin germain du conventionnel, le père Guyard était né avec le siècle. Pendant cinquante ans il avait cultivé lui-même ses bonnes terres du plateau, et lorsque, l'âge venu, il avait dû les affermer, il s'était réservé l'exploitation de quelques parcelles de vignes étagées sur les côtes.

Le cru de Fraisenay, assez réputé jadis, était devenu si bâtard que les autres paysans avaient peu à peu défriché. Seul Guyard s'entêtait. Il ne pouvait admettre que le terroir dont on vendait naguère le vin aux « marques » de Reims produisît maintenant de la *tocane* pour les cabarets. Ou bien Fraisenay était victime de spéculations louches, ou bien les dégustateurs « au jour d'aujourd'hui » ignoraient leur métier. Chez ce terrien, le cultivateur enrichi s'effaçait volontiers devant le petit vigneron, et on savait tout de sa vie quand une seule fois on l'avait entendu s'écrier :

— Je suis récoltant!

Ces mots, il les jetait sans cesse dans la conversation, d'une voix bourrue. Ils résumaient sa foi, son orgueil de posséder des vignes au soleil, et sa prétention de les défendre.

Le Château-Neuf, sa maison par lui construite selon le plan immuable des demeures carrées où se retirent après fortune les fermiers de la région, flattait aussi sa vanité campagnarde.

La façade, toute nue, s'érigeait derrière une grille peinte en bleu, au centre d'un enclos privé d'ombre. Par une rancune tenace, Guyard avait proscrit de son jardin les arbres inutiles : cultivateur, il accusait naguère leur feuillage de nuire aux récoltes ; rentier, il ne voulait pas se priver de la

vue des moissons. Pour pénétrer dans l'avant-cour, on franchissait un portail de pierre dont le faste étonnait parmi les murs délabrés de la rue. Fantaisie unique d'une existence parcimonieuse, ce monument avait satisfait pour toujours chez Guyard les appétits de luxe et d'ostentation.

A l'intérieur, de vastes couloirs desservaient des pièces symétriques où les meubles semblaient perdus. Les parquets de chêne, encaustiqués avec rigueur, faisaient l'admiration de la contrée.

Depuis quelques années le vieux ne sortait plus l'hiver, et, du dehors, on pouvait l'apercevoir installé au coin du feu, dans sa cuisine qu'il ne quittait jamais, par crainte de « salir les chambres ».

L'été, il allait s'asseoir devant le porche et, fier du repos gagné, il restait là des après-midi entières, vêtu d'une antique redingote, un chapeau de soie sur la nuque, et les pieds dans des galoches. Son petit visage en toile cirée qu'entourait un collier de poils rares se tendait, comme pétrifié, vers les routes qu'il surveillait au loin. Des passants approchaient :

— Père Guyard, paraît que vos cousins les bourgeois vont arriver. Ils viendront souhaiter le bonjour à votre vin blanc !

Lui méprisait l'ironie et ne répondait pas, comptant les jours, attendant, ravi, cette flatteuse visite, la dernière peut-être.

L'octogénaire vivait avec sa bru, une dame de campagne à la fois discrète et cossue en sa robe noire, et son fils Paulin, un rude gaillard à la face joviale encadrée d'une chevelure et d'une barbe rouges, aux grosses lèvres enfantines, au nez verni par le soleil.

Dans sa jeunesse, on avait envoyé Paulin au collège d'Épernay. Élève déplorable, après quatre à cinq ans traînés dans l'enseignement spécial il rentrait au village, redevenait bien vite simple paysan. Marié jeune par ses parents qui redoutaient de plus graves sottises, et demeuré sans héritier, il vivait insoucieux dans le bien-être de ses douze mille francs de rente. Il ne connaissait pas l'ennui ; aux veillées d'hiver, ne s'interrompant que pour faire une réussite — toujours la même — il dévorait des feuilletons, bientôt oubliés. Buvant sec et amateur de cotillon, bien que proche de la cinquan-

taine, il allait encore, au scandale admiratif de la commune, faire ses farces à Reims ou à Paris.

Quatre fois l'an, il rendait le gâteau à l'église, et le dimanche il rejoignait au cabaret les villageois. Il les tutoyait tous, et patoisant avec eux, les récréait de sa verve irrésistible. Franc luron et la main large, il se montrait impitoyable aux seuls braconniers, le délit de chasse le plus véniel égalant à ses yeux les pires attentats. Personne n'amorçait comme lui, et il passait pour le meilleur fusil du canton. Sans Paulin Guyard, pas de véritable fête ! Énorme était sa popularité. Il n'eût tenu qu'à lui d'entrer au conseil municipal et de devenir maire. Mais il refusait obstinément tout mandat : il méprisait les politiques !

L'entretien commença par des questions banales que précédait cérémonieusement un « mon cousin » bien appuyé; mais en apprenant que Seneuse, au lieu des trois semaines habituelles, passerait les vacances entières à Fraisenay, le père Guyard témoigna une joie, une émotion un peu séniles, et il réclama du champagne pour boire à cette bonne nouvelle. Le vin frais moussait encore dans les flûtes, que Paulin manifestait un enthousiasme bruyant à l'annonce que cette année les jeunes gens auraient leur permis de chasse : en multipliant les conseils de prudence, l'oncle lui confiait leur éducation cynégétique. Glorieux d'une telle mission, le brave garçon ne tenait plus en place, offrait fusils et cartouches, vantait ses chiens qui rêvaient devant l'âtre et qui geignaient sans bouger quand le feu leur rôtissait le museau. Jaloux d'exercer aussitôt son commandement, il brusqua Thierry et Pierre avec des mots familiers et des tapes sur la nuque, puis il les entraîna au dehors.

— Allons, les enfants ! en attendant l'ouverture, je vous emmène à la Marne poser des filets. Au galop ! nous avons tout juste le temps...

Chaque jour dès lors les collégiens le suivirent. Dans le matin frémissant, la barque plate déchirait la nappe de la rivière où glissaient des brouillards. Parmi les joncs, des poules d'eau s'éveillaient, et, quand cessait le bruit des rames, on n'entendait que le broutement des vaches qui tondaient

l'herbe de la berge. Avec une pluie de goutelettes, les verveux et les nasses s'abattaient au fond du bachot, et quels cris de triomphe quand on voyait sursauter les chevesnes, les barbeaux moustachus, ou mieux encore, un brochet à la longue gueule frappant les planches de sa queue en furieuses détentes !

L'après-midi, les jeunes gens s'entraînaient sur le gazon à lancer l'épervier, ou bien ils gagnaient de lointains villages pour jouer d'interminables parties de quilles dans la cour déserte de quelque auberge. Une fois, au cœur d'un boqueteau, ils coupèrent un jeune tremble qu'ils parèrent de rubans et de bouquets, de croix et de couronnes en paille, pour fabriquer un « mai » commémorant la moisson.

Chaque lendemain apportait son improvisation rustique, révélait un plaisir nouveau. Et ainsi jusqu'à l'ouverture.

Elle arriva, après quelle nuit de fièvre ! Thierry et Pierre s'habillèrent au crépuscule de l'aube, descendirent à tâtons. Et comme ils s'attardaient dans le jardin à contempler leurs costumes de trappeurs, leurs buffleteries et leurs armes, au-dessus du potager une voix tonna, formidable dans le silence. Les jurons se mêlaient aux invectives cordiales :

— Sacrés feignants ! Secouez-vous ! Faut-il que je vous monte de l'eau chaude?... Qu'est-ce qui m'a bâti des gringalets pareils, tonnerre de bon sang ! Croyez-vous que pour s'éveiller les cailles vont attendre les mauviettes?

Les amis coururent vers Paulin en faction devant la grille.

— Allons ! ouste !

Et l'on se déployait en ligne dans une luzerne ; on attaquait la plaine. Bravant la rosée qui les trempait jusqu'à la ceinture, les collégiens avançaient muets, avec de terribles battements de cœur, la main crispée sur le canon.

Oh ! La première caille pelotée ! Le premier perdreau qui tombe comme une masse, l'œil clos et le bec ouvert ! Le premier lièvre boulé qui se relève, fuit, et que l'on trouve raide mort à la lisière d'un champ de betteraves. Quels souvenirs consacrant, magnifiant pour la vie entière tel pli de terrain, telle « roie » de guéret, telle borne d'héritage !

Les deux chiens des Guyard, Cora, une épagneule marron,

et Phanor, un vieux braque jaune, étaient de nobles animaux. Dociles, patients, mais les prunelles en feu, ils quêtaient sagement entre les jambes, rampaient le nez à terre dans les regains, s'immobilisaient soudain pour tenir l'arrêt pendant des secondes émouvantes où les jeunes tireurs se piétaient, la sueur au front.

Et quel admirable guide que ce Paulin ! Durant des semaines il avait recensé tous les gîtes, étudié toutes les remises, tous les couverts. Si bien qu'à la première sonnerie de la messe les carniers étaient déjà bondés.

On déjeuna auprès d'une source obscure et timide, et tandis que l'on dépêchait les victuailles, le cousin trouva moyen de narrer des chasses prodigieuses. Les néophytes l'écoutaient crédules, ravis à l'idée qu'ils s'attribueraient cyniquement au lycée ces exploits fabuleux. A dix pas de là, les chiens tiraient la langue et ne s'interrompaient de haleter que pour attraper les mouches d'un brusque claquement de mâchoires.

Mais bientôt on repartait dans l'air embrasé, et la fusillade crépitait jusqu'à la nuit close. On revenait alors, en traînant le pied meurtri d'ampoules, à travers les chaumes où les vieilles perdrix rappelaient dans l'ombre, à plein gosier...

Le lendemain, et tous les jours suivants, sous le soleil ou la pluie, les chasseurs explorèrent le terroir de Fraisenay et des communes voisines. Parfois on faisait halte au bord d'une marnière plantée de saules où les chiens se baignaient dans des flaques jaunâtres, et souvent on s'asseyait à la lisière d'un bois, devant le crépuscule splendide qui provoquait chez le cousin des accès de lyrisme inattendus, naïfs et délicieux.

On dînait à Vauharlin où l'oncle, tout l'après-midi, avait travaillé à son histoire de la réaction thermidorienne.

Vautré dans un fauteuil, mais toujours exubérant, Paulin se frappait les cuisses et s'écriait :

— Ah bravo ! Ce qu'ils sont « résouds » mes petits champ'-nots !

Et les deux amis qui, n'ayant plus un « filot » de sec, se chauffaient au « roux » du feu, se redressaient tout fiers d'un pareil hommage.

Après le repas, délassés par la nourriture, les jeunes gens escortaient le fils Guyard jusqu'au Château-Neuf, et tous

trois en devisant s'en allaient dans la douce nuit d'automne où le refrain nasillard d'un accordéon entrecoupait la rumeur du barrage.

Enfin, très tard, Thierry et Pierre rentraient se coucher, et jusqu'au moment du sommeil ils riaient aux larmes des grosses histoires, des récits solidement obscènes que tantôt le cousin leur avait contés.

Le dimanche, éveillés par le bruit hebdomadaire du rateau sous les fenêtres, ils revêtaient leurs jaquettes neuves pour accompagner Seneuse à l'église, car dans son village le libre penseur ne manquait jamais la messe. Un jour qu'enfant, Thierry s'en était étonné, l'oncle lui avait répondu d'un ton vif :

— A la campagne, il n'y a que les galvaudeux qui n'assistent pas à l'office. Et comme ici nous sommes les seuls bourgeois c'est à nous de donner le bon exemple.

Et d'une voix plus douce Georges-Jacques ajouta :

— Tu comprendras plus tard qu'il faut une religion pour le peuple... En nous abstenant, nous risquerions de diminuer chez de pauvres gens l'espoir d'une vie meilleure. Et c'est là une responsabilité qui répugne à ma conscience...

On descendait le village et l'on pénétrait sous le porche où, pendu à la corde, le bedeau faisait tinter le dernier coup. Les fidèles — moins nombreux que Seneuse ne l'avait affirmé — garnissaient à peine la grand'nef. L'oncle marchait à la tête des siens, plongeait d'un geste décidé sa main dans le bénitier et gagnait le banc de la famille où il prenait la place du maître. Le père Guyard, le ménage Paulin et les jeunes gens s'asseyaient à ses côtés.

La messe commençait, interminable. Dans un paroissien moisi, Georges-Jacques gravement suivait l'office. La bouche ouverte, le menton écrasant son faux-col, il participait aux chants, et l'on entendait la voix du vieux voltairien dominer le fausset des dévotes et le soprano des enfants de chœur.

En l'honneur du propriétaire de Vauharlin, le curé soignait particulièrement son sermon. Tandis qu'il s'égarait dans des développements trop copieux, Paulin s'ingéniait pour la plus grande joie des collégiens, à le distraire, à le troubler par de froides grimaces. Mais l'oncle intervenait, foudroyait du

regard le géant à barbe rouge, et le figeait dans une attitude soumise d'enfant grondé.

A la sortie, on bavardait avec les paysans parmi les tombes, devant la Marne dont le cours luisait entre les peupliers. Mais bientôt le prêtre, dépouillé de ses ornements, survenait, et, selon une habitude immuable, on le conviait au repas dominical que donnaient les Guyard.

On ralliait au passage le maître d'école, un vieillard plein de bonhomie, modeste et discret, qui avait appris à lire à toute la commune, et l'on se hâtait, car le pain bénit était déjà loin, et la faim se faisait sentir.

Au milieu de l'allée du Château-Neuf la matelote, cuisinée en plein air d'après la recette traditionnelle, mijotait sur un feu de sarments.

Dans la salle à manger la table était dressée près des fenêtres ouvertes sur le jardin. Les rayons du soleil, réverbérés par les murs aveuglants et les châssis des couches, papillotaient au plafond, allumaient sur la nappe le cristal des verres à facettes. Paulin se mettait à l'aise, étalait sa veste au dehors sur le dos rond d'un groseillier, et tous prenaient place. Les mets défilaient dans un ordre prévu, la volaille alternant avec le poisson. Après l'ouverture de la chasse, on ajoutait toutefois du « yeuve », du « quat'pattes » servi en pâté chaud dans une daubière de terre vernissée.

Selon l'usage, la maîtresse de la maison, la bourgeoise à Paulin, ne s'asseyait pas et servait les convives, un tablier blanc noué sur sa robe des dimanches. Les bouteilles de Fraisenay et de Crouttes éveillaient le père Guyard comme l'afflux d'une jeune sève. Il s'exaltait et, frappant la table d'un poing autoritaire, il réclamait des crus plus fameux :

— Paulin, donne not' Villers de 75 !... Paulin, va nous chercher le Dormans de l'ami Thyébaut... I' tire à sa fin, qu'tu dis? Et pis après? Quand y en aura pus, y en aura pus ! La vie n'a qu'un temps ! Allons, détale, prop' à rien !

Et le gaillard filait doux, tremblant comme jadis devant son père, lequel maintenait rigoureusement sur la cave toutes ses prérogatives, les seules qu'il n'eût pas abdiquées.

La serviette au cou, Paulin disparaissait un instant, revenait, les mains noircies et des toiles d'araignées dans les

cheveux. Il débouchait lentement les bouteilles, flairait le liège, versait avec précaution le vin fragile.

Le silence était solennel. Par-dessus ses lunettes, le père Guyard guettait sur chaque visage les marques d'approbation. Malheur à l'indifférent, au profane ! Mais de toutes parts des louanges s'élevaient, sagaces, enthousiastes, ponctuées de bruits de lèvres et de claquements de langue. L'ancien buvait le dernier, se recueillait, les yeux clos. Et il semblait que le vin, son grand ami, son confident, appelât dans sa mémoire les joies simples et claires de sa jeunesse. Avec une moue satisfaite et un peu méprisante :

— Il est encore meilleur que vous ne le croyez, — déclarait-il. — Vous autres, vous ne savez pas ce qui est bon !

Vers trois heures, on se levait enfin. Et le curé, congestionné, se hâtait vers l'église fraîche et presque vide pour y chanter les vêpres aux petits du catéchisme...

Ainsi passèrent les vacances, partagées entre les plaisirs instinctifs et les intimités paysannes. Les deux camarades avaient le sentiment de couler alors les meilleurs jours de leur existence et de semer pour leur vieillesse la flore vivace des souvenirs. Ils souhaitaient arrêter la fuite des heures. Thierry proposait à son oncle de s'établir à Fraisenay, d'y cultiver la terre ; et Pierre Vellerive ambitionnait d'entrer au service de Paulin comme garde-chasse.

Septembre finissait. Les marronniers de Vauharlin jaunissaient à leur cime, et dans le potager le parfum des fraises d'automne se mariait à celui de la quarantaine. A travers le soir, les moineaux rassemblés en bande déchiraient l'air sonore où s'attardait l'angélus.

Le matin du départ, afin de se donner du cœur, on alla au chais goûter le premier vin doux. Puis, les chevaux attelés, on s'évada pour faire en courant le suprême tour de parc.

Et silencieux, les jeunes gens voyagèrent tout le jour sans mettre le nez à la vitre, pour conserver plus intact dans leur mémoire l'image de la vieille maison, du cher pays qu'ils quittaient avec tant d'amertume et de mélancolie...

IX

Le premier mardi d'octobre, Pierre et Thierry, tout à leur nostalgie et pleins de révolte, assistaient dans la chapelle du lycée à la messe de rentrée, une messe de condamnés à mort. Mais peu à peu leurs âmes dociles acceptèrent la vieille discipline, et bientôt ils s'intéressèrent à la nouveauté de leurs études.

Leurs loisirs aussi avaient changé.

Pierre commençait à rôder au seuil des ateliers de modistes, et Thierry, poète de la Saint-Charlemagne, rimait des alexandrins. Il remporta un souci aux Jeux floraux, élabora le plan de géorgiques champenoises.

Maintenant, les deux amis allaient le dimanche écouter à la Patte-d'Oie la musique municipale. Tandis que le bourdon de Notre-Dame accompagnait de sa grosse voix les pots-pourris d'opérettes, les allegros et les mazurkas, ils frôlaient les élégances bourgeoises, admiraient les viveurs fameux. Puis, à la tombée du soir, ils s'engouffraient dans une brasserie, s'aventuraient au « beuglant » pour y applaudir les muses de la tyrolienne. Enfin, les jeudis, un « manille » aux lèvres, et un vieux numéro du *Gil Blas* dépassant négligemment la poche, ils erraient sous les « loges », ces antiques galeries couvertes qui bordent la rue de l'Étape et la place Drouet-d'Erlon.

Là s'exhibaient les beautés professionnelles et flânaient les petites ouvrières. Et les rhétoriciens se précipitaient à leur suite avec une hardiesse que paralysait au moment décisif une timidité plus grande encore.

Et pourtant, après bien des billets et des rendez-vous, les intrigues nécessaires s'ensuivirent. Avantageux et raffiné, Pierre obtint les faveurs d'une chanteuse du Casino qui tenait les Amiati et triomphait dans la romance patriotique.

Quant à Thierry, plus tranquille en ses goûts, il paya par billets mensuels une machine à coudre à une rentrayeuse accueillante et mûre, pas trop occupée de son état, et qui habitait une impasse solitaire.

Ni pour l'un ni pour l'autre, la première partie du baccalauréat qu'ils passèrent à Nancy ne souffrit de ces conquêtes.

Aux vacances, les Seneuse allèrent seuls à Vauharlin. Madame Vellerive désirait garder Pierre à Deauville où elle avait loué un chalet pour la saison. Et tandis que sa mère flirtait, tandis que Blanche courait les bals d'enfants et nouait des amitiés, le jeune élégant se montrait assidu aux réunions hippiques.

De loin en loin, il envoyait sur les rives paisibles de la Marne un naïf bulletin de victoire : il avait échangé une poignée de main avec un entraîneur célèbre, une actrice connue lui avait souri...

Septembre venu, il rentra à Reims. Et, traité maintenant comme un homme par les camarades de son père, il assista à des chasses où il abattait plus de gibier en un jour qu'à Fraisenay en une semaine.

Au début de l'hiver, Thierry apprit que madame Vellerive emmenait sur le littoral de la Méditerranée sa fillette dont la santé donnait quelques inquiétudes. Depuis la rentrée, Blanche subissait des crises de faiblesse et de mélancolie ; peu à peu elle avait perdu sa joie légère, sa gentille espièglerie ; et à certaines heures elle se jugeait si laide qu'elle s'enfermait pour pleurer. Difficile et sauvage, presque honteuse, elle considérait la présence des amis de son frère comme un supplice. Les roses de ses joues disparues, elle s'anémiait à vue d'œil. Après une consultation décisive, elle partit pour Cannes avec sa mère.

Leur absence dura cinq mois.

Le dimanche des Rameaux, Thierry venait chercher Pierre pour assister à la sortie de la messe de l'Annonciation, un couvent aristocratique fréquenté par les mondaines qui hantaient les rêves des lycéens.

— Monsieur Pierre n'est pas là, mais si Monsieur veut prendre la peine de monter, Mademoiselle, qui est revenue d'hier, lui indiquera sûrement où le retrouver.

Et Thierry n'osait pas décliner la proposition faite par la

domestique. Résolu à se libérer promptement, il grimpa l'escalier.

Il atteignait les dernières marches, apercevait déjà la porte entr'ouverte de la salle de travail, quand des accords s'élevèrent comme une invocation gracieuse et triste. Une voix chanta alors, fraîche, ailée, inconnue de Thierry. S'appuyant à la rampe, le jeune homme reconnaissait *la Noce*, une des mélodies qu'il préférait parmi celles du divin Schumann, son compositeur favori, le musicien des arbres, des eaux et des nuages.

L'hymne à la nature glorieuse, à l'amour confiant s'exhalait dans les premières mesures ; puis, le ciel se fermait lentement et la voix défaillante pleurait la fin de l'extase. A pas étouffés, Thierry pénétra dans la chambre tendue de cretonne rose qu'inondait le soleil d'avril. Sur des rayons s'entassaient les jouets abandonnés la veille du départ, le stéréoscope, la lanterne magique et la boîte de prestidigitation.

Blanche était assise au piano ; elle se retourna.

— Hé ! Thierry ! Comme c'est gentil de venir, — dit-elle avec un élan joyeux qu'il ne lui avait jamais vu.

Elle se leva, et — femme maintenant — lui tendit la main avec aisance. Comme le jeune homme ne pouvait cacher sa surprise d'une pareille métamorphose, elle reprit coquette :

— Vous me trouvez changée, n'est-ce pas?

Svelte et grande, le buste délicat, elle penchait son cou flexible qu'entourait un ruban de velours sombre. L'ovale de sa figure s'était effilé, les joues se paraient de couleurs vives ; et les longs yeux verts semblaient jeter des éclats mordorés.

Telle apparut Blanche, et elle était ainsi très douce à regarder, accorte et fine, souriante à la vie, presque belle.

— Vraiment, — affirmait Thierry, — votre séjour là-bas vous a joliment réussi !

Alors, elle lui parla, non sans lyrisme, du pays qu'elle venait de laisser, évoquant la claire villa de la Californie, sa flore surprenante, les couchers de soleil sur l'Estérel.

Après avoir écouté avec étonnement la gamine taciturne d'autrefois, Thierry dut lui réciter la chronique de Reims. Il lui apprit les « présentations » à la grand'messe de Saint-Jacques et pronostiqua les mariages qui en résulteraient ; il

énuméra les pièces jouées par les troupes de passage, conta le bal de bienfaisance et la fête de nuit sur la glace.

Succédant aux descriptions enthousiastes de Blanche, ces racontars paraissaient au jeune homme vulgaires et lamentables. Thierry souffrait dans son amour-propre. Mais vainement il s'efforça de découvrir une anecdote intéressante, de placer un mot d'esprit : il ne trouva rien. Gauche, paralysé, il se rappela avec amertume l'empire que ses propos exerçaient naguère sur la petite. Comment allait-elle le juger? Le prestige qui lui était indifférent jadis, il redoutait aujourd'hui de le perdre. Pour dissimuler son embarras, il demanda à Blanche de se remettre au piano.

Elle ne se fit pas prier. Debout près d'elle, Thierry contemplait par la fenêtre ouverte le jardin où triomphait le jeune printemps. Sur le gazon blanc de pâquerettes alternaient les corbeilles de tulipes et d'anémones, et, plus loin, des muguets se haussaient à l'ombre des lilas croulants sous les grappes. Des bordures de jacinthes longeaient la maison qu'entourait à la hauteur de l'étage une guirlande de glycine. Un parfum enivrant montait de ce bouquet de fiançailles. Thierry sentait une angoisse singulière s'emparer de tout son être, un vertige délicieux. Qu'avait-il donc? Étaient-ce les fleurs écloses au nouveau soleil, l'ensorcellement du lied mélancolique, était-ce la présence de cette jeune fille inconnue?

C'était tout cela : son cœur s'éveillait.

La mélodie terminée, les jeunes gens restèrent un instant silencieux. Soudain Thierry vit Pierre revenir par la porte du clos. Alors, il n'eut plus qu'une idée : fuir le camarade qu'il était venu chercher. Il brusqua l'adieu. Blanche lui prit la main.

— Vous reviendrez? — dit-elle d'une voix lente et basse.

Et dans l'accent de cette parole, Thierry crut deviner un aveu.

Comme un voleur portant son larcin, il se précipita hors de la maison. Et sa hâte était si grande de s'enfermer chez lui afin de se recueillir, qu'il se prit à courir au milieu de la chaussée, sans souci des bourgeois endimanchés qui le regardaient.

Chaque jour désormais il inventa des prétextes pour se

rapprocher de Blanche. Tantôt s'échappant du lycée pendant les récréations, il passait et repassait rue des Minimes, et tantôt il venait veiller chez son ami, sous couleur de revoir avec lui les matières de leur second examen.

Un instant les deux candidats « se poussaient des colles », mais bientôt Pierre, les mains au front, entamait quelque roman, et Thierry, les yeux sur le ciel plein d'étoiles, écoutait la maison s'endormir.

Rentré rue des Toussaints, il se couchait en hâte et à la lueur de sa veilleuse, il s'efforçait d'évoquer l'image de la jeune fille.

Il parait Blanche de tous les charmes. Il avait découvert qu'elle réincarnait fidèlement le type de femme exalté par la France d'autrefois, la France des trouvères et des cathédrales. Avec ses blonds cheveux ondés, ses sourcils noirs et son regard d'émeraude elle était la damoiselle, la fée des chansons courtoises et des romans merveilleux ; avec son fin visage triangulaire, ses pommettes hautes, le joli sourire moqueur de ses yeux obliques et de ses lèvres minces, elle était aussi l'attirante prophétesse Anne du grand portail de Reims...

Rompu de fatigue, il s'assoupissait enfin à l'aube. Le mal délicieux était en lui.

Ces ineffables tourments, Thierry les savoura quelque temps sans rien dire. Mais une nuit tout à coup, le soupçon l'effleura : là-bas, dans les jardins de Cannes, au bord de la mer latine, Blanche avait peut-être engagé sa foi? Et Thierry se demanda si quelqu'un ne lui avait pas d'avance ravi son bonheur, un bonheur qu'il comprenait trop tard. Dans son imagination fiévreuse, il se représenta la scène des aveux, le décor du serment... L'autre dimanche, avec Schumann, douloureux consolateur, la jeune fille ne pleurait-elle pas une séparation première? Il essaya de lutter contre cette idée méchante, mais plus il la repoussait, et plus elle le traquait. Le doute lui devint un supplice ; son cœur affolé exigeait une certitude. Il comprit alors qu'il devait parler à Blanche sans retard : suivant sa réponse il serait pleinement heureux ou bien il se réfugierait pour jamais dans la mélancolie des amants légendaires.

Mais comment s'y prendre? Sa timidité le désespérait, et

aussi son inexpérience. Un jour c'était l'occasion qui le préoccupait, et le lendemain c'étaient les termes mêmes de sa déclaration. Lorsqu'on s'engage pour la vie, ne faut-il pas recourir à des mots pathétiques? Il cherchait, et toutes les formules le désolaient par leur banalité.

Il était à bout de forces, quand un jeudi enfin le sort le favorisa : après déjeuner, il aperçut de loin, place Royale, la mère de son amie en toilette de visites. Il savait qu'à cette heure M. Vellerive avait regagné son bureau, et il n'ignorait pas où ce farceur de Pierre devait passer l'après-midi. Il était donc à peu près certain de rencontrer Blanche seule chez elle ; sans plus hésiter et animé d'une vague confiance, il alla sonner rue des Minimes.

Un livre à la main, la jeune fille errait le long des pelouses.

— Je suis bien contente de vous voir, — dit-elle. — Je viens de terminer *la Vie Inquiète* de Paul Bourget, je ne sais quoi lire maintenant. Vous qui êtes poète, vous pourrez sûrement m'indiquer quelques titres... J'aime tellement les vers !

Il énuméra d'abord pêle-mêle les noms qui s'offraient à son esprit, glorieux ou ignorés du vulgaire, cueillis au hasard des siècles. Blanche en connaissait le plus grand nombre ; mais pas une seconde Thierry ne la soupçonna d'avoir uniquement pratiqué les anthologies, et il demeura confondu par l'abondance de ses lectures et la précision de ses souvenirs.

Excité, ravi, il s'enflamma peu à peu, récitant les poèmes qui peuplaient sa mémoire, s'attardant de préférence à ceux qui glorifient les désirs, les servages de l'amour. Et il disait aussi ceux qui célèbrent la terre natale, le verger intime, la demeure des aïeux, les Liré et les Milly.

A tous ces amis, compagnons des promenades à travers la plaine, il demandait de venir attester la pureté et l'élan de son cœur; tous il les appelait à son aide pour exprimer le don de son être.

Blanche et Thierry marchaient côte à côte dans l'enclos abandonné où tiédissaient les dernières violettes.

Seuls, loin du monde, ils s'assirent sur le banc de pierre que le poirier de Rousselet abritait de ses blancheurs tardives. Aucune rumeur n'arrivait de la ville. L'ombre frêle des jeunes pousses remuait à peine. Et par intervalles, un loriot

plongeait d'arbre en arbre et filait comme un trait d'or. Thierry continuait à déclamer, et Blanche écoutait, les yeux fixes, déchiquetant les pétales que la brise déposait sur sa robe. Le jeune homme épuisa son répertoire sans obtenir ni une parole ni un sourire, et il commençait à désespérer, quand il songea soudain aux lais de Thibaut de Champagne. Successivement il vanta avec le poète la rose si belle au point du jour, et le rossignol qui à force de chanter tombe mort au pied de l'arbre. Puis il dit l'amertume des adieux, les chastes constances, les épreuves endurées au pays d'outre-mer. Il exalta enfin la dame plaisante et chaste, la dame de fine amour, la plus sage de France, dont le souvenir fait oublier « le voir et l'ouïe à l'amant féal ».

Il n'était plus Thierry Seneuse, il était le comte de Provins ; et Blanche lui apparaissait toute semblable à la Blanche du poète, à la sainte reine des portails et des verrières.

Cependant un doute l'assaillit : mademoiselle Vellerive comprenait-elle? Était-elle initiée à la vieille langue française? Un instant il trembla que l'obscur archaïsme de ces cantilènes n'eût rebuté la jeune fille. Mais gagnée par l'émotion de Thierry, Blanche s'écria avec feu :

— C'est exquis ! C'est tout à fait charmant !

Puis, détournant la tête, elle posa sa main sur la main de son ami.

Et muets, sans oser se regarder, ils demeurèrent ainsi très longtemps.

Les leçons de Blanche et ses réunions de jeunesse absorbaient tout son temps. Et Thierry, à la veille de son examen, travaillait avec ardeur : jamais l'humiliation d'un échec ne lui était apparue aussi redoutable. Cependant ils ne cessaient de penser l'un à l'autre. Pour dissimuler leur secret ils devaient s'astreindre à une surveillance continuelle, et ils multipliaient les ruses pour se ménager de rares tête-à-tête ; mais cette existence compliquée, pleine de menues alarmes, leur valait des joies infinies. Le jeune homme se grisait de ce premier, de cet éternel amour, éclos, selon ses rêves, devant les paysages chéris.

Blanche s'abandonna aux enfantillages de circonstance :

elle coupa une mèche de ses cheveux que Thierry porta dans un médaillon ; elle colla au boîtier de sa montre une photographie du lycéen découpée dans un groupe, et tous les jours elle changeait de cachette un sonnet que le jeune poète lui avait adressé. En présence de la famille, à tour de rôle, ils fredonnaient avec détachement *la Noce* de Schumann.

En dépit de sa légèreté, madame Vellerive n'était dépourvue ni de perspicacité ni de finesse. Elle excellait à pressentir l'amour chez autrui, et découvrit rapidement le penchant de sa fille. Aussitôt le roman la séduisit et, d'instinct, elle le favorisa.

Depuis quatre années elle choyait Thierry d'une affection indulgente, car l'aimable tournure et les façons polies du neveu de Georges-Jacques, son intelligence fraîche et sa douceur honnête l'avaient conquise. Quel gendre délicat et soumis il ferait plus tard ! Il réunissait tout ce qu'une mère peut désirer. Sans être aussi riche que Blanche, il possédait une fortune bien assise. Et si l'aïeul avait voté la mort du roi, la famille n'en demeurait pas moins l'une des meilleures de Reims. Au surplus, le jeune homme pourrait s'anoblir selon la coutume de Champagne en ajoutant à son nom celui de son arrière-grand'mère : Seneuse de Gerzicourt, cela ne sonnait pas mal !... Joli garçon enfin, Thierry était fait pour inspirer un de ces beaux amours que tant de femmes ignorent.

Madame Vellerive souffrait trop d'avoir un époux médiocre pour ne pas souhaiter à Blanche un mariage d'inclination. Mais elle était aussi trop avisée, trop Champenoise, pour permettre à sa fille de mépriser la question d'argent. En choisissant Thierry tout s'arrangerait au mieux.

Et maintenant que l'accord des deux enfants semblait certain, son rôle de mère l'obligeait à veiller sur leur idylle, à s'assurer contre les imprudences.

Grâce à l'empire qu'elle exerçait sur Blanche, madame Vellerive s'estimait capable de diriger et de maintenir durant des années les sentiments de sa fille. Mais elle connaissait trop peu Thierry pour deviner s'il resterait fidèle jusqu'à l'époque lointaine du mariage. Il lui fallait donc étudier le petit Seneuse et lire en sa jeune âme. Sans tarder, elle inventa un prétexte pour écarter ses enfants et pouvoir causer en toute tranquil-

lité avec Thierry. Elle l'interrogea sur ses projets d'avenir.

— Ils sont encore bien vagues, — répondit-il, — sauf sur un point : oncle Georges-Jacques m'a toujours dit qu'après mon volontariat j'irai faire mon droit à Nancy... à Paris peut-être. Et je ne vous cache pas que la perspective de quitter Reims me navre !...

— Comment cela? Songez à la situation que vous pourrez vous créer à Paris ! Avec votre nom, votre fortune, votre goût des études, vous êtes certain de réussir ! Tandis qu'ici, n'étant pas dans le commerce, vous n'arriverez à rien.

— Pardon ! Je préférerais devenir le premier avocat de Reims (où de toutes façons j'entends m'établir) que végéter dans quelque ministère, ou user ma jeunesse dans les cafés d'artistes et les bureaux de rédaction...

Ces dispositions enchantèrent madame Vellerive qui, néanmoins, à différentes reprises sonda encore le jeune homme.

Un soir, comme Blanche montait se coucher, Pierre alléguant une migraine s'excusa de renvoyer son ami.

— Mais non, qu'il reste ! Je suis toute seule, il va me tenir compagnie...

Et tandis que son fils étonné courait à quelque rendez-vous, madame Vellerive, appétissante dans son fin peignoir garni de blondes, s'allongeait au milieu des coussins du divan. Tout en feignant de badiner elle questionna hardiment Thierry sur l'amour, et comme, avec sa liberté gauloise, elle s'évertuait à lui arracher des confidences, le jeune homme, amusé du tour que prenait la conversation, mais rougissant jusqu'aux oreilles, dut enjoliver à plaisir les mérites et les grâces de sa rentrayeuse.

Un dimanche enfin où Blanche avait accompagné son père à Sermiers, madame Vellerive s'ennuyait rue des Minimes, quand elle entendit dans le vestibule la voix du petit Seneuse. Elle savait que son fils venait de sortir et, enchantée de l'occasion, elle en profita pour retenir le lycéen. Heureux de respirer l'atmosphère de la bien-aimée et décidé à prolonger l'entretien jusqu'à son retour, Thierry suivit la mère de Blanche au boudoir où, adroitement dosée par la coquette, la lumière filtrait sous les lourds baldaquins.

— Savez-vous, mon grand, que notre conversation de

l'autre soir m'a joliment intéressée ! Avec ce cachottier de Pierre, il n'y a jamais moyen de rien apprendre, et sans vous je ne connaîtrais que par *Faublas* les premières aventures d'un jeune homme.

Ils se mirent à parler littérature légère, sujet où madame Vellerive se révéla infiniment mieux documentée que le jeune philosophe. Et quand elle eut conté quelques anecdotes de Casanova et quelques traits de Crébillon le fils :

— Mais c'est tout le temps moi qui parle !... Puisque vous vous prétendez si peu au courant du XVIIIe siècle galant, dites-moi au moins quelles sont actuellement vos victoires.

A ce coup direct, le sentimental Thierry se troubla. Depuis qu'il était amoureux de Blanche, il consacrait à la jeune fille toutes ses pensées, sa vie entière. Comment se tirerait-il de ce mauvais pas sans se trahir? comment égarer les soupçons de la mère sans risquer la perte de sa confiance présente et future? Il fallait, pour plaire à la dame, ne se montrer ni coquebin ni ribaud, mais friand d'un gentil libertinage bourgeois, net de périls.

Thierry, qui ne mentait jamais et n'avait encore possédé que son ouvrière, fut contraint, bon gré mal gré, de s'attribuer plusieurs équipées galantes. Il essaya de lancer la curieuse sur les pistes à la fois honorables et rassurantes de boutiquières patentées et de veuves circonspectes.

Comme madame Vellerive savait lire dans les yeux du jeune homme, elle n'était pas dupe de telles vantardises; mais elle les encourageait avec jubilation, ravie que l'accomplissement de son rôle de mère pût émouvoir sa maturité en toute innocence.

Le buste renversé et les beaux bras nus hors du peignoir, elle savourait la gêne naïve de l'amoureux et les histoires embrouillées où il s'égarait. Aux endroits scabreux elle souriait de sa bouche narquoise, et de temps à autre elle soulevait ses paupières, coulait vers Thierry son chaud regard luisant dans l'ombre.

Soudain cette attitude fourvoya le pauvre garçon : où voulait-elle en venir? Un doute le parcourut, une idée folle, chatouilleuse pour sa vanité, et que le souvenir de Blanche lui

fit rejeter aussitôt... Sur ces entrefaites, la spirituelle madame Vellerive le congédia brusquement en l'invitant à ne pas trop négliger son bachot.

Maintenant elle se trouvait suffisamment renseignée. A travers ces fanfaronnades de chaste, elle avait démêlé sans peine toute la candide et sérieuse tendresse de ce cœur fidèle : avec une voix sincère qui ne trompait pas, à diverses reprises, Thierry était revenu, malgré lui, à son rêve d'un « grand et véritable amour, unique, exclusif, et qui l'asservirait jusqu'à la mort ! » Pas de doute, il était bien le sentimental, le romanesque qu'elle avait deviné. Se jugeant édifiée sur la vocation matrimoniale de Thierry, elle prit une décision inébranlable : sitôt licencié en droit, le petit Seneuse deviendrait son gendre ! Et ce mariage lui apparut comme le but suprême de son existence. A l'atteindre elle mettrait toute son adresse, toute sa subtilité, et ce même acharnement qui lui avait assuré la domination de Reims. Certes, elle ne se dissimulait pas les embarras de l'entreprise : l'extrême jeunesse des enfants, cette séparation où se prolongeraient les fiançailles, la perspective enfin de tous les dangers qui menacent au Quartier latin un jeune provincial. Mais loin de la rebuter, l'idée de ces obstacles stimulait son goût de la lutte, exaltait sa confiance. Elle se croyait sûre de l'avenir de Blanche... Ah, si celui de Pierre ne lui causait jamais plus de tourments !...

Pendant la foire de Pâques, le gaillard s'était sournoisement épris d'une écuyère de cirque qu'un riche protecteur retenait à Reims. Des négociations précises ayant succédé à une littérature infructueuse, Pierre devint l'amant dominical de la belle. Et depuis trois mois, le chapeau sur l'oreille, content de lui et fier de vivre, le fils Vellerive abordait crânement à l'heure de la promenade la maison garnie de la rue de l'Arquebuse.

Pour entrer dans le corridor qui le conduisait chez la voltigeuse, il attendait le passage de familles bourgeoises flanquées de leur progéniture, et la pensée du scandale le dilatait, le traversait d'un premier frisson sensuel. En dehors des moments qui lui étaient attribués, le lycéen, de plus en plus épris, grappillait sans cesse des entrevues, et le jour où il se rendit à Nancy pour la seconde partie de son baccalauréat, il se fit

suivre de l'amazone dont l'amant était allé placer du champagne en Russie.

Convoqué pour la même date que son ami, Thierry voyagea avec le couple. La veille du départ, Blanche, toute tremblante, lui avait remis comme porte-chance sa médaille de première communion ; et durant quatre soirs, dans la pénombre de la cathédrale, mademoiselle Jozelet et la petite Vellerive se retrouvèrent à l'autel de Notre-Dame de Lourdes. Comme elles n'étaient pas en relation, elles ne se parlèrent point. Mais elles s'agenouillèrent côte à côte afin d'unir et de fortifier leurs prières.

En dépit d'une préparation distraite par tant d'émois, Thierry fut reçu. Quant à Pierre, il échoua dès l'épreuve écrite. Pour se consoler de la partialité des juges, le fêtard emmena son amie au théâtre, et bien qu'il ne connût personne à Nancy, il loua une baignoire et l'exigea grillée. Furieuse d'être ainsi dissimulée, la demoiselle maugréa jusqu'à la fin du spectacle. Pierre subit ses injures avec détachement, tout à la volupté de sentir, pendant les entr'actes, les lorgnettes de l'orchestre braquées sur le trou noir de leur loge. Après la sortie, il entraîna sa maîtresse dans un restaurant que lui avait vanté un Nancéien, pion au lycée de Reims. La salle était vide, le gaz sifflait au-dessus de la caissière assoupie, et l'unique garçon s'évertuait à faire rapporter sa serviette par un caniche perclus. Vellerive réclama un salon, et connut la gloire de souper en cabinet particulier. Le menu improvisé avec des arlequins fut lamentable ; mais satisfait de révéler bientôt ces débauches aux camarades du collège, Pierre approuva le poulet coriace et les écrevisses peu fraîches, célébra un bourgogne tourné et un champagne ruineux.

Pendant cette orgie, Thierry rôdait sur la place Carrière. La nuit était sereine et bonne, toute parfumée des effluves de la Pépinière voisine. La lune qui baignait les allées symétriques et les palais uniformes simplifiait les décorations pompeuses, donnait un rythme plus tendre aux belles lignes classiques. Sur le sol argenté, les grilles projetaient l'ombre de leur dessin capricieux, et le long des voûtes de tilleuls, entre les feuillages immobiles, les enfants de pierre se dressaient comme de petits fantômes. Dans cette paix langoureuse le

murmure continu des vasques semblait la chanson molle du silence.

Satisfait de consacrer à des joies pures, spirituelles, sa première soirée de bachelier, Thierry s'enchantait pleinement de cette solitude royale. Exalté, orgueilleux de ses sensations, il marchait à grands pas sous les arbres. Et dans son extase il jetait à la nuit le nom de la bien-aimée. Vers l'occident il chercha la direction de Reims et longtemps sa pensée hanta la maison de Blanche. Puis il s'assit sur le mur bas qui limite le mail, et la tête dans les mains, il s'efforça d'imaginer son avenir ; ils habitaient ensemble rue des Toussaints, et les années se déroulaient belles et calmes comme les perspectives qui l'entouraient.

Le temps n'existait plus pour lui et, à suivre la même image, il n'entendait pas les horloges sonner au loin. Mais le ciel commença de pâlir et, à mesure que les choses se dégageaient, quittaient leurs enveloppes nocturnes, le songe du bachelier s'obscurcissait de vapeurs, s'effaçait lentement... Après un frisson, Thierry regagna l'hôtel.

Les deux camarades revinrent de Nancy avec l'écuyère, mais à partir de Bar-le-Duc, Pierre jugea prudent d'installer sa bonne amie dans un compartiment voisin.

Cela fait, et ne redoutant plus d'être contredit, il énuméra aussitôt à Thierry ses désordres de la veille. En insinuant qu'elle avait trouvé à qui parler, longtemps il célébra les ardeurs de « sa femme » et s'enchanta de sa propre perversité. Il conclut :

— Toi aussi tu as dû faire la noce ! car tu m'as l'air joliment vanné, mon salaud ! Oh ! inutile de protester : je t'ai entendu rentrer à trois heures !... Je ne te blâme pas, tu sais ; dame, tout le monde n'a pas une jolie maîtresse sous la main !... Mais à ton tour tu vas me raconter ce que tu as fabriqué. Allons ! ne fais pas l'hypocrite, cela ne prend pas avec moi.

Thierry n'était pas bégueule, et pourtant il fut choqué par le cynisme des propos et la brutalité de l'indiscrétion. Ce Pierre élégant et délicat, ce Pierre fraternellement aimé que transformait une aventure canaille, il le jugea tout à coup si lointain et vulgaire qu'à l'idée de lui révéler le chaste emploi de sa nuit, une honte l'étreignit.

Le petit Seneuse — qui y pensait ! — partit, la mort dans l'âme, après avoir échangé avec Blanche un coup d'œil désolé. Mais il n'était pas dehors que déjà madame Vellerive envisageait sérieusement les avantages d'un séjour à Fraisenay : deux mois d'intimité sur cette terre familiale au milieu des champs et des bois chers à Thierry et parmi leur solitude complice, suffiraient à transformer une passion juvénile en un attachement durable. Là-bas germeraient des habitudes tenaces d'esprit et de cœur; et les clairs souvenirs de Vauharlin protégeraient à jamais la tendresse des amoureux. Donc, elle s'efforcerait d'organiser cette villégiature, et la malechance de Pierre allait servir le bonheur de Thierry et de Blanche.

Sans souffler mot à personne, madame Vellerive se rendit à Fraisenay, entre deux trains, et visita la maisonnette qui, bien que dénuée de tout confort, lui parut assez plaisante. Mais, au retour, elle estima qu'avant de traiter, et sous peine de tout compromettre, elle devait obtenir de l'oncle une adhésion plus ou moins sincère. La politesse comme la diplomatie exigeait une démarche.

Le matin suivant, vêtue de sa toilette la plus simple, elle se rendit chez Seneuse, le mit au courant, feignit de le consulter :

— Quelle aubaine si mon idée se réalisait ! Jugez donc : nous serions installés dans un pays admirable, près de vous, cher monsieur, que nous aimons tant... Et Thierry m'a si gentiment proposé de surveiller le travail de ce pauvre Pierre...

Cette perspective confondait le vieillard. La dame n'avait pas terminé son couplet, que déjà elle lui apparut gravissant par une journée d'automne chaude et silencieuse la longue côte de Fraisenay : elle s'arrêtait à l'ombre des fermes et, sous les pots à moineaux, formulait d'une voix criarde des remarques navrantes. Plein d'inquiétudes, il envisagea ses joies rustiques, ses tranquilles songeries, tout cela scandalisé, défloré par les enthousiasmes à faux, par l'agitation turbulente de cette pécore.

Il se contint, mais, avec une parfaite urbanité, il multiplia les objections. D'abord, il fit un tableau affligeant de la villa : une baraque où tout manquait, et qu'une personne délicate

ne pouvait habiter. Puis, il trouva le courage de dénigrer son cher Fraisenay, un pays sans ressources, maussade, dépourvu de pittoresque. Et confessant pour la première fois un désagrément dont il avait souffert toute sa vie sans jamais en convenir, il certifia à madame Vellerive qu'elle y serait la proie des « aoutins », parasites invisibles qui pleuvent des arbres et provoquent d'intolérables démangeaisons.

— Une plaie d'Égypte ! un vice rédhibitoire pour les jardins de la vallée. Durant deux mois vous passerez des nuits blanches à vous gratter, à vous déchirer la peau ; et ce serait dommage ! — ajouta-t-il, d'un ton galant.

Maîtresse d'elle-même, le sourire aux lèvres, madame Vellerive réfuta chaque argument. Elle se déclara gourmande de vie paysanne, altérée de solitude et de mélancolie, et indifférente aux piqûres. Sans trop de ridicule, elle se faisait petite fille, affichait une obstination mutine. Et le vieillard, peu à peu accablé par les insistances et les cajoleries, commença de plier. Dès qu'elle s'en aperçut, elle conclut plus hardiment :

— Allez! ne vous tracassez pas, je saurai m'accommoder de tout. Vous ne me connaissez guère : au fond je suis restée une bonne provinciale, beaucoup plus simple que vous ne l'imaginez. Vous en serez stupéfait !...

Et sans laisser à l'oncle le temps de répondre, brusquement elle changea de convesation, se mit à vanter les beaux meubles de la bibliothèque, les toiles et les sculptures admirées tout à l'heure dans le vestibule et le salon. Que de merveilles !

Seneuse comprit nettement le péril. Il éventa le piège qu'on lui tendait, et cependant une force souveraine, invincible, l'y précipita : l'orgueil du collectionneur. Et il ne sut pas résister au plaisir de faire les honneurs de ses trésors. Prolixe, impitoyable, il stationna devant chaque objet, célébra sa rareté ou ses grâces, conta les péripéties de son acquisition. Loin de le presser, madame Vellerive s'attardait encore aux examens et réclamait plus de commentaires. Elle écoutait avec une docilité remarquable, féconde en interjections et prompte aux dithyrambes. Si bien que l'oncle en arrivait à oublier l'ignorance et le goût fâcheux de la visiteuse pour ne retenir que ses louanges !

Ils s'arrêtèrent enfin devant une tapisserie du xve siècle qui représentait l'histoire de la « bonne Susanne ». Dans un lointain naïf, et cernée de villages dont les noms flottaient sur des banderolles, la cité de Reims se reconnaissait à ses clochers et à ses tours. Et plus bas, parmi les ancolies et les violiers géants, on voyait la baigneuse, sortie toute nue d'une piscine, et fuyant les honteuses caresses des vieillards. Une licorne passait sa tête à travers les feuillages et regardait, béate.

Bien que divertie et chatouillée par l'impudeur de la scène, madame Vellerive s'abstint de toute remarque équivoque. Prenant au sérieux son rôle d'archéologue, et jalouse d'éblouir Seneuse, elle s'aventura à déchiffrer les vers inscrits sur le fond rouge du listel. Comme les deux premiers se devinaient aisément, elle avait jugé la tâche facile :

Les luxurieux vieillars virent
Susanne au baing toute seulette...

Mais elle dut en rester là. Plus elle s'acharnait, plus elle ânonnait, confondant les lettres, estropiant les mots. Elle se sentit grotesque et crut échouer au port.

L' « avertissement » de midi carillonnant à Notre-Dame la délivra :

— Comment! déjà? Dieu que je suis en retard! Et que je vous ai fait perdre de temps! Mais au milieu de ces chefs-d'œuvre on oublie d'être discrète : on se croit dans un musée.

Répondant aux horloges de la ville, toutes les pendules de l'hôtel sonnaient à la fois, unissant leurs timbres disparates. Entre la double haie de grenadiers fleuris, madame Vellerive traversa la cour pleine de soleil, comme une reine triomphante.

Sous le « chartil », Seneuse ouvrit la porte, s'inclina, baisa le gant jaune :

— Et surtout, chère madame, ne vous préoccupez de rien, j'écrirai moi-même au propriétaire.

D'un pas victorieux elle rentra rue des Minimes où on l'attendait pour se mettre à table.

— Mes amis, j'ai une grande nouvelle à vous annoncer! Je sors de chez monsieur Seneuse. Je viens de m'entendre

avec lui pour passer les vacances à Fraisenay où il nous entraîne. Il doit écrire aujourd'hui même afin de nous louer une maison...

Elle jeta un regard circulaire pour juger de l'effet produit : monsieur Vellerive félicita sa femme d'avoir enfin trouvé une villégiature qui lui convînt. Pierre manifesta une joie bruyante et sincère, car il redoutait en fin de compte qu'on ne l'expédiât dans une boîte à bachot. Comme si elle restait étrangère au débat, Blanche garda le silence ; mais durant tout le repas elle ne put rien manger.

(*La fin prochainement.*)

POL NEVEUX

QUELQUES DESSOUS

DE LA

STRATÉGIE ALLEMANDE

Maintenant qu'a pris fin la phase allemande de la campagne de Russie, commencée le 2 mai 1915, en Galicie, il importe de montrer quels moyens indirects, étrangers à l'art de la guerre, favorisèrent d'abord le plan de l'état-major de Berlin, puis, dans une certaine mesure, l'empêchèrent d'aboutir à rien de décisif.

On se rappelle le caractère de soudaineté et de rapidité extraordinaire qu'eut, dans la première quinzaine du mois de mai dernier, le recul de l'aile gauche russe, de la Dounaiétz au Dniester. A la fin du mois d'avril, la barrière des Carpathes

1. Dans les préfaces de deux de mes ouvrages d'anticipations : *le Monde noir* et *la Nouvelle Europe*, parus en 1909 et 1911, j'ai répété que l'idée dominante du Hohenzollern régnant était de trouver, avant l'année 1920, une occasion d'en finir avec le souci que lui causait le relèvement de la France. Ce n'est pas au hasard ni dans un vain esprit de vaticination que j'ai ainsi, à quelques années près, annoncé la guerre. Ma prédiction reposait sur ma connaissance de la psychologie de Guillaume II dont j'ai observé, pendant vingt ans, parfois de près, tous les faits et gestes. C'est pourquoi j'espère qu'en attendant les témoignages de l'histoire, on voudra bien prêter quelque crédit aux éclaircissements que je me trouve, un des premiers, en état de fournir sur le machiavélisme de notre ennemi mortel. — M. B.

se trouvant franchie presque partout, l'invasion de la Hongrie paraissait imminente et la marche des troupes du grand-duc Nicolas vers Budapest irrésistible. Tout à coup, sans qu'on en eût soupçonné la concentration, une masse de trente-cinq corps d'armée austro-allemands, environ 1 400 000 hommes, disposés sur un front de 225 kilomètres, de l'est de Cracovie au sud immédiat de Czernovitz, se précipita sur les Russes, les obligea à se replier sans délai, puis à évacuer la forteresse de Przemysl, le 3 juin, Lemberg, le 22, et enfin, sous la poussée continue d'une conversion vers le nord, doublée de nouvelles attaques dans la direction du Niémen, à abandonner toute la Pologne. A la fin de septembre, la résistance russe finit par amener, comme en Occident, une sorte de neutralisation du front oriental.

Faut-il, pour expliquer ces succès inopinés, admettre que le génie soit éclos, du jour au lendemain, dans la cervelle des généraux allemands, auparavant battus à Lemberg, à Rawa-Ruska, à Augustowo, rejetés, le 30 octobre 1914, de la Vistule à la Warta, puis, après une deuxième avance de leurs forces principales vers Varsovie, tenus en échec, tout l'hiver, à l'ouest des quatre rivières: Bsoura, Rawka, Pilitza, Nida? Les causes de cette victoire sont-elles uniquement d'ordre stratégique? Le succès tient-il, en un mot, à la supériorité d'intelligence et de commandement de l'état-major du kaiser? Non. Provisoire et désormais épuisé, il est dû, dans l'origine, à des manœuvres occultes, d'un caractère en quelque sorte politique, s'il était permis de qualifier ainsi l'intrigue, la semence de trahison et de désorganisation répandues chez l'adversaire dès le temps de paix.

En France, la préparation de l'invasion fut faite avant la guerre par une multitude de sujets allemands aux gages de leur gouvernement; en Russie, elle resta l'œuvre personnelle de Guillaume II, bénévolement aidé par de nombreux Russes de race allemande, qui croyaient sauver leur pays de la révolution en l'asservissant au germanisme.

En vue d'étouffer, un jour ou l'autre, hors de leurs propres empires aussi bien qu'au dedans, les divers foyers de liberté et de démocratie, Guillaume II et l'archiduc Ferdinand, futur

empereur d'Autriche, avaient depuis de longues années partie liée; et le moment n'était pas éloigné où les deux compères devaient entreprendre une lutte à mort contre les peuples dont l'exemple menace perpétuellement les potentats, — lorsque la disparition de l'un détermina l'autre à agir[1].

En apprenant le meurtre de son allié, Guillaume II, en proie à l'effroi et à la colère, n'aperçut pas tout d'abord le parti qu'il pouvait tirer de l'événement. « Tout est à recommencer ! » marmonna-t-il entre ses dents sur le pont de son yacht virant de bord. Paroles d'apparence sybilline qui signifiaient simplement : « Quel contretemps ! Me voilà obligé de chercher un autre complice. »

A la réflexion, la mort de l'archiduc lui apparut comme un avertissement du ciel d'avoir à tirer l'épée avant l'heure choisie en commun. Et, prenant la place du vieux et débile François-Joseph qui haïssait son neveu, il se posa devant l'Europe en vengeur inexorable du Habsbourg assassiné : « Toi aussi bien que moi, et tous les souverains, sommes intéressés à faire expier cet horrible forfait à ceux qui en sont moralement responsables », télégraphie-t-il au tsar, le 28 juillet.

Rien n'est plus sincère que ce début de la correspondance échangée, à la veille de la guerre, entre les deux monarques. Cependant, ce n'est aujourd'hui un secret pour personne, excepté pour quelques diplomates, que, dès la première semaine de juillet 1914, le kaiser revenu précipitamment de sa croisière de Norvège, prit l'initiative des actes qui devaient brouiller sans retour l'Autriche avec la Russie. Il suffit de se reporter au *Livre blanc* allemand pour juger de l'hypocrisie avec laquelle Guillaume II s'efforce, par son échange de

1. C'est là un petit fait que je me borne à énoncer, car sa démonstration historique exigerait un volume. Cependant, il y a lieu d'invoquer d'ores et déjà l'important témoignage de l'écrivain allemand Friedrich Naumann, dans son plus récent livre, *Mitteleuropa*, au sujet du projet d'un pacte fédératif qui devait faire de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie une seule nation nominalement partagée en deux empires. Cette fusion du bloc germanique était déjà la grande pensée de Frédéric II; mais la répugnance des Habsbourg à devenir les vassaux du roi de Prusse en empêcha la réalisation. Guillaume II, reprenant l'idée de son aïeul, avait réussi à la faire accepter à l'archiduc Ferdinand, crédule et malléable chaque fois qu'était agitée devant lui la menace soit du panslavisme, soit des revendications prolétariennes.

dépêches avec le tsar, de dégager aux yeux du monde sa responsabilité, à l'instant même où il déchaîne la guerre.

Tel est le prélude de l'œuvre de perfidie qui va désormais accompagner et, le plus souvent, précéder le cours des opérations militaires.

***

Lorsqu'au milieu du mois de juillet 1914, sa résolution de provoquer la guerre étant déjà irrévocable, le kaiser tint son premier conseil militaire secret, quelques-uns de ses meilleurs généraux — dont le maréchal von der Goltz — lui conseillèrent d'abandonner le plan d'invasion de la France par la Belgique, tel que l'avaient conçu Falkenhayn et Bernhardi, et d'attaquer, avec les plus grandes forces possibles, la Russie d'abord.

Guillaume II leur fit observer aussitôt qu'en réalité ce ne serait pas à la Russie, où il comptait tant de solides amitiés, qu'il ferait la guerre; que ce qui lui tenait à cœur, c'était d'écraser la France, d'anéantir cette « vermine de République[1] »; que, cela fait, il se réconcilierait quand il voudrait avec le tsar.

Ce propos découvre assez l'intention véritable du kaiser. Si Guillaume a déchaîné le fléau suprême, ce n'est pas expressément pour satisfaire aux vues conquérantes des pangermanistes qui dénoncèrent si souvent ses égards pour l'Angleterre. A travers les conquêtes possibles, conséquence naturelle de la victoire, il voulait détruire le foyer séculaire de l'esprit de révolution, la « forteresse mondiale de la démocratie », afin d'assurer à la dynastie des Hohenzollern une éternelle domination sur l'Allemagne. La déclaration de guerre à la Russie n'a été dans ses desseins qu'un moyen détourné d'atteindre l'ennemi qu'il avait toujours regardé comme le plus redoutable pour son empire : la France républicaine. L'adoption du plan stratégique imprudent d'après lequel nous devions être attaqués, les premiers, par la presque totalité des forces allemandes, en est la première preuve.

1. « Vermine de République » est une expression familière à Guillaume II dans l'intimité et que ses courtisans se plaisent à répéter. La terreur quasi-maladive qu'inspire au kaiser la moindre manifestation de l'esprit républicain est un des traits dominants de son caractère.

Après la bataille de la Marne, que suivit, deux mois après, l'échec irréparable de l'offensive sur l'Yser, le kaiser se vit obligé — trop tard — de revenir à l'idée de von der Goltz, que Moltke lui-même n'avait pas été loin de partager. Ce fut alors que, sur un terrain déjà très préparé, il commença de dépenser toutes les ressources de son inégalable fourberie.

***

Depuis longtemps, Guillaume II avait dans la personne de beaucoup de généraux, de diplomates et d'hommes d'État russes, des admirateurs fervents et des amis d'un dévouement absolu. Pour les milieux de la cour, à l'exception de quelques panslavistes irréductibles tels que le grand-duc Nicolas, l'idéal de la politique russe semblait être une alliance étroite, « une Sainte-Alliance », a dit le député Markow, chef des « Cent Noirs », avec l'absolutisme du kaiser regardé comme le plus solide rempart des trônes, des Églises et de toutes les traditions d'injustice sociale dont vivent les monarques et les aristocraties. Il y avait, au sein même du gouvernement et de l'armée russes, un parti allemand, puissant par le nombre, la position sociale et, surtout, la qualité aristocratique de ses membres [1].

Aux yeux de toute cette société d'antidémocrates nés, l'état de guerre entre la Russie et l'Allemagne constitua, dès le début, le renversement de leurs espoirs et de leurs principes, l'abomination de la désolation. Aussi le premier instant de consternation passé, ne rêvèrent-ils que d'une chose : mettre au plus tôt un terme au malentendu qui avait produit une pareille violation du bon sens.

On n'a pas oublié le grand cri d'angoisse que poussa le kaiser, à la manière des acteurs tragiques, en apprenant

1. Dans un article de la revue *Rousskaya Mysl*, qui date de février 1907, M. Roubakine, exposant la parenté physique qui, autant que les idées, lie les partisans du « tsarisme » à ceux du « kaiserisme », observait qu'en 1905 l'armée russe ne comptait pas moins de 180 généraux nés allemands et de religion luthérienne, plus 157 de même origine, convertis à l'orthodoxie, mais tous animés de l'esprit réactionnaire le plus farouche. Parmi les hauts fonctionnaires de la bureaucratie civile, il n'y a pas de partisan de l'autocratie qui ne porte un nom purement germanique.

l'invasion de « sa chère » Prusse Orientale par les armées Rennenkampf et Samsonof. Cette invasion n'a influé en rien, quoi qu'on en ait dit, sur l'issue de la bataille de la Marne, pas plus qu'elle n'avait diminué, auparavant, la pression formidable que nous subîmes à Charleroi. Alors qu'en France on eut la naïveté de croire à l'activité ou à la science de Rennenkampf — certaine presse d'un optimisme aveugle voyait déjà ses cosaques à Berlin —, Guillaume II savait à quoi s'en tenir à la fois sur l'incapacité et sur les sentiments « progermains » de ce général, déjà déshonoré aux yeux des Russes par ses concussions, et que sa cruauté légendaire envers ses propres concitoyens avait fait surnommer le « Tigre ».

Quand Hindenburg attaqua l'armée de Samsonof dans la région méridionale des lacs de Mazurie, l'armée de Rennenkampf, arrivant du nord, avait reçu l'ordre de se lier au plus vite, dans la région d'Osterburg, à sa voisine de gauche, afin d'en appuyer aussi vigoureusement que possible la marche vers l'ouest. Mais, s'attardant au pillage des villes de la Pregel, pendant les quatre jours (22-26 août) que dura la bataille de Tannenberg, le « Tigre » garda une immobilité complète, et l'armée de Samsonof, débordée par ses ailes, subit un désastre. En Russie, on commença à crier à la trahison. Du 1er au 4 octobre, la belle victoire d'Augustowo-Mariampol, due à l'exceptionnelle valeur des troupes russes, bien plus qu'à des dispositions heureuses de leur chef, rétablit pendant un temps la confiance en Rennenkampf : on le revoit à la tête d'une des armées de réserve chargées de repousser la deuxième offensive d'Hindenburg contre Varsovie. Ce fut encore à la mollesse voulue de Rennenkampf, à ses arrière-pensées de paix prochaine, à son insurmontable sympathie pour le militarisme allemand, que l'armée du fameux général Mackensen dut d'échapper, le 30 novembre 1914, au danger d'encerclement que lui fit courir la fougue téméraire de son chef. Appelé d'urgence de la Vistule à l'ouest de Lowitch, pour fermer la retraite à Mackensen, le « Tigre » n'arriva que quand l'ennemi s'était déjà frayé un passage à travers des lignes trop minces pour le contenir.

Il fut aussitôt privé de tout commandement. Mais sa répu-

gnance à se battre contre des frères d'idées ou de race, état d'esprit partagé par maints autres généraux, avait déjà fait un grand mal ; la conspiration qui détermina, en partie, la crise des munitions, allait singulièrement l'aggraver.

***

Dans son remarquable ouvrage : *la Russie et la Guerre*, publié avant le remaniement, dans un sens libéral, du cabinet Goremykine, un ancien député de la troisième Douma, M. Grégoire Alexinsky, a fait ressortir que les dirigeants des ministères de l'Intérieur et de la Justice, tout acquis au projet d'une paix séparée avec l'Allemagne, en étaient venus à ne pas cacher qu'ils souhaitaient l'insuccès des armées russes. Nous, Français, nous avons peine à croire à un pareil sentiment; force nous est cependant de nous rendre à l'évidence. Une demande d'enquête, adressée le 11 mars 1915 par le député travailliste Kerenski au président de la Douma, est, à ce sujet tout à fait édifiante.

Du début de la guerre jusqu'au mois d'avril 1915, le département de la police au ministère de l'Intérieur a été un foyer de trahison que les patriotes russes eurent beaucoup de mal à détruire, tant il était soutenu par les personnages les plus puissants. Bâillonnant sans vergogne toute la presse d'opposition, la censure laissa d'abord certains organes officiels répandre le poison de la germanophilie. C'est ainsi que, après la dévastation de la Belgique et l'envahissement de la France, le *Rousskoié Znamia* (le Drapeau russe) ne cessa pas de prodiguer ses éloges et même ses encouragements à l'Allemagne qu'il souhaitait voir anéantir notre République.

L'Allemagne, disait cette feuille, est l'incarnation d'une puissance nationale, grâce aux principes salutaires sur lesquels elle fonde l'administration de l'État. Le principe monarchique s'est réalisé en Prusse d'une manière éclatante. La dynastie des Hohenzollern incarne en elle et rend prépondérantes des idées élevées, précieuses pour l'humanité. Ses ennemis la haïssent parce qu'ils la considèrent comme la plus apte à faire du régime monarchique le gouvernement idéal. Puissent de tels principes demeurer sains et saufs, car ils sont bienfaisants et facilitent le bonheur de l'humanité !

Exprimant ensuite le vœu que les Hohenzollern arrivent à rétablir la monarchie en France, le journal de la réaction russe ajoute :

Ce changement ne nuira en aucune manière à l'ordre et à la paix en Europe. Il garantira, au contraire, l'épanouissement des autres peuples.

Dans une des feuilles volantes destinées aux moujiks et distribuées par l'entremise des popes, on pouvait lire aussi cet étrange commentaire des causes de la guerre.

La guerre vient de ce qu'en Allemagne il existe une constitution. Guillaume II est bon, parfaitement bon. Il a toujours voulu devenir un autocrate. S'il y avait réussi, il aurait rendu l'Allemagne glorieuse sur le terrain du travail paisible. Malheureusement il y a en Allemagne une constitution et un parlement qui ont amené la guerre, ce qui démontre une fois de plus les inconvénients des régimes parlementaires et républicains.

Au moment même où à Berlin certains journaux libéraux, cessant d'exciter à la « lutte contre le tsarisme », prétendue cause du conflit germano-russe, découvraient soudain que l'Angleterre, et non plus la Russie, était la principale ennemie de l'Allemagne, une campagne fut entreprise à Pétrograd contre cette même Angleterre « traîtresse, franc-maçonne et véritable instigatrice de la guerre ». Les ambassadeurs anglais et français durent protester énergiquement auprès du ministre des Affaires étrangères. L'attitude de M. Sasonof n'ayant pas désarmé ces anglophobes frais éclos, le député nationaliste Savenko publia dans son journal *Kievlianine* un mémoire secret, répandu dans la haute société russe, où les meneurs de l'agitation germanophile disaient textuellement :

Une débâcle de l'Allemagne entraînerait celle des idées monarchistes et conservatrices. Le triomphe de l'Angleterre et de la France serait celui de la démocratie et du radicalisme politique qui, l'Allemagne vaincue, se répandraient en un large flot sur toute l'Europe et inonderaient notre patrie.

De ces désirs aux actes, il n'y avait qu'nn pas, que certains Russes n'hésitèrent pas à franchir. Ils étaient, d'ailleurs, alléchés par la faveur de Guillaume II, qui les inspirait per-

sonnellement. De ces traîtres, le plus considérable, ou plutôt le seul que le parti allemand se soit vu dans l'obligation de sacrifier, fut le colonel Miassoiédof. Comme Rennenkampf, comme Dournovo, comme le fameux baron de Rosen[1], comme tant d'autres réactionnaires qui cachaient leurs sentiments sous l'étiquette de « nationalistes », ou de « vrais russes », Miassoiédof était convaincu de la nécessité de l'hégémonie allemande en Europe, à condition que l'Asie fût sous l'hégémonie russe. La paix germanique en Occident, la paix slave en Orient, l'esclavage du monde assuré, d'un côté, par la lance des uhlans, de l'autre, par le fouet des cosaques, tel était le rêve du colonel qui, préposé avant la guerre à la surveillance des libéraux suspects, entretenait avec Guillaume II, qui l'invitait souvent à ses chasses, les relations les plus cordiales.

Miassoiédof avait appartenu au corps des gendarmes et à la brigade des gardes-frontières. Devenu adjudant du ministre de la Guerre Soukhomlinoff, il faisait partie en dernier lieu de l'état-major de la 10e armée. Il communiqua à l'ennemi tous les ordres du grand quartier général russe et un certain nombre de ceux du grand quartier général français. Les documents saisis dans les bagages du traître ne laissent aucun doute sur le caractère direct de sa correspondance avec le kaiser. Son dernier exploit fut de faciliter au maréchal Hindenburg l'attaque par surprise de cette armée en Mazurie, au mois de février 1915.

Auparavant, le général Roussky, commandant le groupe d'armées du nord-ouest, frappé des « fuites » qui renseignaient l'ennemi sur chacun de ses mouvements, avait accusé formellement le colonel. Mais, quoique le meilleur manœuvrier de l'armée russe, Roussky, avait le tort de passer dans les hautes sphères pour un affreux « libéralisant »; et Miassoiédof fut si énergiquement couvert par le ministre de la Guerre, les services qu'il avait rendus jadis en tant que chef de la police

1. C'est ce diplomate qui écrivait en septembre 1912 dans un mémoire confidentiel : « En admettant que le partage de la Pologne ait été criminel, ce crime crée entre les complices un lien dont l'indissolubilité peut seule garantir leur intérêt commun. » Depuis la guerre, le baron de Rosen passe pour avoir renié son germanisme.

politique étaient regardés comme si considérables, qu'il eut raison de son accusateur.

Entre le grand-duc Nicolas, trop confiant, et le général Roussky, vainqueur jalousé de la bataille de Lemberg, il y eut, au sujet du traître, un éclat, à la suite duquel Roussky, relevé de son commandement, fut forcé, quatre mois durant, à une inactivité funeste pour l'armée russe. Miassoiédof sauvé dut penser que la faveur dont il continuait à jouir auprès du tout puissant ministre de l'Intérieur, Maklakof, lui assurait une impunité définitive. Mais la dénonciation du général Roussky avait donné l'éveil à l'opinion publique, qui s'était déjà réjouie de la mise à pied de Rennenkampf. Une surveillance fut établie par ordre du tsar, malgré l'avis des protecteurs de Miassoiédof. Arrêté dans les premiers jours de mars, il fut pendu le 3 avril en compagnie de quelques comparses.

Deux complices d'un peu plus de relief : le baron Grothus et le conseiller d'État Otto Freinat, tous deux d'origine allemande, furent condamnés, le premier, à l'exil, le second, aux travaux forcés. De même que Miassoiédof, ils avaient appartenu aux diverses officines de cette immonde police d'État à laquelle Stolypine lui-même paya de sa vie la faute d'avoir eu recours.

***

Mais tandis que Miassoiédof opérait sur le front, un complot tendant à la destruction du matériel de guerre, tout au moins à un arrêt de la production des armes et des munitions, était ourdi à l'intérieur du pays par des individus dont on n'a pu retrouver la trace et dont on a su seulement que quelques affidés appartenaient au département de la police.

D'une manière générale, le gouvernement allemand avait prévu la fomentation de discordes intestines chez l'ennemi comme un moyen sûr d'en paralyser les forces. Certaines révélations de notre *Livre jaune* sont, à ce sujet, concluantes : « Il faudra susciter des troubles dans le nord de l'Afrique et en Russie », dit le rapport officiel secret, daté du 19 mars 1913, dont le gouvernement français put se procurer une copie.

En effet, l'état-major allemand entreprit de faire préparer une insurrection en Pologne par les socialistes de Galicie, et un mouvement séparatiste dans l'Ukraine par les Ruthènes de la Bukovine. Mais une autre note secrète tombée aux mains de nos alliés démontre que Guillaume II comptait davantage encore, pour vaincre l'armée russe, sur une révolution plus violente que celle qu'avait provoquée en 1905 l'impopularité de la guerre de Mandchourie.

On sait par des lettres de simples ouvriers, auxquelles il y a lieu de joindre les manifestes de Kropotkine, de Bourtzeff et de Georges Plekhanow, que la grande majorité des démocrates russes repoussa avec indignation les propositions des agents du kaiser. Après avoir faussement annoncé que le prolétariat slave était en révolte ou en grève, la presse germanique fut obligée de reconnaître que la guerre contre l'Allemagne devenait de plus en plus populaire. Quels complices chercha dès lors Guillaume II pour servir ses desseins? Il sera malaisé de le découvrir, car, pour éviter d'affoler l'opinion, le gouvernement russe n'a permis ni indications privées, ni commentaires sur l'organisation du complot. On ne le connaît que par un de ses effets les plus terribles : l'explosion, le 12 avril 1915, des dix corps de bâtiment de l'usine d'Ochta. Elle avait été préparée par quelques ingénieurs allemands demeurés au service du gouvernement russe, fit périr plus de quinze cents ouvriers militaires, et eut pour conséquence de suspendre pendant tout le mois de mai le ravitaillement en fusils et en cartouches de l'armée des Carpathes. A la même date, le débarquement à Arkangel des transports chargés d'obus subit des retards inexplicables.

Il serait exagéré d'affirmer que la crise des munitions d'artillerie, qui sévit chez nos alliés dès le printemps de 1915, provint uniquement de la conspiration allemande. Cette crise fut causée surtout — les débats d'août à la Douma l'ont suffisamment démontré — par l'inertie de l'administration de la guerre, inertie due, d'autre part, à un parti pris de certains ministres visiblement encouragés, sinon inspirés, par le grand-duc de Hesse-Darmstadt, frère de la tsarine.

Il n'y a lieu de citer que pour mémoire les vaines menées qui tendirent à désunir la société russe et à gagner le tsar à

la cause de la paix. Appelée par Nicolas II au secours de la nation, la Douma en prépara et en fit le salut[1].

Ce qu'il faut surtout retenir, c'est la coïncidence des débuts de cette crise des munitions avec la décision du grand état-major allemand de renoncer à toute offensive sur le front d'Occident pour attaquer les Russes avec le maximum de forces disponibles. C'est le 12 avril que saute l'usine d'Ochta, et, le 2 mai, commence, entre la Vistule et les Carpathes, l'attaque préparée par le général Falkenhayn et qui, conduite contre des troupes manquant de fusils et de cartouches, aboutit rapidement à la reprise de Przemysl et de Lemberg.

Comment, dans des conditions de lutte aussi inégales, pourrait-on attribuer le succès des Allemands à l'excellence de leur stratégie? S'il y a, au point de vue art militaire pur, un fait qui s'impose à l'admiration des techniciens, c'est précisément la retraite des armées russes démunies. Certes, le grand-duc Nicolas commit la faute de s'entêter à franchir les Carpathes, contrairement à l'avis de tous ses lieutenants : Roussky, Alexeïeff, Ivanof. Après la chute de Przemysl, il eût fallu, étant donnée la pénurie de munitions d'artillerie qui commençait à se faire sentir, que le généralissime consolidât sa position à l'ouest du San de manière à la rendre inexpugnable. Plus tard, selon le plan du général Roussky, c'eût été par la Silésie prussienne que se serait faite l'invasion. Mais, à part le profit que surent tirer les Allemands de cette erreur de l'adversaire, on ne voit pas que la suite de leurs opérations ait atteint son vrai but stratégique, qui était la défaite absolue, la dissociation de la force russe.

Que ce fût d'abord Mackensen, le type du courtisan bourru et de la « brute militaire », qui, au prix d'un massacre inouï de ses troupes, arrivât à refouler les Russes ; que ce fût ensuite Hindenburg, le seul chef allemand ayant une science réelle de la conduite des armées qui parvînt, au moyen de combinaisons plus ou moins habiles, à faire replier nos alliés, nulle part ces généraux ne surent amener de rencontre décisive. A la fin de sa campagne du sud de la Pologne, Mackensen,

1. Voir *la Régénération de la Russie par la Guerre*, dans la *Revue de Paris* du 15 novembre 1915.

avant de courir sus aux Serbes, a laissé son armée embourbée dans les marais du Pripet. Quant à Hindenburg, battu en 1914, chaque fois qu'il eut affaire à Roussky, s'étant retrouvé en 1915 devant ce même général sur le front de Riga à Dwinsk, il n'a pas pu percer les lignes célèbres de l'Yser russe.

Qu'on supprime un instant l'aide apportée aux Allemands par des traîtres comme Miassoiédof, par des progermains comme Rennenkampf, puis par tous les conspirateurs de la paix séparée et les auteurs plus ou moins conscients de la crise des munitions ; que reste-t-il qui donne à la victoire allemande sur le front russe un caractère vraiment militaire ? Presque rien. Si, par contre, on regarde du côté franco-anglais, il faut certes reconnaître la plénitude du succès de l'ennemi à Charleroi, encore qu'il soit dû à une invasion déloyale. Mais après, quel art, quelle beauté se dégagent de notre victoire de la Marne ! Quoi de plus magnifique que l'ordre, la cohésion et l'impétuosité de nos troupes dans cette bataille-type de la grande guerre de mouvement, dont les historiens futurs s'accorderont à dire qu'elle sauva la liberté du monde ! Quel abîme entre les conceptions du kaiser ou de ses lieutenants, aboutissant à l'écrasement de la Belgique et de la Serbie, et nos purs chefs-d'œuvre de la Marne et de l'Yser !

MARCEL BARRIÈRE

AU JOUR LE JOUR

AVEC L'ARMÉE RUSSE[1]

Je dois à l'empressement avec lequel mon ami W.-Maxse Meredith, le fils du grand écrivain anglais, a eu l'amabilité d'accéder à ma demande, de pouvoir emprunter quelques pages au livre que vient de faire paraître à Londres la maison d'édition dont il est l'un des chefs. Je lui suis d'autant plus reconnaissant de l'autorisation qu'il a bien voulu me donner, que jusqu'à ce jour nous n'avions, pour arriver à savoir ce qui se passait chez nos alliés de l'Est, que les communiqués du grand état-major impérial et les rapports, plus ou moins exacts, et toujours peu aisés à consulter, des correspondants de journaux. Cette regrettable lacune est aujourd'hui comblée par le *Journal* de Bernard Pares.

On trouve dans cette œuvre un tableau frappant, tracé d'après des observations faites au jour le jour et sur place, de la vie du soldat russe, de cet admirable soldat dont rien ne saurait ébranler la calme confiance et qui nous apparaît toujours le même, au soir des belles victoires qui de Galicie le conduisent jusqu'à l'entrée des plaines hongroises, comme au lendemain des luttes acharnées où, par manque de munitions et d'artillerie lourde, il doit regagner la rive droite du San et de la Vistule.

Circulant librement sur le front, passant de longues journées dans les ambulances, pouvant, grâce à la connaissance du russe, de l'allemand et d'autres idiomes, interroger les prisonniers et s'entretenir avec les soldats et les blessés russes, Pares a pu se livrer à une étude

1. Extraits du livre dont la traduction paraîtra incessamment à la Librairie Chapelot.

approfondie des facteurs moraux, de ces impondérables dont on ne saurait trop tenir compte à la guerre. A aucun moment il ne manque de relever et de noter soigneusement dans son *Journal* — qui va jusqu'au 19 juin 1915 — chacun des événements auxquels il a été mêlé, et il a pu voir mieux et de plus près que la plupart de ses confrères, étant correspondant officiel et membre de la Croix-Rouge, et recevant un accueil particulièrement bienveillant des grands chefs de l'armée, entre autres — à la troisième armée — des généraux Radko Dmitrief et Irmanow ; il a pu accompagner ces derniers jusqu'au delà des Beskides et les a suivis dans leur retraite jusque dans le gouvernement de Lublin.

« On verra, dit-il dans son *Avant-Propos*, que, si nous avons perdu la Galicie, nous l'avons en tout cas perdue avec gloire et que la supériorité morale nous est restée et nous restera toujours. Nous n'avons plié que sous le poids écrasant du *métal*, mais nos troupes ont montré partout et toujours ce qu'elles valaient dans le corps à corps, dans la mêlée, dans la charge à la baïonnette.

« Le Journal d'un officier autrichien [1] qui s'est trouvé plus d'une fois face à face avec nous, nous en fournit la preuve. Quand la Russie aura à sa disposition la moitié seulement du matériel et des munitions que possèdent ses adversaires, les choses prendront une tout autre tournure. »

Il est permis d'espérer que l'auteur ne s'arrêtera pas à mi-chemin. Il aime trop la Russie [2] pour ne pas accompagner ses armées, lorsque reprenant vigoureusement l'offensive, elle reportera de nouveau la guerre au delà de ses frontières.

COMMANDANT WEIL

***

Fin août 1914.

Dès mon arrivée à Pétrograd je vis M. Sazonow. Je le trouvai aussi calme, aussi naturel qu'à l'ordinaire. Il était extrêmement satisfait des résultats de la mobilisation, qui s'était effectuée avec un si grand enthousiasme qu'elle s'était achevée bien plus rapidement qu'on ne l'avait prévu. C'était du reste ce qui me revenait de tous côtés. Nicolas Nicolaiévitch Lvov, de Saratov sur le Volga, un des hommes publics les

1. Journal d'un officier autrichien fait prisonnier à Seniava, sur la rive droite du San, et allant du 18 mars au 17 juin 1915.

2. Comme je le pensais, Bernard Pares n'a fait qu'un assez court séjour en Angleterre. Aussitôt après avoir rendu compte de sa mission, il est reparti pour la Russie dès le commencement de l'automne et a rejoint au plus vite les armées de nos alliés.

plus considérés de la Russie, était à ce moment dans ses terres. Lorsqu'on y reçut la nouvelle de la déclaration de guerre, les paysans, qui étaient en train de faire la moisson, se rendirent droit à leur dépôt, de là à l'église, où communièrent tous ceux qui partaient. Pas de cris, aucun excès de boisson, bien qu'on n'eût pas encore publié l'édit d'abstinence. Le soir même, à l'exception d'un seul homme, momentanément absent, tout le monde était à sa place, à la gare. Dans d'autres endroits, les paysans allaient de maison en maison quêtant pour les familles des soldats et ramassaient, même dans de petits villages, des sommes relativement importantes. L'édit d'abstinence répondit à un désir qui n'avait fait que se généraliser depuis quelques années parmi les paysans. Dans les campagnes, les caisses d'épargne constatèrent presque aussitôt l'augmentation sensible des versements. Les paysans, qui parlaient maintenant naïvement de leur ivrognerie passée, espéraient tous que l'édit ne serait pas rapporté. Dans les villes, quelques restaurants seuls furent autorisés à débiter de la bière ; mais cette licence ne tarda pas à leur être retirée. Pendant tout ce temps, je n'ai vu qu'un seul ivrogne.

26 décembre.

J'ai passé la journée de Noël dans les hôpitaux. Dans l'une des salles, remplie de blessés autrichiens, je trouvai la collection presque complète des différentes nationalités. D'abord, en faisant le tour de la salle, un Polonais de la Galicie occidentale, puis un Russe de l'Oural, à côté de lui un Ruthène (petit-russien de la Galicie orientale), un peu plus loin un Magyar, et, contre le mur, un jeune Allemand de la Westphalie ; après lui, un Autrichien allemand de Salzburg, un Serbe du sud de la Hongrie, un autre Ruthène, un Autrichien allemand de la Bohême et un Morave de la Moravie. Je passai là une couple d'heures, tantôt parlant avec l'un d'eux, tantôt m'adressant à tous. Le Polonais ne savait que sa langue. Le Russe barbu était trop grièvement blessé pour pouvoir parler beaucoup. Des deux Ruthènes, l'un était un jeune homme pâle et frêle, originaire de la frontière de Russie et qui, comme

la plupart de ceux de sa race, était accablé par l'horreur de sa position, par l'idée qu'il lui avait fallu combattre ses frères. L'autre était un lourdaud, absolument inintelligent. Le Hongrois, hirsute et maigre, ne savait pas l'allemand, et baragouinait un peu le russe, mais il ne faisait guère que geindre ou somnoler. L'Autrichien de Salzbourg parlait de temps en temps de son pays, sans se départir de son indolence.

L'Allemand tranchait sur tout le reste. C'était un beau et vigoureux gas de vingt ans, parti comme volontaire et terriblement fier de l'esprit qui régnait dans l'armée allemande. Il s'était battu contre les Français pendant quatre jours de pluie battante, qu'il avait presque entièrement passés dans l'eau jusqu'au-dessus de la cheville. Les Bavarois, qui, d'après lui, ne vivent pas en bonne intelligence avec les autres troupes, font la guerre d'une façon atroce et barbare, embrochant les habitants, violant les femmes, détruisant, brisant tout ce qui se trouve sur leur chemin. On l'avait ensuite envoyé dans les Carpathes, où sa division était encadrée par deux divisions autrichiennes. On les avait portés en avant à travers la neige sans les faire suivre par leurs cuisines de campagne, et on leur avait sévèrement défendu de toucher aux cochons et aux volailles dans les localités qu'ils traversaient. Malgré cela, ils n'avaient pas manqué de nourriture et ils espéraient parvenir à surprendre leur adversaire au moment même où les Russes tombèrent sur eux et détruisirent presque complètement le régiment. Blessé aux deux jambes, il avait été ramassé et amené à l'hôpital dans un fourgon.

Chaque soldat allemand est nanti d'un livre de prières et d'un recueil de chansons. Les soldats chantent constamment pendant les marches et le chant leur fait oublier la fatigue. Les poèmes d'Arndt et de Körner sont toujours très populaires; mais ce qui jouit de la plus grande vogue, c'est la version nouvelle qu'on a faite d'un chant déjà ancien et qui commence par ces deux vers :

O Deutschland hoch an Ehren,
Du heiliges Land der Treu.

et continue en glorifiant les nouvelles victoires remportées à l'est et à l'ouest par les armées allemandes. Les volontaires se sont présentés en grand nombre en Allemagne. Les femmes font presque toutes partie de la Croix-Rouge et toute la population s'occupe à toutes sortes de travaux pour les soldats. Mais, lorsque je demandai à mon homme si le peuple était chaud pour la guerre, il me répondit d'un air étonné : « Le peuple? Le peuple croyait qu'il était impossible d'éviter la guerre. Mais ça, c'était au début. Aujourd'hui c'est bien différent. »

Il me demanda s'il y avait beaucoup d'autres Anglais en Russie, et comme je lui dis qu'il y en avait un certain nombre, je ne fus pas peu surpris de l'entendre s'écrier : « Les Anglais sont partout. C'est un chic (*nobel*) peuple. » Il me demanda encore à voix basse si, quand il serait rétabli, on l'enverrait en Sibérie. On lui avait dit que les Russes étaient féroces ; mais il avait écrit chez lui qu'il n'avait jusqu'à ce jour cessé d'être fort bien traité.

Une bonne partie de notre conversation roula sur l'armée autrichienne. Mon Allemand me dit que « pour la faire tenir bon, il avait fallu qu'elle fût bien conduite et proprement commandée par des Allemands ». En Bohême et en Moravie, les régiments étaient composés de Slaves et d'Allemands d'Autriche et au dire de soldats originaires de Moravie les querelles et les rixes y étaient fréquentes, presque continuelles. Les officiers étaient presque tous des Allemands d'Autriche et il paraît que quelques régiments hongrois sont maintenant commandés par de vrais Allemands.

Le jeune Serbe me raconta qu'il y avait à tout instant des querelles, et même fort souvent des batailles entre Serbes et Hongrois servant dans le même régiment.

Tous n'avaient du reste qu'un seul et même désir, celui de voir la guerre finir rapidement. Et comme je leur disais qu'on était encore loin de compte, l'Allemand s'écria : « *Encore plus de misère, encore plus de misère !* » Un autre : « *Oh ! malheur, malheur !* » Et un troisième se mit à pleurer.

Dans une autre salle, je recueillis plus de confidences des soldats originaire de la Bohême. On y exècre la Prusse. Il n'y aurait d'officiers tchèques qu'au titre de la réserve. Aussitôt

après la déclaration de la guerre, les Autrichiens procédèrent à des arrestations en masse de Tchèques appartenant aux meilleures classes de la société, n'ayant jamais été mêlés à la politique et sévirent avec une rigueur et une sévérité toutes spéciales contre les Sociétés de gymnastique (*Sokols*) qui jouissent d'une si grande popularité parmi les Slaves d'Autriche. Les Bohémiens n'avaient pas eu le temps de se concerter, d'envisager les horizons ouverts par les victoires russes ; mais les troupes russes étaient sûres d'être bien reçues en Bohême. Tout le régiment auquel appartenait mon interlocuteur, s'était rendu en masse, et, lors de la mobilisation de 1909, un régiment de Prague ayant refusé de marcher contre les Russes, on avait fusillé un certain nombre de soldats. Il résulte encore de tout ce qui m'a été dit que les Autrichiens ont bien moins de réserves que les Russes...

6 janvier (veille de Noël russe).

En traversant le soir la ville de Tuchow, j'y trouve des groupes de blessés qui n'ayant pu être transportés faute de place par les convois, se traînent vers l'ambulance au milieu des ténèbres. Les hommes désignent ceux que je vais pouvoir emmener. « Prenez l'homme au nez », me disent-ils, en me montrant l'un d'entre eux, la figure en bouillie. Puis le reste de la bande reprend sa marche sans murmurer, sans se plaindre, pendant que mes passagers me remercient en des termes tellement touchants que j'en suis tout confus. C'est là leur soir de Noël, leur réveillon. La patience, l'abnégation, le renoncement du soldat russe vont tellement loin, sont si extraordinaires qu'on ne saurait trop les vanter. Un médecin, qui opère ici, me dit à quel point ces manifestations l'impressionnent tous les jours. Un homme auquel il venait d'enlever le menton lui dit tout simplement : « Dieu merci, me voilà bien pansé et bandé, et je me sens tout à fait bien. » Un autre, dès qu'il fut en état de parler après avoir été amputé, de dire : « Eh bien, ça a été une belle bataille à Krasny, ils ont cogné ferme, mais nous avons encore cogné plus dur. » Un troisième, quand on l'apporta dans la salle d'opération, ne pense qu'à une chose, se retrouver avec un officier autri-

chien qu'il a ramassé et ramené, et auquel il s'intéresse depuis ce moment. Comme on le voit, les sentiments d'humanité occupent la première place dans l'âme du soldat russe et étouffent chez lui toute pensée égoïste. A mon avis, et de cela je suis absolument certain, l'un des faits les plus étonnants, les plus grandioses de cette guerre, aura été de révéler à l'Europe la simple, la naïve bonté du paysan russe devenu le soldat russe, de cet homme qui me paraît être le héros inconscient du moment.

Les qualités natives du vrai peuple russe vont désormais occuper la place qui leur revient de droit parmi les facteurs les plus actifs du développement de la civilisation en Europe.

16 janvier.

J'ai eu avec des officiers ennemis blessés quelques intéressantes et instructives conversations. Elles m'ont fait connaître leur mentalité, très caractérisée, mais radicalement différente de celle des nôtres. Je n'ai trouvé chez eux aucune trace d'enthousiasme religieux et à peine quelques faibles vestiges du sentiment national dans la véritable acception de ce mot. La confiance, que les officiers allemands ont dans leur armée, n'a d'égale que leur orgueil et leur confiance. Ils prétendent que deux millions de volontaires se sont engagés dans les premiers jours de la guerre : un chiffre *kolossal*, s'il est exact. L'attitude des femmes allemandes est si énergique qu'aucun homme à peu près apte au service, n'aurait osé rester à la maison. Mes interlocuteurs n'hésitent pas à déclarer et à reconnaître que la guerre est pour l'Allemagne une question de vie ou de mort. Ils ont servi sur le front occidental et disent que les forteresses françaises sont extrêmement fortes (*brillant*). La manière de faire la guerre des Bavarois est abominable et répand la terreur parmi les populations. Les pertes éprouvées par les armées allemandes pendant les opérations en Belgique au début de la campagne ont été énormes. Les Belges sont d'excellents soldats et peuvent inscrire à leur crédit une forte part des pertes allemandes. Pendant la marche sur Paris, les réserves n'ont pu rejoindre leurs corps et l'intendance n'a pas été à la hauteur de sa mission. Les

Allemands ont accepté le mouvement de retraite, auquel ils ont été contraints, comme une désagréable nécessité. Mes interlocuteurs ont insisté avec une singulière pédanterie sur le fait qu'il faut à tout prix qu'on tourne et déborde l'aile gauche des alliés, quoi qu'il puisse arriver sur d'autres fronts. Ils m'ont affirmé, contre vent et marée, que les Allemands étaient maintenant maîtres de Calais.

Ils ne nient pas qu'ils ont perdu énormément de monde dans leurs opérations contre les Russes, mais prétendent, sans pouvoir en fournir la moindre preuve, que les pertes qu'ils ont fait subir aux Russes sont bien supérieures aux leurs. Ils s'entêtent à vanter l'excellence de leurs attaques en colonnes serrées suivies de près par leurs réserves. « C'est là, disent-ils, notre *tactique*. » Ce qui a jusqu'à ce jour sauvé les Allemands, c'est qu'ils n'ont pas encore eu le vrai hiver russe qui aurait entièrement paralysé leurs transports et l'action de leur artillerie, par suite leurs opérations. Ce qui m'a le plus frappé dans ces conversations, c'est le fait qu'aucun de mes interlocuteurs n'avait l'ombre d'une idée des solutions politiques qui seraient appelées à consacrer la fin de cette lutte de géants. Pour des raisons d'humanité (?), ils se prononçaient tous en faveur d'une paix basée sur le *statu quo*.

Des officiers autrichiens m'ont fourni d'intéressants aperçus sur les origines de la guerre. Le conflit austro-serbe serait, à les en croire, non pas une querelle politique, mais une question purement personnelle. L'impossibilité pour la dynastie serbe d'obtenir de l'Autriche aucune espèce de satisfaction et de reconnaissance de ses droits avait donné naissance à des sentiments d'animosité personnelle contre feu l'archiduc, qui passait en général pour être slavophile. On en avait fourni et répandu la preuve en Autriche en décembre 1913 ; mais l'empereur Guillaume, par son insistance et son acharnement, fit sortir de cette querelle personnelle entre les deux maisons régnantes d'Autriche et de Serbie une guerre européenne plus particulièrement dirigée contre la Russie et dans laquelle l'Autriche a été entraînée à son corps défendant. Elle se trouve à l'heure présente dans une position des plus précaires.

Je demandai à un officier hongrois quel genre de sentiment

la guerre avait fait naître dans les esprits en Hongrie, s'il s'y était produit quelques mouvements d'enthousiasme national et poétique. Il me répondit qu'il y avait eu à la vérité quelques manifestations plutôt brutales et grossières parmi les ouvriers et la basse classe du peuple, toujours portés à la violence, toujours prêts à se battre, surtout contre la Russie ; mais que toutes les autres classes de la nation étaient aussi opposées à cette guerre qu'elles l'auraient été à n'importe quelle guerre.

En général, tous les blessés qu'on prend à l'ennemi ne désirent qu'une chose, le rétablissement de la paix. Il me faut ajouter aussi que beaucoup d'entre eux m'ont prié de faire savoir à leurs parents que les Russes les traitaient avec toute la bonté imaginable : « On me soigne avec amour, écrivait l'un d'eux. » Un colonel autrichien, un beau soldat, un vrai gentleman, m'a dit qu'il n'oublierait jamais les égards (*Anständigkeit*) que les Russes avaient eus pour eux depuis le moment où ils avaient été faits prisonniers. Même les Allemands, qui avaient commencé par avoir une attitude hostile et insolente, avaient été désarmés par la franche et réelle humanité avec laquelle on les traitait dans les hôpitaux russes.

9 mars 1915 (au front).

Je passai la rivière et suivis la ligne des tranchées. Les hommes prenaient un peu de repos dans leurs abris et je m'avançai jusqu'à l'extrémité de l'angle formé par nos positions. Grâce à la demi-obscurité, on pouvait se tenir debout sur la crête des tranchées sans risquer d'attirer sur soi le feu de l'ennemi — des troupes hongroises terrées à environ six cents mètres de là. Entre les deux lignes court une large chaussée qui fait partie d'une grande digue, partiellement à nous, partiellement à l'ennemi. A l'endroit où je suis, sur cette portion de la digue, devenue, on ne sait trop pourquoi ni comment, une espèce de zone neutre, il se passe assez souvent des choses tout à fait bizarres. Nos éclaireurs, nos découvertes peuvent se glisser à peu près à couvert de chaque côté de la digue et ne s'en privent pas. L'ennemi ne s'y oppose pas ; ses petits postes établis à proximité et en avant des fils de fer se contentent de se replier en rampant en arrière de

ces défenses, et de rendre compte de nos mouvements, mais sans ouvrir le feu contre nos hommes. Le soldat russe, qui, ici comme partout ailleurs, a sur son adversaire une énorme supériorité physique et morale, exécute ces petits raids nocturnes, par petits groupes ou tout seul, — pour saisir la conversation de l'ennemi, ce qui lui est facile quand il y a de l'autre côté des Slaves, ou même encore pour attraper ce qu'il appelle une *langue*, c'est-à-dire enlever et ramener une sentinelle ennemie. C'est pourquoi les Autrichiens les font en général rentrer et si, par hasard, ils tirent, ce fait seul révèle alors aux Russes ce qu'ils avaient besoin de savoir : la force des troupes occupant la position.

J'aurais voulu rester là un bout de temps, mais j'avais tant de choses à voir ! Guidé par un soldat je passai par une bande de terrain plat et marécageux pour gagner un des saillants de nos lignes. Pour ne pas dévier de notre route, nous fîmes glisser de nos mains le fil du téléphone de campagne, ce qui nous permit de constater le bon état de la ligne. Au sein des ténèbres, dans cette atmosphère à la fois mystérieuse et dangereuse, déchirée de temps en temps par des balles perdues, mon compagnon m'adressait quelques phrases courtes et simples, dont j'aurais voulu graver chaque mot dans ma mémoire. « Il (l'Allemand) va passer de bien mauvais moments. Pourquoi ne le voit-il pas ? Nous sommes en train de lui tomber dessus de tous les côtés. Les Autrichiens ne lui serviront à rien. Ils sont nerveux, tirent sur n'importe quoi et ne touchent que bien rarement. Nous, nous ne tirons qu'à bon escient et pour faire mouche. »

Une cave, au-dessus de laquelle il ne reste plus rien, puisque tout le village a été détruit aussitôt après avoir été pris par nous, sert de quartier aux officiers du bataillon. Son commandant, Lukitch, est un homme ouvert et plein d'entrain qui a su se faire une véritable petite famille de ses subordonnés. Il convient de remarquer que deux des capitaines sont des cousins et que le commandant partage son coin avec son neveu, un garçon de quinze ans, qui a obtenu l'autorisation de passer ses vacances sur le front. Bien peu sont là des officiers qui sont partis au début de la guerre, et cela seul suffit pour établir une intimité de plus en plus étroite, une

véritable fraternité entre les survivants. Tous les officiers du bataillon sont émerveillés des ressources que Lukitch trouve dans son esprit inventif et tous ont pour lui une réelle et si sincère amitié.

Lukitch vient d'achever les instructions destinées aux patrouilles de découverte qui vont opérer pendant la nuit. Pavel Pavlovitch, dont c'est le tour de marcher, est un homme superbe, bâti en hercule, à la figure expressive éclairée par de grands yeux noirs, « le type du vrai soldat », me dit-on. Il a attrapé un mauvais refroidissement qui l'a démoli, et déclare qu'en cet état il n'est absolument bon à rien. Lukitch lui objecte en plaisantant que tous les éclaireurs qu'il expédie se disent toujours malades. « Ne riez pas, répond Pavel Padovitch, c'est à peine si je puis tenir sur mes jambes. » Puis, sans ajouter un seul mot, il s'en va s'équiper pour son expédition nocturne. Une demi-heure plus tard il reparaît revêtu d'une sorte de peignoir blanc et suivi de trente hommes d'élite, pris dans les différentes compagnies du bataillon, car il se présente toujours quantité de volontaires pour ces expéditions. Tous sont vêtus de blanc ; bien que le sachant, dans l'obscurité il m'arrivait de les prendre pour une rangée de poteaux. Lukitch leur adressa quelques mots, leur dit qu'un de leurs alliés anglais était venu pour les voir travailler, et qu'il comptait sur eux pour faire du bel ouvrage.

Leur besogne consistait à ramper pendant un millier de mètres de façon à pouvoir entendre ce qui se disait dans les tranchées de l'ennemi et à se rendre compte de l'effectif des troupes qui les occupaient, à enlever, si possible, quelques sentinelles, à se frayer un chemin à travers le réseau de fils de fer et surtout à jeter des grenades à main dans les lignes autrichiennes. A chacun, on avait fait connaître sa tâche. Les lanceurs de bombes à main étaient tous des hommes entraînés et plusieurs d'entre eux étaient armés de grands et forts ciseaux pour couper les fils de fer. Comme les Autrichiens font parfois passer un courant électrique par ces fils de fer, la plus grande partie des ciseaux étaient montés sur des manches en bois.

Les hommes disparurent dans les ténèbres et nous attendîmes juchés sur la crête de nos tranchées. Rien ne se pro-

duisit pendant quelque temps. Des ombres apparaissaient du côté de la zone neutre, des sentinelles et des rondes, qui donnaient l'impression que tout ce terrain était russe. Bientôt, à la demande d'un soldat (les soldats russes cherchent toujours à mettre leurs officiers plus à l'abri qu'eux), nous rentrâmes dans la tranchée, et, presque immédiatement, retentit une forte détonation : l'envoi de la première bombe. Les Autrichiens se mirent aussitôt à tirer dans toutes les directions; puis, dès que le feu eut cessé, une seconde bombe fut jetée, suivie d'une nouvelle débauche de coups de fusil. Nous savions désormais que nos éclaireurs avaient réussi à pousser jusqu'à peu de distance des lignes autrichiennes. « Ils vont revenir maintenant, demandai-je? — Oh! non, ils ont encore quelques bombes. » En effet, à peine le calme se fut-il rétabli qu'un troisième projectile était lancé. Nous attendîmes ainsi jusqu'à ce que nos hommes aient jeté six bombes, auxquelles l'ennemi répondait chaque fois par des feux d'une extrême intensité ; mais heureusement personne ne fut touché par cette pluie de balles tombant de tous côtés.

Quelque temps après, Pavel Pavlovitch était de retour parmi nous, aussi calme que s'il revenait d'un match de *football*. Il avait laissé un petit groupe en réserve, envoyé quelques-uns de ses hommes en éclaireurs dans différentes directions, et poussé en avant avec le reste. Il s'était acquitté en tous points de sa mission, sans qu'aucun de ses soldats ait été blessé. Pavel Pavlovitch était un tout autre homme maintenant, plein d'entrain et de gaieté, et pour mettre le comble à sa satisfaction, voilà qu'apparaît juste à ce moment dans notre cave son plus intime ami, son frère d'armes, un officier blessé à la tête dans les premières affaires de la campagne et qui venait de rejoindre le régiment. « Laissons-les en tête-à-tête, me dit Lukitch. Ils sont comme mari et femme et personne ne pourrait maintenant en tirer un mot... »

8 avril.

Le jour de Pâques, quelques membres de la Croix-Rouge vinrent visiter le front. Ici, on avait de part et d'autre pris

l'engagement de ne pas tirer. Les hommes sortirent de leurs tranchées et fraternisèrent d'un bord à l'autre de la Dunajec. Les Russes y avaient même amené un harmonium. On procéda à un échange de journaux et un officier autrichien assis sur l'autre rive improvisa quelques vers qu'il attacha à une pierre et lança de notre côté. Cette pièce, qui débutait sur un mode doux et pacifique, se terminait sur un ton que rien ne pouvait faire prévoir et qui, comme le pensèrent mes amis, devait être particulièrement intéressant pour moi :

Auf Grund der hohen Feiertage
Geändert unsere Feindeslage.
Wir leben heut in tiefem Frieden;
Zur kurzen Zeit ist's uns beschieden.
Dann werden wir die Waffen messen;
Jedoch soll niemals man vergessen
Den Stifter dieser Weltenbrand :
« Gott strafe England ![1] »

3 mai 1916 (Tarnow).

Je me mis en route avec un chauffeur qui travailla ce jour-là à merveille, sans se laisser troubler ou intimider par quoi que ce soit. Après avoir suivi la grande route pendant un certain temps avant de nous engager dans la vallée, nous arrivâmes à une maison bâtie à proximité d'une église, et où je trouvai l'état-major de la division. J'y avais des amis, et, peu après, escorté par un grand diable de Cosaque, nous nous dirigeâmes vers le point où la route commence à monter vers le sommet de la colline, je laissai là mon auto. Une ascension de quelques centaines de mètres et je pouvais voir toute la scène se dérouler devant moi.

Au sommet de cette colline, il y avait une petite hutte. Assis sur le seuil de cette cabane, je découvrais tout le pays jusqu'à dix milles à la ronde. La division tenait un front de huit milles (environ treize kilomètres), le régiment Z à la

1. Les grands jours de fête modifient la situation des adversaires. Nous vivons aujourd'hui dans une paix profonde; nous n'en jouirons que pendant de courts instants. Puis nous mesurerons nos armes. Mais qu'on n'oublie jamais l'auteur de cette conflagration mondiale : « Que Dieu punisse l'Angleterre ! »

gauche, les O au centre, les R à la droite et les J en réserve. Les O, qui étaient déployés juste contre les bords d'une dépression, occupaient une ligne de hauteurs boisées à un millier de mètres en avant de moi. Les Z se tenaient, eux aussi, dans des bois qui couvraient une partie un peu plus basse du terrain. Les R se reliaient aux O par la vallée. La ligne formée par leur front était bien marquée, mais la clef de leur position semblait être un village, dont j'apercevais le clocher. En face de ces trois régiments, l'ennemi en avait amené neuf, pour la plupart allemands, soutenus par une formidable artillerie. A quelque distance des flancs de la division, on voyait s'élever de temps en temps de gros nuages noirs de fumée. Une épaisse traînée de fumée, qui montait jusque dans le ciel, provenait de plusieurs exploitations de pétrole situées plus loin en arrière. La ligne entière des R était soumise à un bombardement presque ininterrompu, et, à des intervalles fort rapprochés, on voyait apparaître presque simultanément sur le front qu'ils tenaient quatre grosses colonnes de fumée déchirées par endroits par de longues flammes. La tour de l'église, qu'on apercevait, dès que le voile de fumée et de feu se dissipait, était jusqu'à ce moment le seul point demeuré intact. Les Z étaient enveloppés par d'autres nuages de fumée qui disparaissaient bien rarement.

Impossible de savoir ce qui se passait du côté des O. Aussi après être restés pendant des heures à regarder les obus éclater le long du front et contre les hauteurs, nous nous engageâmes dans des ravins enchevêtrés les uns dans les autres, salués par des shrapnels à la traversée des endroits découverts, et nous ne tardâmes pas beaucoup à rejoindre l'état-major de ce régiment. Sommairement abrité par les murs d'une cabane, un groupe d'officiers était attelé aux appareils du téléphone. Tout autour d'eux des soldats accroupis ou assis contre les troncs d'arbre. Le colonel vint à moi en esquissant un sourire qui cachait mal sa préoccupation. « Une escorte pour le drapeau », et se tournant vers les hommes : « Le drapeau est là. » Puis il m'emmena hors de la baraque et me désigna de la main la hauteur qui s'élevait à environ six cents mètres de nous. Toute sa gauche était aux prises avec l'ennemi qui avait percé sur plusieurs points, et sur sa droite ses

hommes étaient sérieusement engagés dans les bois en avant de la crête contre une grosse colonne ennemie arrivée à moins de deux cents mètres.

Nous rampâmes derrière les maisons au milieu du bruit des obus qui éclataient tout autour de nous et mettaient le feu à quelques-unes des cabanes voisines. Les téléphones travaillaient sans arrêter. L'un après l'autre, chacun des commandants de bataillon transmettait son rapport. L'un mandait que ses mitrailleuses étaient hors de service, un autre qu'il y avait des trous dans sa ligne, un troisième qu'il tenait bon, mais qu'il était fortement pressé, et le colonel, de répondre que toutes ses réserves étaient engagées. Un message venant de la droite lui apprend que son flanc est découvert et va être tourné. Saisissant le téléphone, il appelle le régiment de réserve : « Deux compagnies en avant, au pas gymnastique », puis il rend immédiatement compte à l'état-major de la division. Chose remarquable, il y avait une douceur toute particulière, une sorte de calme et de tranquillité dans tous ces messages, tous tenus dans une forme entièrement courtoise. La question, qui amenait les réponses les plus inquiétantes, était celle-ci : « Liaisons ». Le colonel des Z mandait que sa ligne était crevée sur plus d'un point, mais qu'il tenait encore. Le téléphone des R ne répondait plus. On ne pouvait plus tenir de ce côté. Les tranchées étaient détruites, et, en venant, j'avais appris par des soldats envoyés aux R pour leur porter des munitions qu'ils avaient vu des Autrichiens dans nos lignes. Les obus éclataient tout autour de nous, et surtout derrière nous. Un gros nuage s'élevait de l'endroit où je m'étais installé et assis quelques heures auparavant, au sommet de la colline, et une cabane, dans laquelle j'avais passé en descendant vers les O, était en train de flamber. Plus près de nous, quatre gros projectiles venaient d'éclater à cinquante mètres les uns des autres en dégageant une fumée noire et épaisse. « *Les quatre paquets* », ainsi que les officiers avaient pris l'habitude de les nommer. Un seul coup aurait réduit en miettes notre abri, et les hommes s'éloignaient en rampant pour se mettre hors de portée des éclats. C'est au milieu de cette atmosphère on ne peut plus déprimante que le colonel continuait sa conversation avec l'état-

major de la division : « Impossible de communiquer avec les R. Il y a de la cavalerie sur mes deux flancs. — Les R ont été contraints à se mettre en retraite. » Réponse : « Repliez-vous à la tombée de la nuit. » Pour cela il fallait tenir encore pendant trois heures. L'ordre fut téléphoné en *français* à chaque bataillon. Le colonel s'excusa de son français peu correct. En tout cas, c'était le français d'un brave homme. Comme la situation s'aggravait d'instant en instant, l'état-major modifia son ordre et permit au régiment de se mettre en retraite de suite; mais le colonel répondit que c'était chose impossible. Il était chaudement engagé dans une action défensive et l'ennemi le talonnait vivement. Pour le moment il pouvait encore se maintenir.

A deux reprises, le téléphone transmit ce mot fatal : « Entouré ». On me pressait de partir. « Chacun a des devoirs différents à remplir », me disaient-ils. Ce fut le cœur brisé que je m'éloignai, non sans m'être encore retourné pour saluer ces braves.

En chemin, je rejoignis quelques blessés qui essayaient de gagner la tête du ravin. L'un d'entre eux avait le pied brisé. Nous l'aidâmes de notre mieux ; mais il n'en dut pas moins s'asseoir plus d'une fois. A chacune de ces pauses, malgré sa blessure, il se mit à fumer. Nous n'étions plus qu'à peu de distance de l'endroit où nous comptions nous mettre à l'abri, lorsque nous vîmes tout à coup sur les collines situées un peu à l'ouest des hommes dévalant des hauteurs et semblant se diriger sur nous : « Peut-être des nôtres, peut-être aussi de l'ennemi », me dit mon Cosaque, qui était resté muet et impassible pendant toute la journée. Nous hissâmes notre blessé jusqu'à la crête, mais à peine y fûmes-nous qu'il nous dit que les forces lui manquaient et il s'assit avec quelques autres autour de la margelle d'un puits.

Il s'agissait maintenant avant tout de retrouver l'automobile. Nous étions pour le moment à peu près en sûreté, car nous étions hors de la ligne de feu, et la vallée qui s'étendait vers le nord était pleine de troupes russes. Des officiers se portaient en avant au galop, surveillant et dirigeant l'écoulement des colonnes et des trains de combat. Dans la vallée

se déroulait une longue théorie de voitures chargées de blessés. Je finis par y trouver notre automobile. Nous y embarquâmes les hommes les plus gravement atteints, sans qu'aucun d'eux ne poussât même un gémissement, et un vieux soldat me dit : « Grâces te soient rendues, mon Dieu! et à tout jamais, merci à vous. » Un jeune soldat aux traits décomposés par l'inquiétude fendit les rangs de la foule, me tendit une lettre et me supplia de prendre dans notre voiture son officier blessé à cinq milles de là, et qu'il avait porté depuis les lignes avancées des R. Harchin, c'est ainsi qu'il s'appelait, prodiguait à son capitaine des soins que n'aurait pu mieux lui donner le fils le plus affectueux, marchant à côté de notre automobile, ou se tenant sur le marche-pied et aidant tout le temps à maintenir en place le brancard. Il nous dit qu'aucune troupe n'aurait pu parvenir à chasser les R de leurs positions, mais que toutes leurs lignes avaient été criblées d'obus, jusqu'au moment où il ne resta plus trace des tranchées et plus un être vivant dans ces tranchées détruites. Les quelques compagnies encore relativement intactes avaient rejoint les O. Sur ces derniers, nous n'avions pu nous procurer que des renseignements fort vagues. On nous avait dit que la plus grande partie de ce régiment avait pu se replier en bon ordre.

Du reste, pas le moindre symptôme de désordre, pas de poussée, de bousculade dans cette énorme masse de monde qui battait en retraite. Chacun au contraire ne songeait qu'à venir en aide à son voisin. Pour arriver au haut d'une longue côte, il nous fallut placer une partie de nos blessés dans un chariot vide que nous remorquâmes, et aucun de ces hommes ne fit la moindre observation. Toute la nuit, Harchin la passa aux côtés de son officier, ne sachant que faire pour le soulager et l'installer de son mieux. « Nous ne sommes plus bien loin maintenant, Votre Noblesse, et la route est bonne maintenant », lui disait-il. Nous atteignîmes une petite maison où la bonne hôtesse polonaise mit à notre disposition des lits pour nos blessés. Harchin ne se relâchait pas un instant des soins qu'il donnait à son officier; je les laissai dans la cabane où ils attendirent l'arrivée d'un médecin. Un simple soldat avec la figure en bouillie refusa de se mettre au lit, rien que

parce qu'il avait peur de salir les draps et resta sur une chaise en tenant sa tête sanglante dans ses mains.

Longeant et dépassant au milieu de l'obscurité une file ininterrompue de chariots et de voitures de l'armée qui nous faisaient place, sans qu'il fût même besoin de cris, je finis par me frayer le passage jusqu'à l'état-major du corps, puis jusqu'à la division la plus voisine, où je m'endormis et ne me réveillai que fort avant dans la matinée. Ce ne fut que plus tard que je connus le chiffre exact de nos pertes. La division avait tenu toute la journée contre des troupes plus de deux fois supérieures en nombre et contre des masses écrasantes d'artillerie de campagne et d'artillerie lourde. Elle s'était maintenue dans les tranchées jusqu'à son presque complet anéantissement.

10 mai.

Quelle impression ces journées laisseront à tout jamais dans la mémoire et le cœur de ceux qui les ont vécues. Il n'y a que les choses simples qui comptent, mais elles se reproduisent si souvent et toujours sous des aspects si différents que je ne saurai éviter les redites et les répétitions.

L'état-major n'est nullement découragé, préoccupé assurément à de certains moments, voyant parfois aussi les choses plus en rose, mais toujours plein d'énergie et de confiance.

On connaît les causes de nos insuccès et on s'efforce d'y porter remède sans le moindre affolement et sans précipitation. Et ce qui a fait naître, ce qui entretient cet état, c'est l'admirable confiance des officiers et des soldats, même de ceux qui reviennent blessés du front. Le commandant en chef a conservé son calme, sa vigueur, et tous nous sommes convaincus que nous sommes loin d'avoir dit notre dernier mot.

La plupart des organisations du service de santé ont été renvoyées à l'arrière. Nous sommes à un de ces moments où tout le poids de la besogne retombe presque exclusivement sur les petites ambulances qui doivent à la fois assurer l'évacuation de leurs blessés et se tenir prêtes à se déplacer au premier signal. Les sœurs, que j'avais ramenées avec moi du

front, organisèrent sur l'heure même à la gare une de ces ambulances, qui commença immédiatement à fonctionner, et elles eurent plus d'une fois à fournir jusqu'à quinze heures et plus de service sans pouvoir prendre un moment de repos.

Les aéroplanes ennemis les bombardèrent presque tous les jours, blessèrent un assez grand nombre d'hommes dans la gare, mais sans toucher heureusement le personnel de ce poste de pansement qui continua son travail sans se préoccuper le moins du monde des projectiles qui éclataient non loin de là. La station est bondée de blessés couchés et étendus les uns à côté des autres, un peu partout comme on a coutume de le faire en Russie dans les maisons de paysans. La plupart d'entre eux ont été frappés à la tête ou aux mains. Ce sont évidemment des hommes venant des tranchées battues par le feu de l'ennemi et dans lesquelles tout ce qui se montrait était frappé. Mais d'autres blessures, d'armes à feu comme d'armes blanches, que nombre d'hommes ont reçues dans toutes les parties du corps, prouvent que nous avons, ou repoussé les attaques de l'infanterie ennemie, ou exécuté des retours offensifs. Toutes les nuits, il faut non seulement panser des centaines de blessés, mais assurer leur nourriture à l'aide de ce qu'il est possible d'acheter sur place dans un pareil moment.

Les officiers blessés, ne pouvant être placés ici dans des locaux séparés, se trouvaient là pêle-mêle avec leurs soldats, et rien n'est plus édifiant que le respect que les hommes leur témoignent. Le nombre considérable d'officiers blessés n'a rien de surprenant. Il ne peut en être autrement, car ils se tiennent debout tant dans les tranchées qu'en rase campagne, tandis qu'ils obligent leurs soldats à se coucher et ramper. C'est grâce aux officiers que je réussis à avoir des nouvelles des régiments que j'avais vus à l'œuvre et auxquels j'avais rendu visite. Quatre gentils officiers des N, pleins d'entrain, bien que trois d'entre eux fussent assez sérieusement blessés, me racontèrent comment le feu de l'ennemi avait démoli et rasé leurs tranchées : quand ils se replièrent, ils n'avaient plus, comme abri pour la nuit, que les trous creusés par les obus. La dernière attaque du régiment avait été conduite par sept officiers, les seuls qui fussent encore debout. Quelques régiments

avaient été, d'après les nouvelles que je pus me procurer, encore plus durement éprouvés. Dans l'un des cas, on me répondit : « Le régiment n'existe plus. » Devant moi quelqu'un demande à un soldat des O où il pourrait retrouver le régiment : « Dans l'autre monde », lui répondit-il. J'appris ensuite que trois cents hommes avec leur colonel à leur tête avaient réussi à s'ouvrir le chemin, mais je sus plus tard qu'ils n'étaient plus que soixante et onze lorsqu'ils rejoignirent la division. Le général de division me dit qu'il avait reformé ses troupes, qu'il avait reçu des renforts, que ses régiments étaient de nouveau sur le front où il se rendait à l'instant même. Les T m'avaient invité à venir les rejoindre pendant l'action, et ce fut tout à fait par hasard que je me dirigeai d'un tout autre côté. Je rencontrai dans une des rues le train de combat du régiment. L'officier qui le conduisait m'arrêta, et me prenant la main : « Ce que je voulais vous dire, s'écria-t-il, c'est que les T sont détruits. Le drapeau seul est sauvé. » Le lendemain, un soldat de ce régiment vint à moi dans la rue et m'invita à me rendre auprès de son colonel, qu'on venait de rapporter blessé. Je le trouvai au Quartier Général de l'armée. Il avait la tête bandée, mais lorsque j'arrivai, il était assis et en train d'écrire. Le général Radko Dmitriev entra peu après et lui serra la main à plusieurs reprises. « Je vous remercie et vous félicite de votre splendide résistance. Personne au monde n'aurait pu faire plus ni mieux. » Le colonel raconta que ses tranchées avaient été démolies, anéanties avec tous ceux qui s'y trouvaient ; dans une compagnie complètement coupée, une quarantaine d'hommes levèrent les mains pour se rendre. Le colonel avait de ses yeux vu les Allemands se jeter sur eux et en passer plus de la moitié au fil de la baïonnette. Ses hommes, alors qu'il ne lui en restait plus que cinq cents environ, avaient continué à faire des prisonniers en nombre bien plus élevé que le leur et se glorifiaient de ces prises qui étaient pour eux la preuve de leur supériorité morale. Fort de quarante officiers et de quatre mille hommes, le régiment était réduit à la fin de la bataille à un effectif total de deux cent cinquante hommes.

L'ennemi n'avait dû son succès qu'à la supériorité écrasante du nombre, et les prisonniers continuaient à nous arriver

par gros paquets. Je parlai avec quelques soldats de la garde prussienne, des hommes vigoureux, solides, arrogants, s'exprimant en termes assez peu respectueux sur le compte des Autrichiens. La guerre devient de plus en plus dure et acharnée.

J'en reviens une fois de plus à ce qui est pour moi la seule conclusion raisonnable, la conclusion inévitable. Il y a eu là un gros succès de « technique » qui a coûté la vie à bien des braves gens. Mais cette bataille même n'est pas encore finie et les nôtres progressent sur des points qui permettent encore d'espérer de bons résultats. L'armée russe est plus solide que jamais et elle reçoit des renforts de plus en plus considérables. Si seulement on pouvait reprendre la lutte et la continuer dans de meilleures conditions ! En un mot, ce qu'il faudrait, ce serait, grâce à un effort, le plus grand possible, fait par les alliés, s'assurer les moyens de combattre à armes égales et d'écraser les lourds Germains sous le poids des gros projectiles de l'artillerie lourde.

31 mai.

J'ai eu une intéressante conversation avec un officier allemand commandant une batterie coupée et enlevée par les Russes dans un de leurs retours offensifs. Cet officier, qui a été longtemps à Hambourg, et qui vient du front occidental, est un homme bien élevé, animé de bons sentiments qui lui ont valu des égards tout particuliers de la part de ceux qui l'ont pris.

Nous parlâmes d'abord de Hambourg : « Une ville morte actuellement, me dit-il. Le commerce qui se fait aujourd'hui, a pris d'autres routes et ce sont les neutres qui en profitent presque exclusivement. Le rationnement de l'Allemagne est, à l'en croire, une simple mesure de précaution et l'on a déjà pu constater une baisse dans les prix. Il est loin de trouver à son goût le pain fait avec des pommes de terre. » Nous parlâmes ensuite des universités rhénanes que la guerre a absolument vidées. Il y a aux armées quantité de volontaires de seize à quarante-huit ans, mais, d'après lui, cela ne prouve nullement que l'on manque d'hommes.

J'abordai maintenant les grosses questions qu'il se montrait prêt à discuter avec moi et sur lesquelles il se prononça très franchement. Je lui demandai de quel côté l'Allemagne croyait pouvoir frapper un coup décisif. Il admit sans difficulté qu'il n'existait nulle part un de ces points, un point dans le genre de ceux que Napoléon recherchait et trouvait. Il soutint que depuis le premier jour, tant politiquement que militairement, l'Allemagne, tout en recourant assez fréquemment à des contre-offensives, n'avait jamais cessé de faire une guerre purement défensive. « Alors, lui fis-je remarquer, la paix ne sera possible que si nous l'offrons à l'Allemagne, c'est-à-dire que si nous en venons à être las de la guerre et dans ces conditions, c'est un malheur pour l'Allemagne de nous avoir tous contre elle. » La réponse qu'il me fit me rappela surtout le mot allemand *Streber*, mot par lequel on désigne les gens dont l'ambition et les appétits ne cessent de molester, de tracasser leurs semblables. « Au point de vue économique, me dit-il, *la lutte pour la vie*, et il en avait vu lui-même d'innombrables exemples, était devenue absolument impossible en Allemagne. Il fallait trouver le moyen d'en sortir, et l'Angleterre et les autres puissances s'étaient entendues pour rendre la chose impossible. » Je lui répondis que, pour ce qui était de nous autres, les Anglais, la question se réduisait tout simplement à ceci, que l'Allemagne voulait acquérir des choses et des avantages qu'il nous était impossible de lui céder à l'amiable. Il reconnut l'exactitude de ce fait.

« Je me représente l'Allemagne, me dit-il, comme un de ces écoliers insupportables, mécontents, réclamant à tout propos, ne faisant que des choses désagréables aux autres, ce qui explique parfaitement que personne ne l'aime. » Je lui fis remarquer que l'Allemagne avait poussé les choses si loin que même ses anciens alliés, l'Italie par exemple, avaient dû se tourner contre elle. Il donna naturellement libre cours à ses ressentiments contre l'Italie, tout en persistant à soutenir que le droit était du côté de l'Allemagne qui était plus que jamais décidée à soutenir la lutte jusqu'au bout. Je lui répondis que, sur la question du droit et de la justice, j'étais d'un avis diamétralement opposé au sien et que, de plus, je ne voyais pas comment dans de pareilles conditions, l'Alle-

magne pouvait croire à la victoire finale. Il m'avoua que telle était aussi son opinion et, à deux reprises, il me déclara que cette guerre était « *une catastrophe* ». Je lui demandai alors pourquoi l'Allemagne s'obstinait à suivre une politique qui, comme cela avait été surtout le cas avec l'Italie, faisait manifestement fausse route. Je reconnus que nous admirions la magnifique force combative de l'armée allemande, qui aurait pu venir à bout de chacun des alliés séparément, mais à laquelle on avait imposé une tâche impossible. Il me répondit que l'Angleterre avait une longue expérience des conditions d'existence indispensables à un État et suivait une politique qu'elle avait longuement et mûrement étudiée ; que l'unité allemande, au contraire, n'existait que depuis une quarantaine d'années et qu'il serait en effet difficile de défendre la politique qui a conduit à « la catastrophe ». Je lui demandai sans obtenir de réponse, comme je m'y attendais du reste, s'il était probable que l'Allemagne renoncerait à cette politique. Mais il me déclara en revanche, que, malgré les grands succès des Allemands en Galicie occidentale, il n'y avait plus dans l'armée allemande la moindre trace de l'enthousiasme du début.

J'eus un peu plus tard l'occasion d'interroger un simple soldat allemand — un Hanovrien — que les Russes avaient cueilli pendant qu'il dormait à poings fermés dans sa tranchée. Je fus non moins frappé de sa bonne volonté souriante à satisfaire ma curiosité, que de ses réponses elles-mêmes. « Toute l'artillerie lourde des Allemands était de l'autre côté du San et on était déjà en train d'envoyer des troupes sur le front italien. On manquait de vivres en Galicie. Tous les soldats désiraient la paix et l'on trouvait le même refrain dans toutes les lettres que les hommes recevaient de chez eux. » Il avait été précédemment sur le front occidental, près de Reims, et avait fait en cinq jours le trajet en chemin de fer jusqu'à Neu-Sandec (Nowo-Sacz). Il parlait en termes élogieux des premiers contingents anglais, de l'artillerie de campagne russe et de la précision du tir de l'artillerie lourde française.

13 juin.

A côté et à droite du corps L se trouve l'un des corps les plus fameux de l'armée russe, le 3e K [1] qui se couvrit de gloire depuis le début de cette guerre. A Kosienice, où se livra l'une des plus chaudes affaires de la campagne, deux de ses régiments passèrent la Vistule — je dis la Vistule, et ceux qui ont vu ce fleuve savent ce que cela signifie — sous le feu et sous le nez de deux corps d'armée allemands et de trois corps autrichiens. Une autre brigade du 3e K, venant d'une forteresse [2], de la rive orientale du fleuve, en longea le cours, son général en tête, marchant dans l'eau jusqu'au-dessus du genou. Les deux régiments, qui avaient traversé la Vistule, se portèrent droit sur une grande forêt voisine du fleuve et eurent à y soutenir pendant une heure et demie un combat à la baïonnette. On peut s'imaginer ce que fut un pareil engagement. Ils y perdirent la plus grande partie de leurs officiers, quarante pour le régiment B, et quant au régiment S, en cinq jours il vit se succéder sept officiers qui payèrent de leur vie l'honneur de le commander. Au plus fort du corps à corps à la baïonnette, alors que la plupart des officiers étaient tombés, quelques Allemands se mirent à crier en russe : « Ne combattez pas contre vos camarades », et, dans la confusion causée par ces appels et par ce stratagème, les Russes évacuèrent les bois et se tinrent couchés, soit dans les marais, soit à l'abri de couverts insignifiants sous le feu meurtrier de l'artillerie allemande qui ne parvint pas à les débusquer et à les obliger à repasser sur l'autre rive. Dès qu'ils eurent reçu des renforts, ils se reportèrent en avant, culbutèrent les Allemands qu'ils rejetèrent vers l'Ouest, puis repoussèrent les Autrichiens au delà de Kielce où ils célébrèrent leur victoire en entonnant leur vieux chant de guerre : « *Dieu nous a donné la victoire.* » Après cela, ce furent les durs combats livrés dans la région de Czenstochow. Un peu plus tard, le corps avait été envoyé dans les Carpathes orientales pour arrêter un mouvement offensif des Austro-Allemands et de

1. 3e corps d'armée du Caucase.

2. Probablement Ivangorod.

là on l'avait fait revenir au plus vite pour renforcer notre armée au moment où l'artillerie lourde de l'ennemi commença à entrer en action en Galicie sur le front Gorlice-Tarnow.

Je vis pour la première fois le général Irmanow le jour où il entra à Kielce. C'est une des figures les plus remarquables et les plus sympathiques de toute la guerre, un homme de taille moyenne, aux traits énergiques, aux jambes fortement arquées, comme cela arrive aux gens qui ont beaucoup monté à cheval, avec cela une physionomie avenante, un peu haut en couleur, la barbe et les cheveux gris, d'une extrême simplicité dans sa tenue, un regard plein de franchise, de droiture et de bienveillance, une voix agréable et douce. J'eus avec le général Irmanow un long entretien, au cours duquel il voulut bien répondre clairement et très complètement à chacune de mes questions. Irmanow ne sort pas de l'état-major. En temps de paix, et lorsqu'il n'est pas pris pour les obligations de son service, il mène une vie simple et tranquille dans la petite propriété qu'il possède dans les montagnes. Son état-major est pour lui une espèce de famille. Il y a une expression toute particulière, et dans le salut que fait le général lorsqu'il paraît devant ses troupes, et dans la façon dont toute la ligne y répond. En un clin d'œil il est en selle, et une minute après il est déjà loin. Peu d'officiers de l'armée se plaisent plus que lui à marcher aux grandes allures, et ses officiers, bien que tous soient d'excellents cavaliers, ont grand'peine à le suivre sans se laisser distancer.

A la bataille de Gorlice on avait chargé le corps d'une mission des plus ingrates et des plus rudes. Il devait déborder les Allemands et chercher à arriver jusque sur les positions de l'artillerie lourde qui écrasait de son feu les troupes russes et, si possible, s'en emparer. J'avais à peine eu connaissance de cet ordre que j'entendis à côté de moi quelqu'un s'écrier : « Irmanow est capable de le faire », et en effet, il fut bien près de réussir. Il avait devant lui le corps de réserve de la garde prussienne et, malgré leur arrogance et leur fierté habituelles, tous les prisonniers ne purent s'empêcher d'admirer l'héroïsme du 3e K. Puis vinrent de terribles combats d'arrière-garde. On se battit tous les jours tout en se repliant. Fort de quarante mille

hommes lorsqu'on le lança contre l'artillerie lourde, le corps d'armée ne comptait plus que huit mille hommes quand il couvrait les derniers échelons de l'armée en retraite derrière le San. Il ne lui en restait plus que six mille lorsqu'il exécuta un retour offensif sur Seniava et ramena comme trophées sept mille prisonniers et une batterie d'artillerie lourde. Est-ce là l'état d'esprit d'une armée battue?

19 juin.

Le lendemain du jour où nous avions été voir ce qui se passait à notre droite, une activité plus grande encore que de coutume régnait au Quartier Général. J'échangeai quelques mots avec le chef d'état-major qui me dit que nous étions engagés sur tout notre front. J'avais pensé à aller rejoindre le régiment avec lequel je m'étais trouvé près de Biecz et qui faisait partie de ce corps, mais il me dit que ce ne serait guère faisable. Peu après, on donna l'ordre d'emballer vivement tout ce qui appartenait au Quartier Général. Nous aussi, il nous fallait nous mettre en retraite.

Le général Irmanow avait espéré arrêter l'offensive ennemie par ses contre-attaques et chaque jour son corps avait remporté des avantages locaux grâce à des attaques soudaines, à des surprises exécutées d'ordinaire la nuit. Le jour de mon arrivée, on avait enlevé un millier d'hommes aux Allemands. En somme, le corps avait fait pendant ces journées un nombre de prisonniers bien supérieur à son propre effectif. Mais à cette heure, la retraite s'imposait : « Si j'avais seulement ce qu'il me faut, me dit le général, je me reporterais en avant demain. »

La retraite s'effectua dans l'ordre le plus parfait. Le général visita point par point toute la ligne des nouvelles tranchées qui avaient été préparées avec le plus grand soin. J'accompagnai le premier aide de camp dans les nouveaux quartiers à sept kilomètres seulement en arrière ; mais, hélas ! au delà de la frontière et déjà dans la Pologne russe. Quel allait être le sort de nos amis, les pauvres habitants, que nous laissions derrière nous? Je ne saurais trop faire l'éloge des procédés mis en œuvre par les autorités militaires chargées de préparer

le logement des troupes, trop insister sur les efforts qu'elles firent pour atténuer les charges inévitables qu'imposaient à la population civile la présence et le cantonnement d'unités considérables. Le général établit son quartier-général au presbytère, non pas par réquisition, mais après en avoir en quelque sorte demandé l'autorisation au prêtre. Il avait eu la bonté de s'occuper personnellement de mon logement, et, cette fois encore, j'eus une chambre pour moi tout seul. J'étais désormais en mesure de pouvoir, grâce aux observations que j'avais faites, formuler une conclusion dont je me préoccupais depuis longtemps. J'avais visité ces derniers corps afin de compléter mes informations et fixer mes idées sur certains points qui avaient, à mes yeux, une importance capitale, non seulement pour notre armée, mais aussi pour la Russie et pour ses alliés. Les constatations que j'avais faites, les renseignements que j'avais recueillis étaient plus que suffisants pour me permettre de tirer des événements dont j'avais été le témoin des conclusions absolument inattaquables. Il était évident que les troupes n'avaient rien perdu de leur excellent esprit, de leur entrain, de leur mordant. Il était également évident que l'armée russe combattait dans des conditions particulièrement désavantageuses et qu'il en serait de même jusqu'au jour où elle n'aurait plus rien à envier aux armées ennemies, en fait de matériel, d'armes et de munitions. Au point où j'étais arrivé, je n'avais plus qu'un désir, celui de rendre compte en personne de ce que j'avais vu, et ma bonne étoile voulut que le général m'encourageât dans ce projet. Il me conseilla de ne pas attendre la fin d'opérations, dont le terme lui semblait encore bien lointain, et de me mettre en route le plus tôt possible : « Revenez et restez avec nous lorsque nous aurons ce qu'il nous faut, me dit-il, et nous vous ferons voir comme nous savons nous en servir. »

Il me donna son automobile pour aller reprendre mon bagage. Ce fut un bien curieux voyage. Je n'avais guère qu'une vingtaine de kilomètres à parcourir, mais personne n'avait pu me donner la moindre indication sur la rapidité que l'ennemi avait imprimée à son mouvement en avant sur d'autres parties du front. Ce que je savais, c'est que le lendemain nous allions nous reporter à vingt kilomètres en arrière.

En outre, la plupart des routes n'étaient plus guère qu'un effroyable océan de sable dans lequel les automobiles restaient en panne ; on avait la plus grande peine à les en tirer en réquisitionnant des attelages. On me conseilla donc de faire un détour qui m'imposait un itinéraire d'un peu plus de cent kilomètres.

Tout alla bien pendant la presque totalité du chemin. Je roulai sur une belle route pavée, construite, paraît-il, par un comte polonais, et certainement aussi bonne que de l'asphalte. Dans la soirée, je n'étais plus qu'à deux lieues de mes bagages ; mais il ne me fallut pas moins de sept heures pour franchir ces huit kilomètres, et je n'arrivai à destination le matin que grâce aux prodiges faits par mon chauffeur pour se procurer de l'eau. Malgré toutes ces anicroches, le lendemain au soir, je pus rejoindre l'état-major de l'armée et achever mes préparatifs de départ. Pas la moindre trace d'agitation ou de confusion au Quartier Général. On s'y rendait un compte exact de la situation et on avisait aux moyens d'y faire face. J'allai voir tous mes amis, me procurai tous les renseignements dont j'avais besoin et je me mis en route pour Moscou et Pétrograd.

Les dernières paroles que me dit le chef d'état-major de l'armée, au moment de mon départ, furent celles-ci : « *Ne manquez surtout pas de dire que nous ne ferons pas de paix séparée et que nous sommes absolument sûrs de la victoire finale.* »

BERNARD PARES

L'UNION DE L'EUROPE CENTRALE

I. — LES RAISONS DE L'ALLEMAGNE

Sans attendre l'issue de la lutte, l'Allemagne veut établir les bases de son développement futur : avec la méthode et la persévérance qu'on lui connaît, elle sonde le terrain, pose les jalons, consulte les intéressés, suppute les chances ; ses efforts tendent à la réalisation d'un de ces projets grandioses qui frappent l'imagination : le projet d'une Union de l'Europe Centrale.

« Union de l'Europe Centrale » ! L'opinion des Alliés s'en est émue. D'aucuns y voient la tentative d'absorption de l'Autriche-Hongrie par une union douanière conclue entre les deux États. D'autres se la représentent comme une redoutable machine de guerre économique destinée à supplanter, après les hostilités, le commerce des Alliés. D'autres enfin la considèrent comme une preuve de faiblesse de l'Allemagne, obligée d'abandonner les rêves d'hégémonie universelle pour se contenter de réalisations plus modestes.

Qu'on se garde pourtant de simplifier ainsi le problème ou de le juger d'après les idées reçues ; cela pourrait amener les Alliés à concevoir des contre-projets inutiles, sinon dangereux pour eux-mêmes. L'idée de l'Union de l'Europe Centrale n'est pas neuve; on peut suivre son évolution depuis 1829. Elle n'a jamais été définitivement abandonnée et à chaque crise de l'histoire de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie, elle réap-

paraît, changeant d'objet et de forme, mais toujours fascinante.

Si elle est aujourd'hui discutée passionnément dans tous les milieux, c'est qu'elle se rattache aux causes les plus profondes de la guerre, dont elle semble, au surplus, corroborer l'expérience; si les gouvernants et les représentants des classes dirigeantes de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie lui accordent l'attention la plus soutenue, c'est que d'aucuns la préconisent comme l'issue « idéale » du conflit européen, tant au point de vue des intérêts de l'État qu'au point de vue des intérêts particuliers.

Est-ce à dire que, dans les circonstances actuelles, elle puisse être réalisée intégralement? Et puis, quelles en seraient les répercussions sur l'équilibre européen en cas de réussite? Le problème est, on le voit, des plus compliqués. Essayons de démêler cet écheveau. Et, tout d'abord, exposons impartialement les raisons de l'Allemagne [1].

I. — « *Politique de tranchées* ».

Non moins que les Alliés, les Allemands ont été surpris par la guerre de tranchées. Je ne parle pas, entendons-nous bien, des quelques écrivains d'outre-Rhin qui tirèrent de la campagne de Mandchourie la leçon que celle-ci comportait. Mais le membre du Reichstag et pasteur M. Friedrich Naumann, interprète certainement l'opinion de la masse lorsqu'il écrit, dans son livre, *l'Europe Centrale*, paru en octobre dernier :

On dit chez nous que si la France, au lieu de dépenser avant 1914 tant d'argent à construire de grosses forteresses, l'avait employé à creuser une ligne de tranchées le long de sa frontière de Belfort à Dunkerque, l'invasion de ses départements du Nord par les troupes allemandes, à travers la Belgique, eût été très probablement impossible. La même réflexion s'applique à notre frontière de la Prusse Orientale, ainsi qu'à la frontière galicienne de l'Autriche [2].

1. Nous avons pu consulter pour cette étude, en dehors de la littérature très vaste connue déjà des spécialistes, les principaux écrits (ouvrages, brochures et revues) parus en Allemagne et en Autriche-Hongrie *pendant la guerre*.

2. *Mitteleuropa*, par Friedrich Naumann, Berlin, 1915.

Et prompt à dégager de la leçon des faits une idée générale, comme tous les Allemands, M. Naumann conclut que la politique future de défense nationale sera une *politique de tranchées* :

Après cette guerre, partout où les hostilités pourront éclater, on creusera des tranchées. De nouvelles murailles de Chine surgiront, faites de terre et de fils barbelés. Il faudra bien alors se demander, avant l'établissement de tout ouvrage militaire, avec qui on peut compter rester amis, quoi qu'il arrive. Deux gigantesques lignes de remparts s'élèveront dorénavant : l'une commencera quelque part au Rhin inférieur pour aboutir aux Alpes ; l'autre partira de la Courlande et se perdra à droite ou à gauche de la Roumanie. Ainsi, l'Europe se trouvera divisée en trois grands tronçons.

Une semblable politique impliquerait-elle la continuation de cette course aux armements qui aboutit à la catastrophe terrible dont nous sommes témoins? Naumann n'est pas éloigné de répondre négativement et de croire que l'humanité atteindrait ce point culminant, prédit dans un ouvrage célèbre par le financier russe Jean de Block, où le perfectionnement technique rendrait toute guerre impossible : tout au moins écrit-il :

Il se peut que la tranchée soit le plus grand moyen de préservation qui rend la guerre illusoire par sa propre technique...

Mais, s'empresse-t-il d'ajouter, en homme pratique,

il faut d'abord que des crédits soient votés et les tranchées creusées, aménagées, armées !

Et dès lors se pose pour l'Allemagne une grande question : faut-il se séparer de l'Autriche-Hongrie par une ligne de remparts analogue à celles qui courront le long de leurs frontières occidentales et orientales?

Si oui, c'est qu'on admet, dans l'avenir, la possibilité d'une guerre entre les deux pays qu'unit aujourd'hui une fraternité d'armes. Pareille hypothèse est éliminée d'avance par les Allemands, car la guerre a démontré que, *seule*, l'Allemagne ne saurait être en sécurité. Déjà au mois de décembre 1914, à l'époque où les pangermanistes conservaient encore toute leur morgue, M. Hermann Losch avouait franchement :

Il est absolument faux de croire que l'empire allemand aurait pu échapper à son anéantissement *sans* l'aide de l'Autriche, comme il est

également certain que l'Autriche-Hongrie aurait été rapidement disloquée sans l'appui de l'empire allemand. La conception pangermaniste, ainsi que la propagande panslaviste, se sont révélées de pures idéologies en face des intérêts vitaux des deux pays[1].

Depuis, cette conviction s'est ancrée dans l'esprit des Allemands. Quelque mépris que puissent inspirer aux officiers prussiens les défaites autrichiennes, les véritables hommes d'État comprennent fort bien que leur empire, privé des troupes de la Double Monarchie, surtout des régiments magyars, serait perdu à l'heure qu'il est.

Qui oserait prétendre cependant que la forme actuelle de l'union politique austro-allemande garantit à l'Allemagne une fidélité de son « brillant second » au point de justifier, après la guerre, l'absence de tranchées entre les deux États? Combien de surprises l'histoire de ces dernières décades ne nous a-t-elle pas réservées? Pour la « *communauté des tranchées* » — l'expression est de M. Naumann —, il faut donc trouver une forme de collaboration militaire plus intime que celle qui existait avant 1914.

Voilà donc, aux yeux des Allemands, une *première raison d'État* qui milite en faveur d'une Union de l'Europe Centrale.

Il serait inutile de chercher, dans les publications allemandes, des précisions sur le fonctionnement de la future « communauté des tranchées » ou sur le caractère de la « convention militaire » que comportera l'Union. Les écrivains militaires ne se hasardent pas encore dans ce domaine ; les non spécialistes préfèrent exprimer simplement quelques souhaits, se contentant de souligner avec force la nécessité de l'Union. M. Naumann préconise notamment l'unification des lois concernant le recrutement, les inspections militaires mutuelles, etc... Il prévoit à la fin de son volume

un avenir plus éloigné où un *statut militaire de l'Europe Centrale* deviendrait indispensable; dans ce statut, les obligations des États contractants, qui doivent être les mêmes pour chacun, seraient nettement distinguées des droits particuliers des États en tant qu'unités souveraines.

1. *Der Mitteleuropäische Wirtschaftsblock*, par le Dr. Hermann J. Losch, Leipzig, 1914.

En attendant, on ne peut s'empêcher de remarquer avec quelle insistance les promoteurs allemands de l'Union soulignent que leur projet, résultant d'une convention libre, ne porterait aucunement atteinte à l'indépendance et à la souveraineté des nations contractantes. Cette préoccupation doit être relevée, d'autant plus qu'elle conduit à la conception d'une sorte de « Sur-État » dont nous parlerons plus loin.

II. — « Politique d'approvisionnement ».

La future politique de tranchées n'est pas la seule raison d'être d'une Union de l'Europe Centrale; elle s'efface même devant des considérations plus importantes. La principale se rattache à la question de la mobilisation économique.

A l'exception de quelques publicistes, tel M. Oppenheim, qui fait de l'optimisme de commande, la plupart des économistes allemands soutiennent que l'empire n'était pas suffisamment préparé sur le terrain économique pour faire face à une guerre moderne, surtout à une guerre d'usure. Ils ont raison dans une certaine mesure. En effet, l'avance, dans le domaine industriel, que l'Allemagne avait sur les Alliés au début des hostilités, provenait non pas de sa préparation spéciale en vue d'une guerre, mais de sa supériorité technique ; de même, son industrie privée adapta plus rapidement aux besoins de la défense nationale que celle des Alliés, parce qu'elle était mieux organisée en temps de paix pour le commerce ordinaire. On a bien l'impression en lisant ses organes spéciaux que très souvent, pendant ces dix-huit mois, il lui fallut improviser, tâtonner, inventer, tout comme en France, en Angleterre, en Russie. Les autorités compétentes, en dépit de la censure vigilante, n'échappèrent pas la critique parfois véhémente de ceux qui leur reprochent l'imprévoyance. En particulier, rien ne fut fait, avant la guerre, pour parer aux effets du blocus anglais.

Nous lisons, par exemple, ces récriminations dans l'organe des impérialistes, *la Plus Grande Allemagne*, dirigée par Rohrbach et Jäckh :

Alors qu'on ne trouve pas assez de mots pour exprimer l'admiration devant le plan de mobilisation conçu par le grand état-major, on

hoche la tête en constatant combien peu notre administration civile était préparée pour cette guerre... On regrette de ne pas voir la moindre trace d'un plan *général* d'une politique économique de guerre. On n'a pris aucune mesure pour renforcer les approvisionnements de l'empire, même après l'assassinat de l'archiduc-héritier d'Autriche. On aurait pu, dans les journées qui précédèrent la mobilisation, importer des millions de quintaux de blé, de caoutchouc, de nitrates, de riz, etc..., sans provoquer l'attention de l'étranger. Rien de tout cela ! Bien plus, pendant le mois de juillet, ainsi que le témoignent les statistiques officielles, nous avons *vendu à l'étranger* 1 500 000 *quintaux de céréales* contre les primes d'exportation, dont 700 000 quintaux de froment. Nous avons payé pour chaque wagon chargé de froment 550 marks de primes et contribué de la sorte à l'approvisionnement à bon marché des pays voisins. Quelle fraction de ces millions de quintaux a été livrée aux pays avec lesquels nous sommes aujourd'hui en guerre, notamment à la France, et à l'Angleterre, cela est suffisamment connu du gouvernement [1].

Ces appréciations datent du mois de janvier 1915. Depuis, les effets du blocus se faisant sentir plus profondément et posant à la population et les autorités allemandes de nombreux problèmes, l'opinion en est venue tout naturellement à croire que si la mobilisation économique avait été mieux faite, la situation de l'empire eût été tout autre.

De cet état d'esprit est sorti un grand projet élaboré par l'économiste de Heidelberg, M. Hermann Lévy [2], celui qui, un peu avant la guerre, voulait prouver à M. Normann Angell l'erreur de la thèse soutenue dans *la Grande Illusion*. Le projet se rattache intimement à l'idée de l'Union de l'Europe Centrale.

M. Lévy pose comme prémisse que l'État doit veiller pendant la paix à ce que les entreprises industrielles ne soient pas arrêtées par une guerre et qu'un blocus ne vienne pas suspendre les approvisionnements en matières premières. De même que, d'après M. Naumann, une politique de tranchées doit surgir dans le domaine militaire, selon M. Lévy, une *politique d'approvisionnement* doit être adoptée dans le domaine économique.

1. *Das Grössere Deutschland*, Wochenschrift für deutsche Welt-und-Kolonial Politik, 1915, n° 3.

2. *Vorratswirtschaft und Volkswirtschaft*, par le prof. Hermann Lévy, Berlin, 1915.

Un « Office impérial d'approvisionnement » (*Reichsvorratsamt*) examinera la capacité productive de toutes les branches d'industrie dont l'approvisionnement en matières premières peut être troublé par une guerre. Il calculera exactement les réserves qui se trouvent à chaque moment dans le pays, en tenant compte des produits qui peuvent suppléer pendant la guerre à l'absence de certaines marchandises. L'Office établira ensuite aussi exactement que possible les besoins de la consommation en temps de paix et pendant la guerre. Tablant sur ces deux données, on obtiendrait le montant des *provisions nécessaires pour affronter une guerre et un blocus*. L'Office veillera à ce que le stock soit constamment renouvelé, pour que l'empire puisse, quoi qu'il arrive, maintenir son organisation économique. L''Allemagne ayant depuis la guerre fait l'expérience du ravitaillement officiel, M. Hermann Lévy généralise le système et demande que l'Office impérial d'approvisionnement établisse le principe d'après lequel se ferait la distribution à l'armée et à la population civile. Enfin, le même Office étudierait la préparation des conserves dont il stimulerait et généraliserait le plus possible l'emploi; cela permettrait d'augmenter les stocks et « de durer ».

Les partisans de l'Union de l'Europe Centrale se sont emparés du projet de l'économiste de Heidelberg ; ils en ont fait un argument suprême en faveur de leur cause. Il faut croire, en outre, que la thèse émise par M. Hermann Lévy a trouvé un grand succès dans tous les milieux, car à peine quatre mois après sa publication, M. Naumann déclarait :

> Nous avons fait face jusqu'à présent au blocus de l'Angleterre grâce aux provisions qui se trouvaient dans l'industrie privée. Mais, quand la guerre sera terminée, nous voulons créer un entrepôt de provisions géré par l'État ou sous son contrôle. *Cela peut être considéré dès à présent comme une revendication unanime du peuple allemand sans distinction de partis.*

Toutefois, appliquée à l'Allemagne seule, la politique d'approvisionnement ne donnerait pas les résultats voulus, en tout cas pour certains produits. Quels que puissent être, en effet, les progrès réalisés par le futur Office impérial dans la préparation des conserves, on comprend aisément que, par exemple, les besoins et les approvisionnements en céréales de l'Allemagne

ne subiront pas de ce fait des modifications essentielles; l'empire restera tributaire de l'étranger. Il lui faut donc le concours d'autres pays, surtout de l'Autriche et de la Hongrie. On dira peut-être que ce concours, l'Allemagne l'a eu pendant la guerre. Sans doute, mais non pas avec le « dévouement » qu'elle eût voulu. A maintes reprises, dans son ouvrage, M. Naumann trahit ce désappointement :

On verse ensemble son sang, mais on fixe sciemment les prix du blé à Budapest-vendeur plus haut qu'à Vienne-acheteur.

De telles phrases sont significatives. Si l'Autriche et la Hongrie adoptaient les principes de la politique d'approvisionnement, la force de résistance des empires du Centre s'accroîtrait considérablement. Les céréales hongroises notamment, seraient indispensables pour l'accumulation des stocks. Il ne s'agit pas, bien entendu, de la Hongrie d'aujourd'hui. Actuellement, sa production agricole ne peut même pas couvrir les besoins en farines de la Double Monarchie. Par habitant, la production du blé et du seigle en Autriche-Hongrie ne dépasse pas 1,9 quintal alors qu'en Allemagne elle s'élève à 2,6 quintaux.

Que l'on confonde les disponibilités des trois pays, et l'Allemagne, loin d'y trouver son avantage, verrait baisser sa quantité à 2,3 quintaux par habitant ! A quoi bon dès lors poursuivre l'union? Mais c'est à l'avenir des empires du Centre que pense l'Allemagne, et les promoteurs de l'Union ne cachent pas qu'ils comptent une ou deux générations pour mettre celle-ci debout. Dans l'intervalle, ils se proposent de développer l'agriculture de la Hongrie au point de faire de ce pays le grenier de l'Europe Centrale. Leur calcul, théoriquement tout au moins, est juste.

M. Erich Pistor, secrétaire de la Chambre de commerce de Vienne, établit dans le tableau ci-dessous quelle serait la production de l'Autriche-Hongrie si elle élevait son rendement au niveau de celui de la Norvège, ce qui est possible pour peu qu'elle adopte l'exploitation intensive [1] :

1. *Die Volkswirtschaft Oesterreich-Ungarns und die Verständigung mit Deutschland*, par le Dr Erich Pistor, Berlin, 1915.

Espèces des céréales	Surfaces en millions d'hectares	Rendements par hectare en quintaux		Production en quintaux. Moyenne 1903-1912		Différence	Valeur moyenne de la production possible en couronnes
		Autriche-Hongrie	Norvège	Autriche-Hongrie	Norvège		
Froment...	4 840 706	12,8	16,0	60 322 606	77 451 296	17 128 690	328 870 848
Seigle.....	3 064 345	12,1	16,2	37 770 853	49 642 389	11 871 536	173 324 426
Orge.....	2 329 958	13,3	17,9	30 979 035	35 847 758	4 868 723	61 832 782
Avoine.....	3 017 005	11,5	15,3	34 695 558	46 160 177	11 464 619	152 479 433
Maïs.....	3 263 540	13,5	16.5	53 824 045	55 148 953	7 189 534	105 686 150
					Total en couronnes...		822 193 639

La plus-value pour les cinq principales espèces des céréales serait de 800 millions de couronnes, sans pour cela augmenter la superficie emblavée. La moitié donnerait déjà un brillant résultat, et les chiffres atteindraient des niveaux inouïs, le jour où l'agriculture austro-hongroise égalerait le rendement de l'Allemagne en 1912.

Il n'est pas de pays où la superficie emblavée soit aussi grande par rapport à l'étendue totale du territoire. De même que la Mésopotamie, la Hongrie est donc, aux yeux des Allemands, le pays producteur de l'avenir qu'il s'agit de mettre en valeur.

Voici pourquoi M. Naumann spécifie

qu'en tous les cas une communauté de tranchées comprenant l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie *ne peut être* conclue et réalisée que sur la base d'une politique d'approvisionnement adoptée par ces deux États.

Il voudrait bien que les stocks accumulés fussent mis, en temps de paix, à la disposition d'un Office central sans distinguer leur provenance, bien qu'il lui semble prématuré d'en parler dès à présent. Aussi bien se figure-t-il l'Autriche et la Hongrie s'entendant d'abord entre elles, lors du prochain renouvellement du « compromis », à propos de la constitution des stocks de céréales, et se mettant ensuite d'accord avec l'Office allemand de provisions. Flattant le nationalisme économique bien connu des Hongrois, il propose à chaque membre de la Double Monarchie de garder toute son indépendance : l'Autriche prendrait pour base son système de greniers appartenant à l'État et, en temps de paix, traiterait séparément

avec les maisons de céréales étrangères, tandis que la Hongrie, d'autre part, constituerait ses propres stocks. Mais, dans le futur *Office d'approvisionnement de l'Europe Centrale*, constitué par les trois contractants, M. Naumann consent à céder à la Hongrie la place de conducteur pour ce qui concerne les céréales : « Seulement, les propositions concrètes dans ce sens ne doivent pas émaner de l'Allemagne. » (Nous exposerons dans la seconde partie de cette étude moyennant quelles conditions les Magyars consentent à jouer le rôle qui leur est assigné par l'Allemagne dans la combinaison projetée.)

Aucune des principales branches de l'industrie et du commerce ne doit échapper à la réglementation par l'État en vue de la constitution d'approvisionnements :

Nous ne voulons pas dire d'avance sur quels produits s'étendra ce traitement ; il ne s'agit pas, d'ailleurs, de prévoir ici les résultats des investigations qu'entreprendront les futures commissions militairo-économiques, mais tout simplement de démontrer dans quel sens la guerre a influé chez nous comme en Autriche-Hongrie sur l'organisation économique. Si les deux puissances du Centre forgent une Union durable, la réglementation des provisions sera souhaitable surtout pour ceux des produits dont un des membres possède le surplus, car la communauté permettrait d'éviter tout gaspillage et de réaliser de grandes économies. Nous serons conduits alors à créer un *Office d'approvisionnement de guerre de l'Europe Centrale* qui, lui, installera, remplira, contrôlera les dépôts où seront accumulés des stocks.

Ne croyons pas que les Allemands ferment les yeux sur les conséquences de ce système. L'économiste Iaffé, dans une brochure parue en novembre dernier[1], le couvre de son autorité. Il va jusqu'à préconiser « la socialisation par l'État de toute l'activité économique » de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie.

La guerre, affirme-t-il, a réorganisé notre vie économique en ce sens qu'elle a éliminé la liberté individuelle, la remplaçant par la gestion de l'État.

Certes, quelques-unes des mesures prises pendant la guerre peuvent disparaître avec la paix, et dans les branches corres-

1. *Volkswirtschaft und Krieg*, par Edgar Jaffé, 1915, Tübingen.

pondantes l'individualisme économique continuerait à s'exercer; il est même à prévoir que tel serait le cas pour beaucoup de branches d'activité économique. Néanmoins, il se produira des modifications décisives et durables dans l'organisation économique générale. Déjà avant la guerre, on pouvait observer en Allemagne une « tendance vers la militarisation de la vie économique ».

Elle se traduisait par la suppression progressive de la libre concurrence. Encore aujourd'hui, cette concurrence est nécessaire là où il faut créer de nouvelles branches d'industrie, mais, pour le reste, la coordination des forces économiques par l'État et par les syndicats de producteurs apparaît comme une nécessité absolue. « Il faut que dans le domaine économique, les empires du Centre soient prêts à toute éventualité. »

Telle est la marche du raisonnement de M. Edgar Iaffé. Et vraiment, on a l'impression que M. Naumann la complète lorsqu'il s'écrie avec emphase :

> Tant que ces précautions ne seront pas prises, nous ne pourrons être tranquilles. Il se peut que ce soit là la plus grande ingérence dans l'industrie privée, mais comment, grands dieux, faire autrement, si nous ne voulons plus risquer d'être étouffés par le blocus? A l'étranger, on parlera probablement encore plus du *militarisme économique allemand*; mais nous sommes convaincus que la transformation forcée de nos méthodes par la guerre nous aura profité. Celui des États qui sera le mieux organisé sera le plus fort économiquement.

L'Allemagne, l'Autriche et la Hongrie formeront donc le noyau de cet organisme qui devra, par la mise en valeur rationnelle des ressources naturelles des pays, par la constitution d'approvisionnements et par la réglementation de la production et de la consommation, mettre l'Europe Centrale en état de défense contre toute tentative future d'un blocus quelconque.

Mais, les promoteurs du projet comprennent fort bien que même après avoir réalisé en partie ce programme, les trois empires du Centre ne pourront se suffire à eux-mêmes. De là, l'idée d'adjoindre à l'Union d'autres pays formant la prolongation géographique et le complément économique du noyau

initial. Toute la raison d'État de la fameuse poussée germanique vers le Sud-Est est là [1].

La Bulgarie et la Turquie avec la Mésopotamie apporteront les appoints nécessaires à l'Union de l'Europe Centrale qui s'étendra de Hambourg à Bagdad. D'après les calculs de Sir William Willcocks, le système d'irrigation qui doit restaurer l'ancienne Assyrie peut faire surgir de ses terres un million de tonnes de blé et deux millions de quintaux de coton par an.

Voici pourquoi des écrivains allemands estiment qu'avec l'entrée en scène de la Bulgarie fut posée la dernière arche du pont qui doit relier l'Orient à l'Allemagne et rendre définitive la constitution de l'Union de l'Europe Centrale.

La première arche, dit M. Ernest Iäckh, dans *la Plus Grande Allemagne*, a été, le 7 octobre 1879, la conclusion, par Bismarck, de la Duplice, qui orienta l'Allemagne vers l'Autriche-Hongrie.

Seconde arche : l'acquisition de Helgoland, l'été de 1890, par l'empereur Guillaume, qui garantit l'Allemagne contre la puissance navale de l'Angleterre.

Troisième arche : la convention de Bagdad par l'empereur Guillaume en 1893, qui a poussé la pointe allemande contre l'Angleterre.

Dernière arche : la quadruple convention du 7 septembre 1915, par Bethmann-Hollweg, qui ajoute à l'Allemagne, à l'Autriche-Hongrie et à la Turquie, le chaînon bulgare [2].

Lorsque nous écrivions dans notre livre que les Allemands cherchaient à Constantinople le moyen d'affronter la guerre d'usure et que par Sofia, complice, et par Belgrade, soumise, ils pouvaient acheminer vers Berlin les matières premières qui leur manquaient, nous ne nous doutions pas que tel devait être le but de l'état-major allemand, mettant en pratique la conception de l'Union de l'Europe Centrale. Qu'ils aient réussi ou non, leur intention est indéniable. Au lendemain de la guerre, les Allemands entendent mettre en valeur toutes les richesses de l'Orient pour que, dans le futur Office d'approvisionnement, le seigle de la Prusse Orientale puisse voisiner avec le blé de la Mésopotamie.

1. L'auteur a exposé dans son livre *l'Europe devant Constantinople* (Rivière, éditeur), l'influence de cette conception sur les origines et la conduite de la guerre actuelle.

2. *Das Grössere Deutschland*, 1915, n° 45.

III. — Le marché « complémentaire ».

Si, dans le domaine militaire, les Allemands prévoient l'avènement d'une « politique de tranchées » et veulent d'autre part inaugurer une « politique d'approvisionnement », dans le domaine économique général, comment se figurent-ils les relations commerciales de demain?

Dans un discours prononcé le 19 juin 1915 et répandu après en brochure, le professeur Julius Wolf, de Berlin, dépeignait un bien sombre tableau :

Une coalition économique franco-anglo-italienne se dessine actuellement, aux formes imprécises encore. On peut penser que l'Angleterre essayera d'exploiter les marchés de France et d'Italie d'une façon plus intensive qu'avant. Ces deux pays seront obligés d'accorder aux marchandises anglaises un traitement de faveur.

D'autre part, poussée par les énormes dépenses de guerre, l'Angleterre s'achemine enfin vers l'unification de la métropole et des colonies. Le vieux rêve de Chamberlain est en passe de se réaliser. Ayant tiré par les impôts directs tout ce qui lui a été possible de tirer, l'Angleterre, après la guerre, ne pourra faire autrement que de recourir à des droits douaniers et frapper surtout les produits alimentaires. Simultanément, elle trouvera ainsi le moyen d'établir en faveur de ses colonies un traitement plus avantageux que celui réservé à tous les autres fournisseurs de produits agricoles ; bien entendu, elle se fera octroyer, en compensation, par ses colonies, des tarifs préférentiels sur les articles manufacturés dont celles-ci ont besoin.

Il faut donc se dire que, malgré toutes nos victoires, la guerre n'améliorera point, hélas ! notre situation, pas plus que celle de l'Autriche-Hongrie sur les marchés internationaux.

Et puis, sur le marché intérieur, malgré tous les travaux de réfection qui devront être entrepris après la guerre, on se ressentira fatalement de la réduction du pouvoir d'achat de la population. Sauvons donc ce qui reste à sauver [1].

Sauvons ce qui reste à sauver ! C'est le mot d'ordre des Allemands, qui appréhendent par-dessus tout que les Alliés opposent une digue à leurs exportations. Qui sait si l'on réussira à renouveler avec les belligérants les traités com-

1. Prof. Julius Wolf, *Ein deutsch-oesterreichisch-ungarischer Zollverband*, Leipzig, 1915.

merciaux? Est-ce que la Russie ne manifeste pas l'intention de « secouer le joug économique de l'étranger? » Est-ce qu'elle ne frappe pas déjà tous les produits de provenance austro-allemande ou turque d'une surtaxe de 100 p. 100? Et les autres pays belligérants? On peut s'attendre, étant donnés les efforts des propagandistes antigermaniques, que les acheteurs anglais, français et russes montreront de la répulsion pour les marchandises austro-allemandes ; les exportations des deux empires se réduiront dans une forte proportion et leur prospérité sera compromise.

C'est en ces termes que le *Berliner Tageblatt* initiait le grand public, il y a plus d'un an[1], aux inquiétudes du monde du commerce allemand.

Et les impérialistes jettent le cri d'alarme :

Si vraiment la guerre actuelle doit renforcer chez les Alliés la tendance à l'isolement économique ou provoquer le rapprochement commercial entre ces États, alors il faudra prendre des dispositions afin de parer le coup [2].

Le moyen d'augmenter la capacité commerciale des puissances du Centre sans chercher de débouchés nouveaux, avait déjà été indiqué par maints économistes, hommes d'État et hommes d'affaires, tant en Allemagne qu'en Autriche-Hongrie. Inquiets du lendemain, les Allemands s'en sont emparés ; il s'agit d'inaugurer, somme toute, une politique de « compléments » dont les grandes lignes sont bien simples :

L'Allemagne et l'Autriche-Hongrie doivent s'unir économiquement — le *modus* de l'union, pour le moment, importe peu — afin de former un formidable marché intérieur. Les pertes éventuelles qu'on aura à subir sur les marchés belligérants peuvent être compensées par l'accroissement des échanges dans les limites géographiques de l'Europe Centrale. Les relations commerciales austro-allemandes sont le produit historique d'une lente évolution, dans laquelle toutes sortes de facteurs économiques, géographiques et autres ont eu leur part, sauf un seul, celui que l'on pourrait appeler « la

1. Numéro du 13 février 1915.

2. *Das Grössere Deutschland*, 1915, n° 24.

volonté régulatrice de l'homme ». Il faut que cette volonté se manifeste, qu'elle « organise » l'écoulement des marchandises entre les deux empires.

Tel produit était importé en Allemagne par la Russie, alors qu'on pouvait le faire venir de l'Autriche-Hongrie qui, au lieu de cela, l'acheminait elle-même vers d'autres pays. Tel autre venait en Autriche-Hongrie de la Suisse, au lieu d'être expédié de l'Allemagne. N'arriverait-on pas à augmenter singulièrement les débouchés de chacun des deux empires en orientant plus judicieusement et plus rationnellement l'écoulement des marchandises entre eux?

D'autre part, pour les matières premières qui font défaut à l'un et à l'autre, ne serait-il pas plus avantageux de faire les achats en commun au lieu de traiter séparément avec l'extérieur?

Et puis, cela permettrait la production par masses, la création pour les principaux produits de types uniformes (*standard*), en même temps qu'une spécialisation plus grande des industries.

Telle est, en substance, la conception du marché « complémentaire ».

Les Allemands croient, au surplus, trouver dans l'exemple de l'Amérique la confirmation de leur thèse. Il suffit de parcourir le tome Ier (1904) des *Documents* de « l'Association économique de l'Europe Centrale » pour voir combien l'exemple de l'Amérique du Nord a influencé les promoteurs du projet.

Ce qui a fait la force des États-Unis, affirment-ils, c'est l'importance de leurs débouchés intérieurs et l'uniformité de la consommation. Or, un plus grand écoulement signifie l'abaissement des prix de revient. Il faut donc que les puissances du Centre s'organisent pour se procurer les avantages dont jouit l'Amérique du Nord [1].

On trouve, groupée dans la brochure du statisticien würtembergeois Hermann Losch, une série des produits pour lesquels tant l'Allemagne que l'Autriche-Hongrie sont tributaires de l'étranger :

1 *Materiellen betreffend des Mitteleuropäischen Wirtschaftsverein*, Berlin, 1904.

	ALLEMAGNE		AUTRICHE-HONGRIE	
	Importations	Exportations	Importations	Exportations
	(En millions de marks)			
Coton	580	5	270	4
Cuirs et peaux	545	182	87	71
Laine	499	107	138	20
Cuivre	331	11	71	2
Café	253	»	87	»
Soie	186	35	54	16
Tabac	136	1	50	6
Riz	103	42	25	»
Etc.				

On ne peut pas méconnaître, dit M. Losch en commentant ces chiffres, que des deux côtés on est également intéressé à se procurer en dehors certaines marchandises, et l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie peuvent être considérées, sous ce rapport, comme une formidable maison d'achats en gros.

Dans un autre tableau, sont groupés quelques-uns de ces produits que les empires auraient avantage à échanger entre eux.

	ALLEMAGNE		AUTRICHE-HONGRIE	
	Importations	Exportations	Importations	Exportations
	(En millions de marks)			
Orge, malt	444	2	25	100
Bois	350	23	26	219
Œufs	193	2	57	123
Charbon	191	437	164	11
Maïs	143	»	»	90
Livres	46	96	60	20

Ainsi l'Allemagne a besoin de 327 millions de bois ; l'Autriche en exporte pour 219 millions; mais sur cette quantité une fraction seulement est dirigée vers l'Allemagne. Il suffirait donc de restreindre les envois de bois dans les pays autres que l'Allemagne, pour rendre celle-ci plus indépendante vis-à-vis de l'étranger. Et les richesses forestières de l'Autriche-Hongrie étant susceptibles d'une mise en valeur plus grande, les deux pays peuvent se compléter davantage. Il en serait ainsi pour une série d'autres produits [1].

1. Je prie les lecteurs de ne pas perdre de vue que nous exposons pour le moment la thèse des partisans *allemands* de l'Union; c'est dans la seconde partie

Cependant, il n'échappera à personne, après un examen même superficiel des chiffres ci-dessus, que les deux pays ne se complètent pas suffisamment au point de rendre superflu tout l'apport de l'étranger.

Cela ne doit pas être considéré, ripostent les Allemands, comme un argument contre l'Union :

Il serait souhaitable que celle-ci se fasse, écrit M. Julius Wolf, quand même l'Autriche-Hongrie ne nous offrirait qu'une partie de ce que nous allons perdre et que nous, à notre tour, ne pourrions remplacer que partiellement les débouchés perdus par l'Autriche-Hongrie.

Au surplus, l'Union de l'Europe Centrale ne doit pas s'arrêter à la porte de Budapest, mais englober, sous une forme ou une autre, les pays de l'Orient proche, et la condition *sine qua non* d'une exploitation rationnelle de l'Orient est précisément l'entente intime de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie. Car, les deux empires, une fois unis, pourront doter l'Europe Centrale d'un réseau de voies navigables qui jouerait dans le trafic avec les Balkans et le Levant le rôle que le chemin de fer de Bagdad doit remplir au point de vue stratégique.

L'importance du Danube dans ce réseau nous est révélée par M. Paul Lensch, un ancien socialiste devenu impérialiste, qui dans un article, *le Danube libre*, publié le 11 décembre dernier par *la Plus Grande Allemagne*, célébrait l'entrée en scène de la Bulgarie.

Jusqu'à présent, l'Europe Centrale a négligé la route commerciale du Danube, pourtant la plus longue et la moins coûteuse de celles qui la mènent vers le Sud-Est. Les Balkans sont encore considérés comme une sorte de « Far West » de l'Europe et les marchandises qui partaient avant la guerre des ports danubiens, Braïla et Galatz, à destination de Mannheim, passaient par les Dardanelles, la Méditerranée, le Pas de Calais, le Rhin, au lieu d'emprunter la voie directe du Danube. Grâce à l'adhésion de la Bulgarie, le barrage des Portes de Fer est rompu, le Danube est libre sur tout son parcours. Il faut savoir l'utiliser pour éveiller à la vie industrielle et commerciale les Balkans et la Turquie d'Europe et

de notre étude que nous examinerons celle des Austro-Hongrois et qu'à notre tour nous la critiquerons.

d'Asie. Les canaux de l'Elbe et de l'Oder sont destinés à relier les ports de la mer Noire et de la Baltique au Danube. D'autre part grâce à l'aménagement de la Save et son affluent, cette communication par eau peut être prolongée jusqu'à l'Adriatique, et, par le canal de la Morava et du Vardar, jusqu'à la mer Égée. Ainsi un rameau de quatre branches constituées par l'Elbe, l'Oder, la Save et la Morava avec le Vardar, se détachera du Danube pour se diriger vers Hambourg, Stettin, Fiume, Salonique et Galatz ; ces quatre branches semblent devoir constituer les artères de l'Europe Centrale de demain. Et l'Allemagne n'aura pas à craindre les représailles commerciales des Alliés...

Mais ce ne sont pas les Alliés seulement qu'elle redoute. Ce qui la préoccupe encore davantage, c'est l'avènement sur le marché international des États-Unis d'Amérique fortifiés et enrichis par la guerre.

Il fut un temps où l'Allemagne proposait de constituer une union défensive de tout le continent européen contre la débordante et l'inquiétante expansion américaine. Le mouvement avait été inspiré par les agrariens qui voulaient éliminer de l'Europe le blé américain, le grand niveleur des prix. Aujourd'hui, le danger américain paraît menacer moins l'agriculture que l'industrie européenne.

Les réflexions qu'inspirent à la presse allemande l'appauvrissement de l'Europe et l'enrichissement des États-Unis sont des plus édifiantes. On pouvait voir dans le supplément illustré de la *Gazette de Francfort*, publié à l'occasion du nouvel an 1916, des images curieuses montrant aux lecteurs les masses d'or qui affluent, depuis le déchaînement de la guerre, en Amérique, alors qu'auparavant, celle-ci était débitrice de l'Europe. Dans sa brochure M. Julius Wolf dit que les États-Unis vont *seuls* récolter les fruits de la guerre, quelle que soit l'issue finale, et cela grâce aux prix de vente exceptionnels de leurs matières premières, aux livraisons de munitions aux Alliés et enfin à l'afflux des capitaux.

Songez, s'exclame l'auteur, qui dix-huit mois de guerre coûtent à l'Europe 200 milliards de marks — presque toute la fortune d'un grand pays comme la France. Alors que le vieux monde détruit ses

capitaux, les États-Unis gardent intacts les leurs et restent en pleine possession de leur puissance. Ainsi on saura mesurer tout le danger de la concurrence américaine après la guerre. Le loyer de l'argent en Amérique ne sera plus supérieur au nôtre, les impôts ne grèveront pas le prix de revient de son industrie et, en même temps, elle sera à même d'aider financièrement son exportation. Il ne reste aux États-Unis qu'à développer leur marine marchande pour acquérir une suprématie sur le marché international.

Le panaméricanisme, voilà le danger immédiat de demain. C'est pourquoi les puissances du Centre doivent prendre des précautions en commun contre ce danger, de même qu'elles doivent s'entendre pour résister aux représailles possibles des Alliés : l'organisation de combat contre l'Amérique, l'organisation de défense contre la Quadruple-Entente, tel sera, selon les apologistes de l'Union, le programme commercial de l'Allemagne après la guerre.

Dans les limites des débouchés intérieurs de l'Europe Centrale, limites tracées par la barrière douanière, s'établira une « communauté économique », semblable à la « communauté de tranchées ». Il appartiendra à cette communauté de régler les questions concernant les tarifs douaniers, la législation syndicale, l'exportation, les brevets, etc. Pour la diriger, M. Naumann propose de créer un *Parlement économique de l'Europe Centrale*, où tous les intérêts vitaux des pays adhérents seraient représentés par les délégués des principales associations professionnelles.

IV. — Soleil ou satellite ?

Nous avons résumé rapidement les principales raisons d'État qui déterminent l'Allemagne à poursuivre la création d'une Union de l'Europe Centrale. Dans leur ensemble, elles aboutissent au renforcement, de l'autre côté des Vosges, de la théorie des *Weltreiche* (empires mondiaux).

A peine la guerre déclarée, les écrivains allemands la développèrent sous toutes les formes ; le professeur Franz von Liszt enseignait que la suprématie du monde appartient à la puissance qui, par sa configuration géographique et l'étendue de son territoire, possède l'indépendance économique, et trouve,

grâce au nombre élevé de ses habitants, le moyen de s'affirmer, même par une guerre. Or, l'*empire allemand n'est pas une telle puissance*, car il est loin de se mesurer avec la Grande-Bretagne et la Russie ou les États-Unis, soit par le nombre de ses habitants, soit par l'indépendance de sa vie économique. Ce titre de grande puissance convient encore bien moins à l'Autriche-Hongrie ou à l'Italie (au moment ou von Liszt écrivait sa brochure, l'Italie était encore neutre). Considérés en eux-mêmes, tous les États du continent européen sont, par rapport à l'Angleterre, la Russie ou les États-Unis, des puissances de deuxième ou de troisième ordre [1].

Présentée ainsi, la conception était encore rudimentaire. Un an après, elle fut amplement exposée par M. Naumann dans la *Mittel Europa*.

La famille des nations, pense-t-il, est pareille aux systèmes solaires. Tel État a une culture fort originale, une existence bien définie, un glorieux passé ou un glorieux présent, et pourtant il ne se meut pas dans l'espace d'après ses propres lois, mais subit l'attraction d'un autre État plus grand. Ainsi voit-on les États-Unis d'Amérique s'efforcer d'attacher à leur suite toutes les autres puissances de l'Amérique du Nord et du Sud, non pour les absorber, mais pour les conduire. D'une autre manière, la Russie a entraîné dans ses rouages une quantité de nations : les Finlandais, les Polonais, les Ukrainiens, les Caucasiens, les Arméniens, etc... De même, la Grande-Bretagne s'entoura des pays africains, de l'Australie, des Indes, de l'Égypte, du Portugal et — ajoute Naumann en ricanant — « cherche, par cette guerre, à attirer dans son orbite les deux sœurs latines, la France et l'Italie, bien que celles-ci, fières de leur passé et de leur activité non négligeables, veuillent se considérer elles-mêmes comme des centres et non comme des satellites ».

Près de ces planètes, se meut un certain nombre de comètes, États hybrides qui n'ont pas voulu, pour une raison quelconque, adhérer à un système déterminé ; ils s'appellent les *neutres*. A vrai dire, ce sont là de très vieux organismes politiques, les aînés des grands États modernes, ceux-ci vérita-

1. *Ein Mitteleuropäischer Staatenverband*, par Liszt, Leipzig, 1914.

bles syndicats internationaux. Un jour ils se laisseront probablement entraîner dans une combinaison quelconque, ces petits corps ne pouvant pas garder longtemps leur autonomie dans les conditions actuelles. Encore en formation, les systèmes peuvent se scinder, se reconstituer et qui sait combien de ruptures violentes, combien de conflits surgiront avant que tous les systèmes se fondent dans les « *États-Unis de l'Univers* ».

Chaque système tend à posséder tous ses approvisionnements indispensables en matières premières : la sécurité politique d'une puissance mondiale, dit la théorie des *Weltreiche*, ne s'obtient que par son indépendance économique.

La Grande-Bretagne possède des ressources immenses : des forêts au Canada et en Afrique Centrale, des pâturages en Australie et en Afrique du Sud, des troupeaux au Canada et dans les Indes, des plantations de coton aux Indes et en Égypte, du sucre aux Indes, du charbon en Angleterre et, en partie, aux Indes, en Afrique du Sud et en Australie. Il ne lui manque que du café, du cacao, des minerais de fer ; par contre, elle a à sa disposition des masses d'or en Afrique, en Australie et aussi aux Indes, de l'argent en Australie, du caoutchouc en Afrique. Par une curieuse évolution, la Grande-Bretagne, de premier pays industriel qu'elle était, est en passe de devenir la première puissance du monde au point de vue de ses ressources en matières premières.

Une évolution dans le sens contraire s'observe aux États-Unis d'Amérique, qui de pays agricole se transforment en pays industriel par excellence. L'un et l'autre ont pourtant cela de commun qu'ils tendent à se suffire à eux-mêmes — d'où leur importance politique et la force d'attraction qu'ils exercent sur les autres États, leurs satellites. Quant à la Russie, chacun pressent l'avenir qui s'ouvre devant ce pays dont les ressources naturelles sont inépuisables.

Et l'Allemagne, est-elle soleil ou satellite? M. Naumann répond modestement :

Même si elle réalisait une union parfaite avec l'Autriche-Hongrie, l'Allemagne ne saurait être une véritable puissance mondiale, toutes nos notions du grand et du petit s'étant modifiées par cette guerre. Nous avons vu des États monstres se dresser contre nous. Ils n'ont

pas réussi à écraser l'Allemagne, mais nous n'oublierons jamais la sensation que nous avons éprouvée lorsque la Russie se mit en marche vers l'Ouest et que la Grande-Bretagne fit appel à ses Indiens et à ses Canadiens.

Est-ce à dire que l'Allemagne soit condamnée à son tour à devenir un satellite?

Naumann envisage pareille alternative. Seulement, les résultats de ses investigations sont négatifs. Certes, il serait très avantageux pour l'Allemagne, concède M. Naumann, de s'allier à la Russie, surtout au point de vue économique, car cela lui ouvrirait un débouché de tout premier ordre ; les deux pays se compléteraient merveilleusement.

Nous pourrions garantir notre organisation de l'invasion des céréales de la Russie, tout en attirant vers nous ses fourrages et ses matières premières. Nos capitaux, en revanche, iraient en Russie pour accélérer l'industrialisation de ce pays.

Seulement, il faudrait pour cela que l'Allemagne abandonnât la Turquie et les Balkans, qu'elle cédât dans la question des nationalités slaves en Autriche. Ce serait sacrifier l'avenir politique de l'Allemagne à des avantages économiques incontestables, mais tout de même temporaires ; et cette union, si elle augmentait notre prospérité, accroîtrait en même temps la puissance de la Russie, et un jour arriverait où l'empire slave, n'ayant plus besoin de nous, romprait le pacte. L'Allemagne fournirait-elle ses ingénieurs et ses techniciens pour préparer l'avènement d'une Plus Grande Russie qui absorberait aussitôt ses voisins immédiats? Mieux vaudrait rester petit et isolé que devenir russe !

Faut-il alors opter pour l'Angleterre?

Malgré tous les chants de haine, cela nous paraîtrait plus naturel.

Mais l'Allemagne serait appelée à devenir dans ce cas, le *junior partner* de cette immense maison de commerce qu'est la Grande-Bretagne. Elle lui fournirait des clercs et des représentants, lui construirait des navires, enverrait des instituteurs dans ses colonies, approvisionnerait les marchés internationaux, sous le contrôle britannique, de bonnes marchandises allemandes. L'Angleterre n'aurait plus peur que quelqu'un vînt lui contester la domination des mers. Tout cela aurait été réglé dans des formes irréprochables, très correctement. Quant à l'Allemagne, elle deviendrait un pays purement conti-

nental, quelque chose — en plus grand — comme la Saxe ou le Würtemberg.

Une nation ne se résigne pas à un sort pareil sans y être contrainte par la force.

Impuissante à elle seule à égaler ses rivales, trop fière ou pas assez faible pour aller modestement réclamer le rôle de satellite, que peut faire l'Allemagne? Essayer « d'organiser » avec la collaboration des autres États qui se trouvent dans une situation analogue, un nouveau système indépendant. Ces États sont l'Autriche-Hongrie, la Bulgarie, la Turquie d'Europe et d'Asie ; d'autres peut-être se joindront à eux plus tard.

Ce nouveau système ne saurait être comparé aux grands syndicats internationaux comme l'Angleterre ou la Russie. Numériquement, il leur restera toujours inférieur, car il pourra, dans la supposition la plus favorable pour l'union, contrôler seulement 13 millions de kilomètres carrés, soit un dixième des terres disponibles du globe, alors que la Grande-Bretagne seule avec l'Égypte, sans compter ses autres satellites, contrôle 32 400 000 kilomètres carrés ; la Russie 23 700 000 ; la France 11 400 000 ; les États-Unis 9 400 000.

C'est une infériorité incontestable ; elle est compensée pourtant par d'autres avantages. A défaut de l'immensité de l'étendue ou des richesses naturelles, l'Union de l'Europe Centrale aura pour elle la qualité : l'Allemagne doit lui inculquer le *sens de l'organisation* qu'elle possède à un si haut degré. Pas une parcelle de terre qui ne soit mise en valeur dans la future Union ; toutes les forces productives des adhérents devront être développées, selon un plan méthodique élaboré d'avance. Une ère de travail intensif, mais aussi de prospérité, s'ouvre devant l'Autriche-Hongrie, la Bulgarie, la Turquie ; du reste, l'Allemagne ne saurait que faire d'alliés faibles.

Certes, l'Union projetée déborde les cadres étroits de l'État-Nation. Mais est-ce que l'histoire n'évolue pas précisément dans ce sens? rispostent les théoriciens des *Weltreiche*. Les notions de l'État militaire et de l'État économique sont plus larges que celles de l'État-Nation. Aucune des nations qui peuplent l'Europe Centrale, même pas la nation allemande,

n'est assez forte pour constituer à elle seule une organisation offrant une surface de résistance suffisante. Les frontières d'un État militaire sont indiquées par une ligne de tranchées, de même que celles d'un État économique le sont par la barrière douanière. La loi ou la nécessité qui trace ces frontières est d'un tout autre ordre que les circonstances qui ont présidé à l'élaboration d'un type de nation déterminée.

Toutefois, les promoteurs de l'Union s'empressent d'ajouter que les anciennes institutions subsisteront : l'Europe Centrale n'est qu'une superstructure ; les édifices existants doivent rester intacts. Ni l'Allemagne, ni l'Autriche-Hongrie, pas plus que les pays balkaniques ou la Turquie n'auraient rien à abdiquer de leur souveraineté. Le nouvel organisme serait une sorte de « Sur-État », planant au-dessus des États adhérents et résultant d'une convention résiliable passée entre les contractants en pleine possession de leur liberté d'action. La tâche est immense ; elle est au-dessus des forces d'une génération. C'est une raison de plus pour que la majorité de l'opinion allemande réclame la discussion immédiate des clauses de l'union.

(A suivre.)

MAX HOSCHILLER

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.